BIBLIOTHECA

Édition originale.

Complet du portrait par Cochin,
des 3 frontispices et des
23 figures de Gravelot.

CONTES MORAUX.

TOME PREMIER.

CONTES

NOUVEAUX

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/contesmora01marm

Dessiné par C. V. Vestier. — Gravé par Aug. de St. Aubin 1805.

H. Gravelot inv. Duclos Sculp.

BIBLIOTECA

PQ
2005
.C5
1765
v.1

TABLE
DES CONTES
Contenus dans le premier Tome.

ALCIBIADE, page 1
SOLIMAN II. 51
LE SCRUPULE, ou *L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MÊME*, 85
LES QUATRE FLACONS, ou *LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE*, 131
LAUSUS & LYDIE, 173
LE MARI SYLPHE, 195
HEUREUSEMENT, 249
LES DEUX INFORTUNÉES, 285
TOUT ou *RIEN*, 313

PRÉFACE.

ENGAGÉ, il y a quelques années, à écrire sur la Comédie, je cherchois dans la nature les regles & les moyens de l'Art. Cette étude me conduisit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule eussent été saisis par Moliere & par les Poëtes qui l'ont suivi.

En parcourant le tableau de la société, je crus appercevoir que dans les combinaisons inépuisables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'occuper. J'a-

vois même recueilli quelques observations que je voulois proposer aux jeunes Poëtes, lorsque M. de Boissi, mon ami, me demanda quelques morceaux de prose à insérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un Conte, l'un des traits de ma collection; & je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour soi-même. Ce Conte eut le succès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon ami me pressa de lui en donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui emploient l'autorité pour mettre une femme à la raison; & je pris pour exemple un Sultan & son Esclave, comme les deux extrémités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel essai me

réuſſit encore ; & flatté d'avoir ſaiſi le goût du public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée ſinguliere que les jeunes perſonnes ſe font de l'amour d'après la lecture des Romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la nature tel qu'il eſt peint dans les Livres, étoit un petit ridicule à combattre ; & pris ſous deux points de vue différens, il fut le ſujet de deux Contes. Dans l'un, c'eſt une femme mécontente de ſa façon d'aimer. Dans l'autre, c'eſt une femme mécontente de la façon dont elle eſt aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le monde, la fantaiſie, la paſſion & le goût, me

donnerent l'idée des *Quatre Flacons*.

Dans le Conte appellé *Heureuſement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus ſouvent la vertu d'une honnête femme, & combien ſa foibleſſe doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a ſçu éviter.

Celui des *deux Infortunées* eſt un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, eſt expoſé dans le monde.

La hardieſſe avec laquelle certains petits originaux ſe donnent le nom de Philoſophes, m'a fourni le ſujet du *Philoſophe ſoi-diſant*.

Le ſot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout ſoit fait pour lui, eſt peut-être le plus théa-

tral des ridicules qui ont échappé à Moliere. Je n'ai fait que l'effleurer ; mais un homme de talent doit ſentir combien ce caractere développé ſeroit digne de la ſcene comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une mauvaiſe mere pour l'un de ſes enfans, & les chagrins qu'elle ſe prépare ; l'attention d'une bonne mere à diriger l'inclination de ſa fille, & le ſuccès qui en eſt le prix, ſont encore des ſujets fort au-deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée.

Perſuadé qu'un mari eſt ſouvent complice des égaremens de ſa femme, ou par un excès de foibleſſe, ou par un excès de rigueur, j'ai voulu rendre ſenſible cette vérité : qu'il y a peu de femmes qu'on ne

retînt dans le devoir avec de la raiſon, de la douceur & du courage. Mais le caractere du *bon Mari* n'eſt pas de ceux dont il ſuffit de tracer l'eſquiſſe. Comme il tient le milieu entre deux excès oppoſés, ce ſont les nuances qui le diſtinguent; & j'y ai donné tous mes ſoins.

Le ridicule que j'ai attaqué dans le *Connoiſſeur*, eſt trop nuiſible aux Lettres pour mériter des ménagemens. J'avouerai cependant que des conſidérations perſonnelles m'ont engagé à l'adoucir. J'ai pris le Connoiſſeur bon-homme, au lieu du Connoiſſeur jaloux & tyrannique, qui veut protéger les talens en dépit d'eux-mêmes, & qui perſécute ſourdement tous ceux qu'il ne peut ſubjuguer. C'eſt au

Théatre à en faire juſtice. Pour moi, j'ai mieux aimé détourner les yeux de ſur mes modeles que de les peindre trop reſſemblans. On verra de même que ſi j'ai deſſiné de fantaiſie les perſonnages de quelques prétendus beaux eſprits, ce n'eſt pas faute d'en avoir eu de plus ridicules & de plus mépriſables à copier d'après nature ; mais j'aime encore moins la vérité que je ne hais la ſatyre.

Les plaintes des peres ſur les égaremens de leurs fils ne ſont que trop fréquentes & que trop bien fondées ; mais n'ont-ils eux-mêmes aucune négligence à ſe reprocher ? Quels ſacrifices ont-ils faits au grand intérêt de prévenir ou de corriger dans leurs enfans les vices dont ils ſe plaignent ? J'ai tâché de leur

faire voir de quoi un bon pere eſt capable, & cet exemple m'a paru mériter le titre de l'*Ecole des Peres*.

La réflexion & l'étude du monde m'ont fourni de nouveaux ſujets. On voit des époux dignes de s'aimer, en défiance l'un de l'autre, paſſer de la froideur à l'antipathie, & d'une prévention injuſte ſe faire à tous deux un malheur réel. C'eſt ce que j'ai peint dans *le Mari Sylphe*. Le moyen de conciliation que j'ai pris eſt un peu ſingulier; mais il eſt reçu au Théatre : il n'y a de moi dans cette fable que les détails épiſodiques, les caracteres, & la moralité.

Rien de plus heureux pour un homme foible que l'aſcendant qu'auroit ſur lui une femme vertueuſe &

ſage. L'exemple que j'en ai tracé dans *la Femme comme il y en a peu*, eſt aſſez rare, & le titre l'annonce ; mais il peut être encourageant.

Les hommes, ſi délicats entre eux ſur les loix de l'honnêteté, ſemblent s'en être diſpenſés à l'égard des femmes. Le crime de la ſéduction eſt pour la plûpart une gentilleſſe : loin d'en rougir, ils en font vanité. C'eſt à rendre odieux ce vice de nos mœurs qu'eſt deſtiné le Conte intitulé, *Laurette.*

Dans *l'Amitié à l'Epreuve*, j'ai peint des mœurs bien différentes. On y voit la vertu expoſée au plus dangereux de tous les combats. Je l'ai rendue victorieuſe, mais de maniere à inſpirer, je crois, à l'homme le plus sûr de lui-mê-

me, la crainte d'un pareil danger.

En écrivant sur la Comédie du Misanthrope, j'avançai il y a quelque tems, que Moliere, dans le personnage de Philinte, avoit prétendu opposer à Alceste un homme du monde, & non pas un sage. Il m'est venu depuis dans la pensée d'essayer comment le Misanthrope auroit soutenu le contraste d'un homme vraiment vertueux. C'est ce foible essai que je donne sous le titre du *Misanthrope corrigé.*

Il est des caracteres qui, pour être présentés dans toute leur force, exigent des combinaisons & des développemens dont un Conte n'est pas susceptible; je ne puis que les indiquer. Il en est d'autres qui ne

ſont pas aſſez généraux pour être peints ſans donner lieu aux applications perſonnelles ; je m'abſtiens même de les déſigner. On ſçait combien la fauſſe clef des caracteres a chagriné leur Auteur (*a*) ; & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans ſont capables.

Quelquefois il s'eſt préſenté des ſujets qui, ſans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des ſituations touchantes, ou des tableaux intéreſſans : tels ſont *Lauſus* & *Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annette* & *Lubin*, *les Mariages Samnites ;* mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin j'ai tâché par-tout de pein-

(*a*) LA BRUYERE.

dre ou les mœurs de la société ou les sentimens de la nature ; & c'est ce qui m'a fait donner à ce Recueil le titre de *CONTES MORAUX*.

A la vérité des caracteres j'ai voulu joindre la simplicité des moyens, & je n'ai guere pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à détromper & à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsede ; ainsi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux ; ainsi la nouvelle du jour, le spectacle, le jeu, la promenade, sont les épreuves qui développent les caracteres de deux Amans ; & qui éclairent une jeune personne sur le choix d'un époux digne d'elle.

Je dirai peu de chose du style :

quand c'eſt moi qui raconte, je me livre à l'impreſſion actuelle du ſentiment ou de l'image que je dois rendre : c'eſt mon ſujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes perſonnages, tout l'art que j'y emploie eſt d'être préſent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la nature dans les mœurs & dans le langage, eſt ce que j'ai recherché dans ces Contes. S'ils n'ont pas ce mérite, ils n'en ont aucun.

Je propoſai, il y a quelques années, dans l'un des articles de l'Encyclopédie, de ſupprimer les *dit-il* & les *dit-elle*, du dialogue vif & preſſé. J'en ai fait l'eſſai dans ces Contes; & il me ſemble qu'il a réuſſi. Cette maniere de rendre le

récit plus rapide, n'eſt pénible qu'au premier inſtant : dès qu'on y eſt accoutumé, il fait briller le talent de bien lire.

Lorſqu'on fit la ſeconde édition de ce Recueil, je voulus qu'on imprimât ſéparément les trois Contes nouveaux que je donnois alors, & qui manquoient à la premiere. J'aurois ménagé au public dans celle-ci la même facilité de completer les précédentes; mais pour exiger d'un Libraire ce ſurcroît de dépenſe, il faudroit pouvoir lui ſauver la fraude des contrefaçons.

Je n'ai pu voir ſans émulation mes Contes, dans leur nouveauté, traduits en Italien, en Allemand, deux fois en Anglois, & mis en action avec ſuccès ſur les Théatres de Paris & de Londres. Ces en-

courageмens ont produit un effet tout oppoſé à la négligence, & j'eſpere que le public daignera s'en appercevoir.

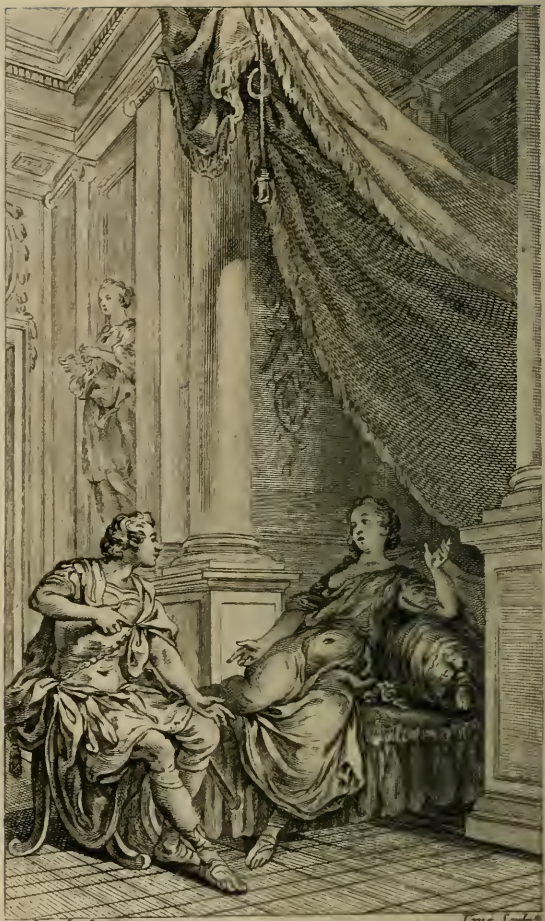
Les nouveaux Contes que je publie ſont, *le Mari Sylphe*, *Laurette*, *la Femme comme il y en a peu*, *l'Amitié à l'Epreuve*, *& le Myſanthrope corrigé*. Ces ſujets peuvent n'être pas tous également heureux; mais l'attention que j'ai donnée aux détails & au ſtyle, eſt par-tout la même.

C'eſt dans le deſſein de varier les tons ou de rapprocher les contraſtes, que j'ai changé dans cette édition l'ordre obſervé dans les premieres, & entremêlé quelques-uns des nouveaux Contes parmi les anciens.

Les ſoins qu'on s'eſt donnés pour

embellir cette édition, lui assurent un avantage incontestable sur toutes les éditions furtives; & c'est en partie dans cette vue qu'on s'est mis en frais pour la décorer.

TABLE



H. Gravelot Inven. Ysye Sculp.

ALCIBIADE.

CONTES MORAUX.

ALCIBIADE,

ou LE MOI.

LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge & de la santé; que de titres pour avoir tous les ridicules! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes; mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit? Cette délicatesse lui prit un matin, comme il venoit de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions.

Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien duppe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-être que pour elle-même! Je le sçaurai, de par tous les Dieux; & s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athletes un soupirant qui me remplace.

La belle prude, suivant l'usage, opposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade. C'étoit une chose épouvantable! elle ne pouvoit y penser sans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y résoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'apperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent: hé-bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque vous le voulez, que nos ames seules soient unies, & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette réſolution d'un air bien capable de la faire évanouir ; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut ſurpriſe & piquée ; cependant il fallut diſſimuler.

Le jour ſuivant, tout ce que le deshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en uſage. La vivacité du deſir brilloit dans les yeux de la prude ; dans ſon maintien la nonchalance & la volupté. Les voiles les plus légers, le déſordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il apperçut le piége. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter ſur moi-même ! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis : la délicateſſe de mes ſentimens en éclatera davantage. Ces voiles tranſparens & légers, ces couſſins dont la volupté ſemble avoir formé ſon trône, votre beauté, mes deſirs ; combien d'ennemis à vaincre ! Ulyſſe n'y échapperoit pas ; Hercule y ſuccomberoit. Je ſerai plus

ſage qu'Ulyſſe & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le ſeul plaiſir d'aimer peut tenir lieu de tous les plaiſirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique; je ne crains qu'une choſe, c'eſt que votre amour ne s'affoibliſſe par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en ſera que plus ardent. — Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune; il eſt des momens où l'on n'eſt pas maître de ſoi; & je crois votre fidélité bien haſardée, ſi je vous livre à vos deſirs. — Soyez tranquille, Madame; je vous répons de tout. Si je puis vaincre mes deſirs auprès de vous, auprès de qui n'en ſerai-je pas le maître? — Vous me promettez du moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop preſſans vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaiſe honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole: il n'eſt rien que je ne vous pardonne plutôt

qu'une infidélité. — Oui, Madame, je vous avouerai ma foibleſſe de la meilleure foi du monde, quand je ſerai prêt à y ſuccomber : mais laiſſez-moi du moins éprouver mes forces ; je ſens qu'elles iront encore loin, & j'eſpere que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuſe ; mais ſans ſe démentir elle ne pouvoit ſe plaindre : elle ſe contraignit encore, dans l'eſpoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade ſuccomberoit. Il reçut le lendemain à ſon réveil un billet conçu en ces termes : « J'ai paſſé la plus cruelle nuit ; venez » me voir. Je ne puis vivre ſans vous ».

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts ; un jour tendre ſe gliſſoit dans l'appartement à-travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parſemé de roſes. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un ſonge affreux m'a tourmentée cette nuit : j'ai cru vous voir aux ge-

noux d'une rivale. Ah ! j'en frémis encore ! Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidele : mon malheur seroit d'autant plus sensible, que j'en serois moi-même la cause, & je veux du moins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre ; vous êtes trop jeune pour le pouvoir long-tems. Ne vous connois-je pas ? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jetta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, Madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment ! Après tout, de quoi me suis-je privé ? De ce qui deshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fût-il aussi grand que vous

vous l'imaginez ; je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner & de me plaindre ; vous voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus respectueux... Et le plus sot, interrompit-elle en tirant brusquement ses rideaux, & elle appella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence ; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzieme année, attiroit déja les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta & ses rivaux se dissiperent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement, que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y

avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes elle n'eût pas un cœur sensible ! Je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire : une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation ; cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur : qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincere, lui répondit Glicérie avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux aussi ne pas trahir mon devoir, & je trahirois l'un ou l'autre si j'en disois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penser à l'hymen. Il sera bien tems, disoit-il, de m'assûrer de

votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la néceſſité de feindre ! C'eſt aujourd'hui, que vous êtes libre, qu'il ſeroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu déſintéreſſé d'un ſentiment naturel & pur. — Hé-bien, ſoyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur ſenſible ; il l'eſt du moins depuis que je vous vois. Je vous eſtime aſſez pour vous confier mon ſecret ; mais à préſent qu'il m'eſt échappé, j'exige de vous une complaiſance : c'eſt de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne ſoyez d'accord avec ceux dont je dépens. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile ; mais ſa chimere l'occupoit. Il voulut voir juſqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous diſſimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais ſuccès. Vos parens me reçoivent avec une politeſſe

froide que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse ; mais si j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne sera plus tems de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux ; je suis l'ami & le disciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre pere nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main ; à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux ? — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ? — Je tâcherai de ne le point haïr. Mais quelles questions vous me faites ! Que penseriez-vous de moi si

j'avois d'autres ſentimens ? — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il eſt trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour ne connoît point de loi ; il eſt au-deſſus de tous les obſtacles. Mais je vous rends juſtice : ce ſentiment eſt trop fort pour votre âge : il veut des ames fermes & courageuſes, que les difficultés irritent, & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour eſt rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on diſpoſe, ſe jetter enfin dans les bras d'un mari pour ſe ſauver de ſes parens ; voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle deſir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous ſacrifier vos rivaux ? Ai-je héſité à vous avouer votre triomphe ? Que me demandez-vous de plus ? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une conſtance à toute

épreuve, de me jurer que vous ſerez à moi, quoi qu'il arrive, & que vous ne ſerez qu'à moi. — En vérité, Seigneur, c'eſt ce que je ne ferai jamais. — En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponſe, & je rougis de m'y être expoſé. A ces mots, il ſe retira outré de colere, & ſe diſant à lui-même : j'étois bien bon d'aimer un enfant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne ſe donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroiſſoit inconſolable de la perte de ſon époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs, avec le ſérieux que la bienſéance impoſe auprès des perſonnes affligées. La veuve trouva un ſoulagement ſenſible dans les entretiens de ce diſciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on con-

vint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête homme du monde ! mais il n'avoit précisément que le sens commun. Il étoit assez bien de figure, mais sans élégance & sans grace ; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolu à n'en pas prendre un second. Eh ! quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen ! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraye. A mon âge, livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir ? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage, il y auroit un milieu à prendre, & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition ; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces ! il étoit

facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas : il étoit déja décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose ; ce quelque chose devoit être un amant, & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités ; d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accoutuma, enfin elle y exigea du mystere ; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même ; du moins le croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme, qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La veuve de son côté s'applaudissoit de tenir sous ses loix l'objet de la jalousie de toutes les

beautés de la Grece. Mais combien peu de perſonnes ſçavent jouir ſans confidens ! Alcibiade amant ſecret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'eſt flatteur qu'autant qu'il eſt ſolemnel. Un auteur a dit que ce n'eſt pas tout que d'être dans une belle campagne, ſi l'on n'a quelqu'un à qui l'on puiſſe dire : La belle campagne ! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas aſſez d'avoir Alcibiade pour amant, ſi elle ne pouvoit dire à quelqu'un : J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à ſon amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade étonné qu'on publiât ſon aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accuſa d'indiſcrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laiſſerois courir des bruits que j'aurois voulu répandre ; & je ne ſouhaite rien tant que de les faire évanouir. Obſervons-nous avec ſoin, évitons en public de nous trouver enſemble ; & quand

le hasard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en serez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais, moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne sçaurois prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre absence, rêveuse & embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remede : le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystere ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de

liberté. Au ſpectacle elle exigeoit qu'il fût aſſis derrie re elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ſes promenades & de ſes ſoupers. Elle affectoit ſur-tout de ſe trouver avec ſes rivales : & au milieu de ce concours, elle vouloit qu'il ne vît qu'elle. Elle lui commandoit d'un ton abſolu, le regardoit avec myſtere, lui ſourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on eſt d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un eſclave enchaîné à ſon char. J'ai pris des airs pour des ſentimens, dit-il avec un ſoupir : ce n'eſt pas moi qu'elle aime, c'eſt l'éclat de ma conquête ; elle me mépriſeroit, ſi elle n'avoit point de rivales. Apprenons-lui que la vanité n'eſt pas digne de fixer l'amour.

La jalouſie des Philoſophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enſeigner en public que la vérité & la vertu : on portoit chaque jour à l'Aréopage les

plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laiſſoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit : mais Alcibiade dévoué à Socrate, faiſoit face à ſes ennemis. Il ſe préſentoit aux Magiſtrats ; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des impoſteurs ; & ne parloit de ſon maître que comme du plus juſte & du plus ſage des mortels. L'enthouſiaſme rend éloquent : dans les conférences qu'il eut avec l'un des membres de l'Aréopage, en préſence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de ſentiment & de raiſon ; ſa beauté s'anima d'un feu ſi noble & ſi touchant, que cette femme vertueuſe en fut émue juſqu'au fond de l'ame. Elle prit ſon trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à ſon époux, eſt en effet un homme divin s'il fait de ſemblables diſciples. Je ſuis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'eſt pas poſſible de l'entendre

ſans devenir meilleur. Le Magiſtrat qui n'avoit garde de ſoupçonner la ſageſſe de ſon épouſe, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permiſſion de cultiver l'eſtime de ſa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, eſt Philoſophe auſſi, & je ſerai bien aiſe de vous voir aux priſes. Rodope (c'étoit le nom de cette femme reſpectable) ſe piquoit en effet de Philoſophie, & celle de Socrate dans la bouche d'Alcibiade la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'eſt plus jolie, mais où l'on eſt encore belle ; où l'on eſt peut-être un peu moins aimable, mais où l'on ſçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne ſe défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la ſageſſe rempliſſoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate paſſoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce paſſage elles pre-

noient de nouveaux charmes : c'étoit un ruiſſeau d'eau pure qui couloit au-travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle ſe faiſoit définir ſuivant les principes de Socrate, la ſageſſe & la vertu, la juſtice & la vérité. L'amitié vint à ſon tour, & après en avoir approfondi l'eſſence, je voudrois bien ſçavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne ſoit point de ces Philoſophes qui analyſent tout, lui répondit Alcibiade, il diſtingue trois amours : l'un groſſier & bas, qui nous eſt commun avec les animaux ; c'eſt l'attrait du beſoin & le goût du plaiſir : l'autre pur & céleſte qui nous rapproche des Dieux ; c'eſt l'amitié plus vive & plus tendre : le troiſieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les brutes, & ſemble le plus naturel aux hommes ; c'eſt le lien des ames cimenté par celui des ſens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mêlange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature; car quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il sçavoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de Philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal mes leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope: je parle à un sage; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre maître. Il permet l'amour, dites-vous; mais en connoît-il les égaremens & les excès? Oui, Madame, comme il connoît ceux de l'ivresse, & il ne laisse pas de permettre le vin. La

comparaiſon n'eſt pas juſte, dit Rodope : on eſt libre de choiſir ſes vins, & d'en modérer l'uſage ; a-t-on la même liberté en amour ! il eſt ſans choix & ſans meſure. Oui, ſans doute, reprit Alcibiade, dans un homme ſans mœurs & ſans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'eſt à ceux-là qu'il permet l'amour. Il ſçait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête, & alors on ne court aucun riſque à aimer à l'excès. L'aſcendant mutuel de deux ames vertueuſes ne peut que les rendre plus vertueuſes encore. Chaque réponſe d'Alcibiade applaniſſoit quelque difficulté dans l'eſprit de Rodope, & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus gliſſant & plus rapide. Il ne reſtoit plus que la foi conjugale, & c'étoit-là le nœud gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche ; il falloit le dénouer : Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour ſur l'article

de la société. Le besoin, dit Alcibiade, a réuni les hommes, l'intérêt commun a réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les loix. Tout cela est sacré; mais tout cela est étranger à notre ame. Comme les hommes ne se touchent qu'au dehors, les devoirs mutuels qu'ils se sont imposés ne passent point la superficie. La nature seule est la législatrice du cœur : elle seule peut inspirer la reconnoissance, l'amitié, l'amour : le sentiment ne sçauroit être un devoir d'institution. De-là vient, par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope qui avoit gouté le principe, fut effrayée de la conséquence : Quoi ! dit-elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois ! — Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. — Il vous a donc promis à son tour d'être non-seulement aimable, mais de tous les hommes

hommes le plus aimable à vos yeux ? — Il m'a promis d'y faire ſon poſſible, & il me tient parole. — Eh bien, vous faites votre poſſible auſſi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du ſuccès ! Voilà une morale affreuſe, s'écria Rodope ! — Heureuſement, Madame, elle n'eſt pas ſi affreuſe : il y auroit trop de coupables ſi l'amour conjugal étoit un devoir eſſentiel. — Quoi, Seigneur, vous doutez ! — Je ne doute de rien, Madame ; mais ma franchiſe peut vous déplaire, & je ne vous vois pas diſpoſée à l'imiter. Je croyois parler à un Philoſophe, & je ne parlois qu'à une femme d'eſprit. Je me retire confus de ma mépriſe ; mais je veux vous donner pour adieux un exemple de ſincérité. Je crois avoir des mœurs auſſi pures, auſſi honnêtes que la femme la plus vertueuſe; je ſçais tout auſſi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur, & la religion du ſerment; je connois les loix de l'hymen, & le crime de les violer; ce-

pendant euſſai-je épouſé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous ſeule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes enſemble. Selon vous, pour être vertueuſe, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce diſcours prononcé du ton du dépit & de la colere, laiſſa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade ceſſa de la voir. Elle avoit découvert dans ſes adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la diſpute; elle ſentit de ſon côté que ſes conférences philoſophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance ſecrette pour les empreſſemens de ſon mari; enfin le trouble & la rougeur que lui cauſoit le ſeul nom d'Alcibiade, tout lui faiſoit craindre le danger de le revoir; & cependant elle brûloit du deſir de le revoir encore. Son

mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse ; le mari s'en amusa quelque tems ; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espere qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice, mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole : Nos entretiens, Madame, faisoient mes délices, & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame : la vertu, bien plus que l'esprit & la

beauté, m'avoit enchaîné ſous vos loix. Mais vous aimant d'un amour auſſi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inſpirer. Cet amour pur & vertueux vous offenſe, ou plutôt il vous importune, car il n'eſt pas poſſible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je ſens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre ; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre ; mais convenez que je ne ſuis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour ſon mari, & c'eſt préciſément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité, vous êtes bien fou pour le diſciple d'un ſage! lui dit Rodope en ſouriant. Il répliqua le plus ſérieuſement du monde; elle répartit en badinant ; il lui prit la main, elle ſe fâcha ; il baiſa cette main, elle voulut ſe lever; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux Philoſophes.

Il n'eſt pas beſoin de dire combien

Rodope fut désolée, ni comment elle se consola : tout cela se suppose aisément dans une femme vertueuse & passionnée.

Elle trembloit sur-tout pour l'honneur & le repos de son mari. Alcibiade lui fit le serment d'un secret inviolable ; mais la malice du public le dispensa d'être indiscret. On sçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler sans cesse de philosophie à une femme aimable. Ses assiduités donnerent des soupçons ; les soupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade avoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi ; mais son honneur & celui de sa femme exigeoient qu'elle se mît au-dessus du soupçon. Il lui parla de la nécessité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raison & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame sensible & naturellement

vertueuſe, que de recevoir des marques d'eſtime qu'elle ne mérite plus.

Rodope dès ce moment réſolut de ne plus voir Alcibiade; & plus elle ſentoit pour lui de foibleſſe, plus elle lui montra de fermeté dans la réſolution qu'elle avoit priſe de rompre avec lui ſans retour. Il eut beau la combattre avec toute ſon éloquence. J'ai pu me laiſſer perſuader, lui dit-elle, que les torts ſecrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien; mais les ſeules apparences ſont des torts réels, dès qu'elles attaquent ſon honneur, ou qu'elles troublent ſon repos. Je ne ſuis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux autant qu'il dépend de moi eſt un devoir indiſpenſable. — Ainſi, Madame, vous préférez ſon bonheur au mien? — Je préfere, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations: ce mot échappé ſera ma derniere foibleſſe. Et! je me croyois aimé! s'écria Alcibiade avec dépit. Adieu,

Madame : je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes ! poursuivit-il. Quand elles nous prennent, c'est excès d'amour ; quand elles nous quittent, c'est effort de vertu ; & dans le fond cet amour & cette vertu ne sont qu'une fantaisie qui leur vient, ou qui leur passe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'est pas respectée ne doit pas s'attendre à l'être. Il est bien juste que nos foiblesses nous attirent des mépris.

Alcibiade après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter sur les femmes ; mais il n'étoit pas assez sûr de lui-même pour s'exposer à de nouveaux dangers ; & tout résolu qu'il étoit à ne plus aimer, il sentoit confusément le besoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude secrette, comme il se promenoit un jour sur le bord

de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la Courtisanne Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant, est-ce à ton âge qu'il faut s'ensévelir tout vivant dans ses idées creuses & tristes? Crois-moi, sois heureux: l'on a toujours le tems d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux.—La belle route pour arriver au bonheur! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort? Ce Socrate t'a gâté: c'est dommage; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis longtemps j'ai des desseins sur toi: je suis jeune, belle & sensible, & je crois valoir, sans vanité, un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver:

triſte ſcience! viens à mon école; je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade: le faſte & les plaiſirs m'ont ruiné. Je ne ſuis plus cet homme opulent & magnifique, que ſes folies ont rendu ſi célébre, & je ne me ſoutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers.—Bon! eſt-ce là ce qui te chagrine? conſole-toi: j'ai de l'or, des pierreries à foiſon, & les folies des autres ſerviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres ſi obligeantes; mais je n'en abuſerai point.—Que veux-tu dire avec ta délicateſſe? l'amour ne rend-il pas tout commun? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque choſe? tu n'es pas aſſez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même.—Je vous avoue que vous me ſurprenez; car enfin vous avez la réputation d'être avare.—Avare! oui, ſans doute, avec ceux que je n'aime pas,

pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me ſont bien chers, mais tu m'es plus cher encore; & s'il le faut, tu n'as qu'à parler: demain je te les ſacrifie. Votre généroſité, reprit Alcibiade, me confond & me pénétre: je vous donnerois le plaiſir de l'exercer, ſi je pouvois du-moins la reconnoître en jeune homme; mais je ne dois pas vous diſſimuler que l'uſage immodéré des plaiſirs n'a pas ſeulement ruiné ma fortune: j'ai trouvé le ſecret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en ſouriant: tu as connu tant d'honnêtes femmes! mais je vais bien plus te ſurprendre: un ſentiment vif & délicat eſt tout ce que j'attens de toi; & ſi ton cœur n'eſt pas ruiné, tu as encore de quoi me ſuffire. Vous plaiſantez, dit Alcibiade! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicateſſe de cette volupté tranquille,

dont la ſource eſt dans le cœur. Si du côté des ſens tu me ménages quelque ſurpriſe, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En vérité, dit Alcibiade, je demeure auſſi enchanté que ſurpris ; & ſans l'inquiétude & la jalouſie que me cauſeroient mes rivaux..— Des rivaux ! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curioſité, & tu ſens bien que chez moi l'une & l'autre ſont épuiſées. Si je ne connoiſſois point les hommes, la parole que je te donne ſeroit un peu haſardée ; mais en te les ſacrifiant je ſçais bien ce que je fais. Après tout, il y a un bon moyen de te tranquilliſer : tu as une campagne aſſez loin d'Athenes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te ſens-tu capable d'y ſoutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque tems à la ville. Mais ſi nous nous

arrangeons ensemble, devons-nous nous afficher ?—Tu en es le maître: si tu veux m'avouer, je te proclamerai; si tu veux du mystere, je serai plus discrette & plus réservée qu'une prude. Comme je ne dépends de personne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne desire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, consulte ton cœur, & si je te conviens, mon soupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos sermens les Dieux du plaisir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baisant avec transport: enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'est d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Il arrivent chez la Courtisanne. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flater tous les sens à la fois, sembloit concourir dans ce soupé délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorsque les Amours leur versoient le nectar, & que les Gra-

ces leur ſervoient l'ambroiſie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtreſſes de Bacchus, je ne me flatois pas de poſſéder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je ? un mortel ! c'eſt Bacchus, Apollon & l'Amour que je poſſede, & je ſuis dans ce moment l'heureuſe rivale d'Erigone, de Calliope & de Pſyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier & de myrthe : puiſſai-je raſſembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adoré les immortels dont vous réuniſſez les charmes. Alcibiade enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ces talens enchanteurs qui ſéduiſoient la ſageſſe même. Il chanta ſon triomphe ſur la lyre. Il compara ſon bonheur à celui des Dieux, & il ſe trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le ſoupé, il fut conduit dans un appartement voiſin, mais ſéparé de celui d'Erigone. Repoſez-vous, mon cher

Alcibiade, lui dit-elle en le quittant : puiſſe l'amour ne vous occuper que de moi dans vos ſonges ! Daignez du-moins me le faire croire ; & ſi quelque autre objet vient s'offrir à votre penſée, épargnez ma délicateſſe, & par un menſonge complaiſant, réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le ſommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaiſirs de l'illuſion ! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres loix que vos deſirs. A ces mots elle ſe retira en chantant.

Alcibiade tranſporté, s'écria : O pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc : ſi dans un cœur où vous n'habitez point ſe trouve l'amour pur & chaſte, l'amour tel qu'il deſcendit des cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature ! Dans cet excès d'admiration & de joie, il ſe leve, il va ſurprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un ſouris. Sen-

ſible ſans emportemens, ſon cœur ne ſembloit enflammé que des deſirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuſe, ſans que la Courtiſanne démentît un ſeul moment le caractere qu'elle avoit pris; mais le jour fatal approchoit qui devoit diſſiper une illuſion ſi flateuſe.

Les apprêts des jeux en l'honneur de Neptune faiſoient l'entretien de toute la jeuneſſe d'Athenes. Erigone parla de ces jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à ſon amant le deſſein d'entrer dans la carriere, & l'eſpoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

Le jour que devoient ſe célébrer les jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit enſemble à ce ſpectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conſéquences; & nous ſommes convenus d'éviter juſqu'au ſoupçon. Rendons-nous au Cirque chacun

de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à soupé.

Le peuple s'assemble, on se place. Erigone se présente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voient avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un transport unanime. Cependant les yeux d'Erigone errans sur cet amphithéâtre immense, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barriere les coursiers & le char de son amant : elle n'osoit en croire ses yeux ; mais bien-tôt un jeune homme, plus beau que l'Amour & plus fier que le dieu Mars, s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade, c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : C'est Alcibiade, c'est la gloire & l'ornement de la jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta sur elle un regard qui sembloit être le préfage

de la victoire. Les chars se rangent de front, la barriere s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers, un nuage de poussiere les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux, & ses yeux suivent le char de son amant à-travers ces flots de poussiere. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone se dilate ; son rival force de vîtesse, & le cœur d'Erigone se resserre de nouveau : chaque alternative lui cause une soudaine révolution. Les deux chars arrivent au

terme ; mais le concurrent d'Alcibiade l'a dévancé d'un élans. Tout-à-coup mille cris font retentir les airs du nom de Piſicrate de Samos. Alcibiade conſterné ſe retire ſur ſon char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repaſſer du côté du Cirque, où Erigone accablée de confuſion s'étoit couvert le viſage de ſon voile. Il lui ſembloit que tous les yeux attachés ſur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général ſe fait entendre autour d'elle ; elle veut voir ce qui l'excite : c'eſt Piſicrate qui ramene ſon char du côté où elle eſt placée. Nouveau ſujet de confuſion & de douleur. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque ce char s'arrêtant à ſes pieds, elle en voit deſcendre le vainqueur, qui vient lui préſenter la couronne triomphale ! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il eſt poſſible, tous les mouvemens dont l'ame

d'Erigone fut agitée à ce discours ; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pisicrate en rougissant : mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, répliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du-moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudissemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux instances du peuple ; mais, qui le croiroit ? elle le reçut avec un air riant, & Pisicrate remonta sur son char enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement, Tu es bien foible

& bien vain, ſe dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès! Et de quoi? de ce qu'il ſe trouve dans le monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi! Je vois ce qui te déſole: tu aurois été tranſporté de vaincre aux yeux d'Erigone, & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de juſtice: Erigone n'eſt point une femme ordinaire; elle te ſçaura gré de l'ardeur que tu as fait paroître; & quant au mauvais ſuccès, elle ſera la premiere à te faire rougir de ta ſenſibilité pour un ſi petit malheur. Allons la voir avec confiance. J'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adverſité: c'eſt pour ſon cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flateur que n'eût été celui de la courſe. Plein de ces idées conſolantes, il arrive chez Erigone; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le deſeſpoir,

s'emparent de ſon ame. Eperdu & frémiſſant, ſes pas égarés ſe tournent comme d'eux-mêmes vers la maiſon de Socrate.

Le bon homme qui avoit aſſiſté aux jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il, vous venez vous conſoler avec moi, parce que vous êtes vaincu ? Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu ſi vous aviez triomphé. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adverſité. Une ame ennivrée de ſon bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée eſt plus flateuſe & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez manqué le prix que d'un pas ! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Piſicrate de Samos, les meilleurs courſiers de la Grece, & en verité il eſt bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux ! Alcibiade confondu n'entendit pas même la

plaiſanterie de Socrate. Le philoſophe, jugeant du trouble de ſon cœur par l'altération de ſon viſage, Qu'eſt-ce donc, lui dit-il d'un ton plus ſérieux ? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte ! Si vous aviez perdu un empire, je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah ! mon cher maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on eſt malheureux d'être ſenſible ! il faut avoir une ame de marbre dans le ſiecle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la ſenſibilité coûte cher quelquefois ; mais c'eſt une ſi bonne choſe, qu'on ne ſçauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ſes aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magiſtrat, & la Courtiſane qui dans l'inſtant même venoit de le ſacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu ? Il me ſemble que chacune d'elles vous a

aimé à sa façon, de la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir; elle le trouvoit en vous; vous l'en priviez, elle vous renvoie: ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence; la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté; la femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche; la Courtisanne, un homme admiré, applaudi, desiré partout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi? Pour vous! s'écria le philosophe; ah, mon cher enfant! qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule? Personne n'ai-

me que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel; & si vous exigez qu'elle soit desintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux mêmes qui ont le plus d'esprit! Je voudrois bien sçavoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talens & la beauté ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie; la broderie en fait le prix. En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des distinctions qu'on ne fait point, & prenez comme on vous le donne, le résultat de ce mélange: c'est une monnoie dont l'alliage fait la consistance, & qui perd sa valeur au creuset.

creuſet. Au ſurplus, il en eſt de l'amour & de l'amitié comme de tous les mouvemens de l'ame : ce n'eſt jamais que ſon bien qu'elle cherche ; & ſi du vôtre elle fait le ſien, vous devez être fort content d'elle. Oui, mon enfant, chacun fait tout pour ſoi ; & ſi jamais vous vous dévouez pour la patrie, ce qui pourroit bien arriver, vous le ferez pour votre plaiſir. N'exigez donc pas que l'amour ſoit plus généreux que l'héroïſme, & trouvez bon qu'une femme ne faſſe pour vous que ce qu'il lui plaît. Je ne ſuis pas fâché que votre délicateſſe vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la réſolution de Rodope, & la vanité d'Erigone vous ait rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous conſeille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'eſt un enfant qui veut qu'on l'épouſe. — Hé-bien ? vous l'épouſerez. — L'ai-je bien entendu ? c'eſt Socrate qui me conſeille le mariage ! — Pourquoi non ? ſi votre

femme eſt ſage & raiſonnable, vous ferez un homme heureux ; ſi elle eſt méchante ou coquette, vous deviendrez un Philoſophe : vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

H. Gravelot Inv. *De Longueil Sculp.*

SOLIMAN II.

SOLIMAN II.

C'EST un plaisir de voir les graves Historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événemens. Le Valet-de-chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître ; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II. épousa son Esclave au mépris des loix des Sultans. On se peint d'abord cette Esclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela : voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de sa gloire : les plaisirs variés, mais faciles du Serrail, lui étoient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces Esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur,

C'eſt à des cœurs nourris dans le ſein de la liberté, qu'il ſeroit doux de faire aimer l'eſclavage.

Les fantaiſies d'un Sultan ſont des loix pour ſes Miniſtres. On promit des ſommes conſidérables à qui ameneroit au Serrail des Eſclaves Européennes. Il en vint trois en peu de tems, qui pareilles aux trois Graces, ſembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modeſtes, des yeux tendres & languiſſans, un eſprit ingénu & une ame ſenſible diſtinguoient la touchante Elmire. L'entrée du Serrail, l'image de la ſervitude l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouïe dans les bras des femmes. Il approche ; il la rappelle à la lumiere ; il la raſſure avec bonté. Elle leve ſur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main, il la ſoutient lui-même ; elle le ſuit d'un pas chancelant. Les Eſclaves ſe retirent ; & dès qu'il eſt ſeul avec elle : Ce n'eſt pas de l'effroi,

lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inſpirer. Oubliez que vous avez un maître; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'eſt pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois deſtinée à vos plaiſirs. Hélas! Eh quels plaiſirs peut-on avoir à tyranniſer la foibleſſe & l'innocence? Croyez-moi, je ne ſuis point capable des complaiſances de la ſervitude; & le ſeul plaiſir qui'l vous ſoit permis de goûter avec moi, eſt celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie; & en reſpectant ma vertu, ma jeuneſſe & mes malheurs, méritez ma reconnoiſſance, mon eſtime & mes regrets.

Ce diſcours d'une Eſclave étoit nouveau pour Soliman : ſa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez : je ferois mon

bonheur de vous aimer & de vous plaire ; mais je préfére le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuſe. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'eſſayer du moins s'il ne me ſeroit pas poſſible de diſſiper l'effroi que vous cauſe le nom d'Eſclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuve ; après quoi, ſi mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconſtance & à la perfidie des hommes. Ah ! Seigneur, s'écria Elmire avec un ſaiſiſſement mêlé de joie, que les préjugés de ma patrie ſont injuſtes, & que vos vertus y ſont peu connues ! Soyez tel que je vous vois, & je ceſſe de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des Eſclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choiſiſſez, lui dit le Sultan ; ce ſont des vêtemens, non des parures qu'on vous

préſente : rien ne ſçauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me conſultez pas, répliqua le Sultan : je hais ſans diſtinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit ; & le Sultan s'apperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de ſa beauté. Il en conçut une douce eſpérance. Le ſoin de s'embellir eſt preſque le deſir de plaire.

Le mois d'épreuve ſe paſſa en galanteries timides de la part du Sultan ; & du côté d'Elmire, en complaiſance & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour ſans qu'elle s'en apperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & juſqu'au deshabillé ; bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette. C'étoit là que ſe formoit le plan des amuſemens du jour & du lendemain. Ce que l'un propoſoit étoit préciſément ce qu'alloit propoſer l'autre. Leurs diſputes ne rou-

loient que ſur les larcins d'idées. Elmire dans ces diſputes ne s'appercevoit pas des petites négligences qui échappoient à ſa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere miſe imprudemment, &c. ménageoient au Sultan des plaiſirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il ſçavoit, & c'étoit beaucoup ſçavoir pour un Sultan, qu'il y a de la maladreſſe à avertir la pudeur des dangers où elle s'expoſe; qu'elle n'eſt jamais plus farouche que lorſqu'elle eſt alarmée, & que pour la vaincre il faut l'apprivoiſer. Cependant, plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il ſentoit redoubler ſes craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caiſſes remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il ſe rend chez Elmire ſuivi de ces préſens. C'eſt demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, ſi vous la regrettez encore. Je viens m'acquit-

ter de ma parole & vous dire adieu pour jamais. Quoi ! dit Elmire tremblante, c'eſt demain ! je l'avois oublié. C'eſt demain, reprit le Sultan, que livré à mon déſeſpoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait ſouvenir ! — Hélas ! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéreſſée à votre bonheur, & que ſi pour vous marquer ma reconnoiſſance, il ne falloit que prolonger de quelque tems mon eſclavage. — Non, Madame, je ne ſuis que trop accoutumé au bonheur de vous poſſéder. Je ſens que plus je vous aurois connue, & plus il me ſeroit affreux de vous perdre : ce ſacrifice me coûtera la vie ; mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puiſſe votre patrie en être digne ! Puiſſent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que

moi ! Je ne vous demande qu'une grace, c'eſt de vouloir bien accepter ces préſens, comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même ſoyez capable d'inſpirer. Non, lui dit-elle d'une voix preſque éteinte, je n'accepte point ces préſens. Je pars ; vous le voulez ! mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux ſur Elmire, rencontra les ſiens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu Soliman. Ils ſe dirent tant & de ſi tendres adieux, qu'ils finirent par ſe jurer de ne ſe ſéparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que paſſer rapidement avec ſes Eſclaves d'Aſie, lui avoient paru ſi délicieuſes avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas. Mais arrivé au bonheur même, ſes plaiſirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu ; ils devinrent trop faciles, & bientôt après languiſſans. Leurs jours, ſi rem-

plis jusqu'alors, commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la seule complaisance retenoit Soliman auprès d'Elmire : Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une Esclave de votre patrie dont on m'a vanté la voix ? Elmire à cette proposition sentit bien qu'elle étoit perdue ; mais contraindre un amant qui s'ennuie, c'est l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira ; & l'on fit venir l'Esclave.

Délia (c'étoit le nom de la Musicienne) avoit la taille d'une Déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébéne, & sa peau la blancheur de l'ivoire. Deux sourcils hardiment dessinés, couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses levres du plus beau vermeil, laisserent voir deux rangs de perles enchâssées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le héros sentit élever son ame au souvenir de ses triomphes. Son orgueil

encore plus que ſon goût, applaudiſſoit aux accens de cette voix éclatante qui rempliſſoit la ſalle de ſon volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le Théorbe, inſtrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix plus fléxible & plus tendre, ne fit plus entendre que des ſons touchans. Ses modulations liées par des nuances inſenſibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaiſir, ou épuiſée de ſentiment. Ses ſons, tantôt expirant ſur ſes levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour-à-tour les ſoupirs de la pudeur & la véhémence du deſir; & ſes yeux encore plus que ſa voix animoient ces vives peintures.

Soliman hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, diſoit-il, jamais une ſi belle bouche n'a formé de ſi beaux ſons. Que celle qui chante

si bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices ! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour ! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respiroit à peine. Qu'elle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile ! Hélas ! ce devroit être l'organe de mon cœur ! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la Tourterelle, disoit Délia : elle est fidelle, mais elle est triste. Voyez la Fauvette volage : le

plaiſir agite ſes aîles ; ſa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne ſe glace que dans le repos ; un cœur ne languit que dans la conſtance. Il n'eſt qu'un mortel ſur la terre qu'il ſoit poſſible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouiſſe de l'avantage de rendre mille cœurs heureux ; tous le préviennent ou le ſuivent. On l'adore dans ſes bras ; on l'aime encore dans les bras d'un autre. Qu'il ſe rende ou qu'il ſe dérobe à nos deſirs, il trouvera partout l'amour, par-tout il le laiſſera ſur ſes traces.

Elmire ne put diſſimuler plus longtems ſon dépit & ſa douleur. Elle ſe leve & ſe retire : le Sultan ne la rappelle point ; & tandis qu'elle va ſe noyer dans ſes larmes, en répétant mille fois : ah l'ingrat ! ah le perfide ! Soiman charmé de ſa divine Cantatrice, va réaliſer avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints ſi vivement. Dès le lendemain matin la malheureuſe Elmire lui

écrivit un billet plein d'amertume & de tendreſſe, où elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela eſt juſte, dit le Sultan : qu'on la renvoie dans ſa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de ſon amour pour Délia ne furent qu'une ivreſſe ; mais dès qu'il eut le tems de la réflexion, il s'apperçut qu'elle étoit plus pétulente que ſenſible, plus avide de plaiſir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail ſous ſes loix. Pour nourrir ſon illuſion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impreſſion s'en affoibliſſoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere ; lorſqu'une circonſtance imprévue la diſſipa pour jamais.

Le principal Miniſtre du Serrail vint

déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus poſſible de contenir l'indocile vivacité d'une de ces Eſclaves d'Europe; qu'elle ſe moquoit des défenſes & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de ſanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'état la police de ſes plaiſirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il ſe rendit chez elle ſuivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit paroître Soliman : Graces au ciel, dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes, ſans doute, le ſublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être Eſclave ? Faites-moi le plaiſir de chaſſer ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'eſt ainſi qu'on l'avoit nommée) reſpectez, s'il vous plaît, le Miniſtre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous ſont point connues; en attendant qu'on vous en inſtruiſe, modérez-vous & obéiſſez. Le

compliment eſt honnête, dit Roxelane. *Obéiſſez !* eſt-ce là de la galanterie turque ? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, ſi c'eſt ſur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Reſpectez le Miniſtre de mes volontés !* Vous avez donc des volontés ? & quelles volontés, juſte ciel, ſi elles reſſemblent à leur Miniſtre ! Un vieux monſtre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, ſans ceſſe prêt à nous dévorer ! Voilà le confident de vos plaiſirs & le gardien de notre ſageſſe ? Il faut lui rendre juſtice, ſi vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ſes gages. Nous ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend juſqu'à la promenade & aux viſites mutuelles. Bientôt il va nous peſer l'air & nous meſurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au ſoir pour m'avoir trouvée dans ces jardins ſolitaires ? Eſt-ce que vous lui ordonnez de nous en interdire l'entrée ? Avez-

vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal ! le ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainſi, le Sultan examinoit avec ſurpriſe le feu de ſes regards & le jeu de ſa phiſionomie. Par Mahomet ! diſoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui ſoit dans toute l'Aſie. On n'en fait de ſemblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits ; mais leur enſemble avoit cette ſingularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapiſſée de roſes, un fin ſoûrire, un nez en l'air, une taille leſte & bien priſe, tout cela donnoit à ſon étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les grands, dans ces ſituations, ont la reſſource du ſilence, & Soliman ne ſçachant que lui répondre, prit le parti de ſe retirer en cachant ſon embarras ſous un air de majeſté.

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette Eſclave audacieuſe. C'eſt un enfant, répondit le Sultan ; il faut lui paſſer quelque choſe.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le ſommeil ne put diſſiper. A ſon réveil il fit venir le chef des Eunuques. Il me ſemble, lui dit-il, que tu es aſſez mal dans la Cour de Roxelane ; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Miniſtre, les femmes de Roxelane ſe hâterent de l'éveiller. Que me veut ce ſinge, s'écria-t-elle en ſe frottant les yeux ? Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiſer la pouſſiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de ſon ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de pouſſiere, & je ne prends pas du thé ſi matin.

L'Eunuque se retira sans repliquer, & rendit compte de son ambassade. Elle a raison, dit le Sultan : pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi, lui dit-il ? On a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Çà faisons la paix ; imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez ? Tant pis : je vous ai dit de bonnes choses. Ma franchise vous déplaît, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une Esclave ? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est-là que l'on connoît l'amour, c'est-là qu'il est vif & tendre ; & pourquoi ? parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, & ne se commande point. Notre mariage, à beau-

coup près, ne reſſemble pas à la ſervitude ; cependant un mari aimé eſt un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriſte l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le deſir, émouſſe cette pointe d'amour-propre qui fait tout le ſel de l'amour. Or, ſi l'on a tant de peine à aimer ſon mari, combien plus il eſt difficile d'aimer ſon maître, ſur-tout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne ! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude ; mais vous devez à votre tour. — Je dois : & toujours du devoir ! défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians. Ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes ? — Qui vous êtes, & qui je ſuis ? Vous êtes puiſſant, je ſuis jolie : nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur ; mais ici, Roxe-

lane, je ſuis maître, & vous êtes eſclave. — Oui, je ſçais que vous m'avez achetée ; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pû vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuſer. Après tout, vous êtes mon maître, parce que ma vie eſt en vos mains ; mais je ne ſuis plus votre eſclave, ſi je ſçais mépriſer la vie ; & franchement la vie qu'on mene ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeſte, s'écria le Sultan ! me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuſe. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces gardiens, par exemple, ſi noirs, ſi dégoûtans, ſi difformes, ſont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? — Ces gardiens ne ſont pas ici pour vous ſeule. J'ai cinq

cens femmes sur lesquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes, lui demanda-t-elle en confidence ? — C'est une espece de faste que m'impose la dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous s'il vous plaît ? car vous n'en prêtez à personne. — L'inconstance, répondit le Sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point, a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amant d'être fidele, & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage ; elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, & vous ne me verrez occupé que de vous. En vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie ; j'aurois pour vous quelque foiblesse : car au fond ce n'est pas vous que je hais, c'est

ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque chose d'un François, & j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi ! — Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie pour cesser de l'être avec vous ? En vérité ces Turcs sont plaisans. — Et vous n'avez pas été sage ! O ciel ! que viens-je d'entendre ? je suis trahi, je suis désespéré. Ah ! qu'ils périssent, les traitres qui ont voulu m'en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane : les pauves gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage ? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous avez si bien usé. A ces mots, le Sultan se retira furieux, & il disoit en lui-même : Je l'avois bien prévû que ce petit

petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sçait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'Eunuque, faut-il vous desespérer pour une bagatelle? Une de plus, une de moins; est-ce une chose si rare? D'ailleurs, qui sait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer? — Que dis-tu? Quoi! seroit-il possible? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités. C'est une feinte, c'est une ruse. Ah! la perfide? Dissimulons à notre tour: je veux la pousser à bout. Ecoute: va lui dire ... que je lui demande à souper ce soir... Mais non, fais venir la Cantatrice: il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane. Dès que celle-ci l'eut entendue, Quoi ! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir ! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah ! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper ; je veux qu'il répare son impertinence. — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui ! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il desiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête ! Ah nous n'en sommes pas là ; & je lui ferai bien voir du pays, avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez

Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au-devant de lui d'un air auſſi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde enſemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient ſouper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je ſuis une bonne amie. Allons, approchez, ſaluez Madame. Là, fort bien. A préſent remerciez-moi. Doucement! Je n'aime pas qu'on appuie ſur la reconnoiſſance. A merveille! je vous aſſure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons; voyez comme il a profité! Je ne deſeſpere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'imagine l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Aſie, de ſe voir traiter comme un écolier par une Eſclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le ſoupé d'une gaieté, d'une folie inconcevables. Le Sultan ne ſe poſſédoit pas de joie. Il l'interrogeoit ſur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés,

nos ridicules, nos travers, tout fut saisi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête ! s'écrioit-il, la bonne tête ! De l'Europe elle tomba sur l'Asie, ce fut bien pis : la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur société, la mauſſade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en passant. Le Serrail eut son tour ; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'assurer la vertu des femmes par la nullité absolue des Noirs. Elle alloit s'étendre sur l'honneur que lui feroit dans l'histoire cette circonstance de son regne ; mais il la pria de l'épargner. Çà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ses pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne se fit point prier. Roxelane parut charmée ; elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman ;

il lui en donna un ſans ſe douter de ſon deſſein. Madame, dit-elle à Délia en le lui préſentant, c'eſt de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui, ſans doute, dit le Sultan outré de dépit; & préſentant ſa main à la Cantatrice, il ſe retira avec elle.

Dès qu'ils furent ſeuls: Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi; je n'ai pas le courage de m'en fâcher: en un mot, j'en ſuis fou, & je ne ſçais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé ſon caractere. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer, mais je crains qu'il ne ſoit plus tems. Elle ſçait que vous l'aimez. Elle jouira en ſecret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs eſt triſte & pénible;

& s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, essayons de la galanterie.

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit du, sans intérêt & sans plaisir, avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois: Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disoit-elle; mais il y manquoit quelque chose. — Et quoi! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au desespoir; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne sçais plus ce qui peut la toucher, à-moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à-travers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y soit sensi-

ble ? Je l'eſpere, dit Délia : les femmes de ſon pays aiment la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman ! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut ſoin de rendre la plus pompeuſe qu'il fut poſſible, il ſe rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muet d'étonnement. C'eſt donc ainſi, pourſuivit-elle, que vous ſçavez aimer ? La gloire & les grandeurs, les ſeuls biens dignes de toucher une ame, ſont pour vous ſeul ; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, ſont mon partage ; & vous voulez que je vous aime ! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaiſanterie. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois ſa cabane, & je ſerois contente ; il a un trône, je veux

partager son trône, ou il n'est pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner sur les Turcs, renvoyez-moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines & bien plus absolues que je ne le serois ici; car c'est sur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas, lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre? — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes: jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous? Est-on faite de maniere à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets & ses alliés? Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus

penſer. — N'y plus penſer ? Oh ! je vous réponds que je ne penſerai à autre choſe, & que je ne vais plus rêver que ſceptre, couronne, ambaſſade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le deſſein de ſon diadême ; elle n'étoit plus indéciſe que ſur la couleur du ruban qui devoit l'attacher. Elle ſe fit porter des étoffes ſuperbes pour ſes habits de cérémonie ; & dès que le Sultan parut, elle lui demanda ſon avis pour le choix. Il fit tous ſes efforts pour la détourner de cette idée ; mais la contradiction la plongeoit dans une triſteſſe mortelle, & pour l'en retirer, il étoit obligé de flatter ſon illuſion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il ſaiſiſſoit ces momens pour lui parler d'amour; mais ſans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes ſes réponſes étoient déjà préparées pour les harangues des députés ſur ſon avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les Etats du Grand-Seigneur.

Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtît des salles d'Opéra : qu'on supprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien ; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la société ; & qu'on bannît tous les gens intéressés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amusa quelque tems de ses folies ; cependant il brûloit du plus violent amour sans aucun espoir d'être heureux. Au moindre soupçon de violence elle devenoit furieuse, & vouloit se donner la mort. D'un autre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle ; car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime ? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime ; une loi bizarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour, mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le rete-

noient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laiſſer manquer au vôtre; mais nos mœurs. — Ce ſont des contes. — Nos loix. — Ce ſont des chanſons. — Les Prêtres. — De quoi ſe mêlent-ils? — Le peuple & les ſoldats. — Que leur importe? En ſeront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouſe? Vous avez bien peu d'amour, ſi vous avez ſi peu de courage! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être ſi timide. Il fait venir le Muphti, le Viſir, le Caïmacan, l'Aga de la mer & celui des Janiſſaires, & il leur dit: J'ai porté auſſi loin que je l'ai pu la gloire du Croiſſant; j'ai affermi la puiſſance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompenſe de mes travaux que de jouir au gré de mes ſujets d'un bonheur dont ils jouiſſent tous. Je ne ſçais quelle loi, qui ne nous vient pas du Prophete, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial; je me vois par-là réduit à des eſclaves que je mépriſe, & j'ai réſolu d'épouſer une fem-

me que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois ſon aveu comme un témoignage de ſa reconnoiſſance ; mais s'il oſoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'aſſemblée reçut les ordres du Sultan dans un reſpectueux ſilence, & le peuple ſuivit cet exemple.

Soliman tranſporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Moſquée, & il diſoit tout bas en l'y conduiſant : Eſt-il poſſible qu'un petit nez retrouſſé renverſe les loix d'un Empire ?

H. Gravelot Inv. *le Veau Sc.*

LE SCRUPULE

LE SCRUPULE,

OU

L'AMOUR MÉCONTENT DE LUI-MEME.

LE Ciel ſoit loué, dit Beliſe en quittant le deuil de ſon époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible ! il étoit tems que cela finît. Se voir livrée dès l'âge de ſeize ans à un homme que l'on ne connoît pas ; paſſer les plus beaux jours de ſa vie dans l'ennui, la diſſimulation, la ſervitude ; être l'eſclave & la victime d'un amour qu'on inſpire & qu'on ne ſçauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu ! Je l'ai ſubie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux ; mais j'ai fait ſemblant de l'aimer, & cela eſt bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré ſa jalouſie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'eſt, je crois, porter la bonté d'ame

auſſi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté, & ce n'eſt que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah ! que mon cœur va s'enflammer, ſi quelqu'un parvient à me plaire ! Mais conſultons-nous bien avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il eſt poſſible, ni le riſque de ceſſer d'aimer, ni celui de ceſſer d'être aimée. Ceſſer d'être aimée ! cela eſt difficile, reprit-elle en conſultant ſon miroir ; mais ceſſer d'aimer eſt encore pis. Le moyen de feindre long-tems un amour qu'on ne ſent plus ? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, eſt une effronterie qui me paſſe ; & puis les plaintes, le déſeſpoir, les éclats d'une rupture ; tout cela eſt affreux. Aimons puiſque le Ciel nous a donné un cœur ſenſible ; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point ſur ces goûts paſſagers, ces fantaiſies capricieuſes qu'on prend ſi ſouvent pour l'amour. J'ai le

tems de choisir & de m'éprouver : il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénétre en même tems & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur desir unique. Tel est l'amour, sans doute ; & d'après cette idée, il me sera bien aisé de distinguer en moi-même & dans les autres l'illusion de la réalité.

Sa premiere épreuve se fit sur un jeune Magistrat avec qui le partage de la succession de son époux l'avoit mise en relation. Le Président de S... avec une figure aimable, un esprit cultivé, un caractere doux & sensible, étoit simple dans sa parure, naturel dans son maintien, modeste dans ses propos. Il ne se piquoit d'être connoisseur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ses

chevaux aux femmes, ni de ſes bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de ſon état ſans oſtentation, & tous les agrémens d'un homme du monde ſans ridicule. Il étoit le même au Palais & dans la ſociété : non qu'il opinât dans un ſoupé, ni qu'il plaiſantât à l'audience ; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguiſé.

Beliſe fut touchée d'un mérite ſi rare. Il avoit gagné ſa confiance ; il obtint ſon amitié, & ſous ce nom le cœur va bien loin. La ſucceſſion du mari de Beliſe étant réglée ; Me ſeroit-il permis, dit un jour le Préſident à la veuve, de vous demander une confidence ? vous propoſez-vous de demeurer libre, ou le ſacrifice de votre liberté fera-t-il encore un heureux ? Non, Monſieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicateſſe pour faire jamais un devoir à perſonne de ne vivre que pour moi. Ce devoir ſeroit bien doux, reprit le galant Magiſtrat, & je crains bien que ſans votre aveu plus d'un

amant ne ſe l'impoſe ! A la bonne heure, dit Beliſe, qu'on m'aime ſans y être obligé : c'eſt le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous ſoupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur : — Mais vouloir être aimée ſans aimer ! — Et qui vous dit, Monſieur, que je n'aimerai point ? On ne prend point de ces réſolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner ni être gênée : voilà tout. — Fort bien, vous voulez que l'engagement ceſſe où finira le penchant ? — Je veux que l'un & l'autre ſoit éternel, & c'eſt pour cela que je veux éviter juſqu'à l'ombre de la contrainte. Je me ſens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'eſclavage.

Le Préſident vit bien qu'il falloit ménager ſa délicateſſe, & ſe contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modeſtie de s'y réduire, & dès-lors tout

ce que l'amour a de plus tendre fut mis en usage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels dégrés la sensibilité de Belise étoit chaque jour plus émue ; qu'il vous suffise de sçavoir qu'elle en étoit au point où la sagesse en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laisser pencher la balance. Ils en étoient là, & ils étoient tête-à-tête. Les yeux du Président enflammés d'amour, dévoroient les charmes de Belise, il pressoit tendrement sa main. Belise tremblante, respiroit à peine. Le Président la sollicitoit avec l'éloquence passionnée du desir. Ah ! Président, lui dit elle enfin, seriez-vous capable de me tromper ? A ces mots le dernier soupir de la pudeur sembloit s'échapper de ses levres. Non, Madame, lui dit-il, c'est mon cœur, c'est l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, si... Comme il tomboit aux pieds de Belise, son genou porta sur une patte de *Joujou*,

le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur. Ah ! Monſieur, que vous êtes maladroit, s'écria Beliſe avec un mouvement de colere ! Le Préſident rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans ſon ſein, lui baiſa la patte offenſée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de ſolliciter ſa grace. *Joujou* revenu de ſa douleur, rendit au Préſident ſes careſſes. Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon : il me pardonne ; c'eſt un bel exemple pour vous. Beliſe ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un ſérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce ſérieux pour un badinage ; & ſe remettre aux genoux de Beliſe pour l'appaiſer. De grace, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle : ces libertés me déplaiſent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Préſident. Il fut deux minutes confondu ſans proférer une parole. Quoi ! Mada-

me, lui dit-il enfin, ſeroit-il poſſible qu'un accident auſſi léger, m'eût attiré votre colere? Point du tout, Monſieur, mais je puis ſans colere trouver mauvais qu'on ſoit à mes genoux : c'eſt une ſituation qui ne convient qu'aux amans heureux, & je vous eſtime trop pour vous ſoupçonner d'avoir oſé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, répliqua le Préſident avec émotion, en quoi un eſpoir fondé ſur l'amour me rendroit moins eſtimable; mais oſerai-je vous demander, puiſque l'amour eſt un crime à vos yeux, quel eſt le ſentiment que vous m'avez témoigné? De l'amitié, Monſieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre choſe; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela ſe peut, Monſieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Préſident ne put ſoutenir plus long-tems un caprice auſſi étrange. Il ſortit, le déſeſpoir dans

l'ame, & il ne fut point rappellé.

Dès que Beliſe fut ſeule, N'allois-je pas faire une belle folie, dit-elle avec dépit ? J'ai vu le moment où ma foibleſſe cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raiſon de dire qu'on ne connoît rien moins que ſoi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fuſſe diſpoſée à lui faire le ſacrifice ; point du tout : il lui arrive, ſans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour ſi paſſionné fait place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus ! N'eſt-ce point là un amour bien vif, bien ſolide & bien tendre ? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des ſentimens : on s'eſt échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part de-là pour faire toutes ſortes de ſottiſes ; l'illuſion ceſſe, le dégoût ſurvient ; il faut

eſſuyer l'ennui d'être conſtante ſans amour, ou changer avec indécence. Oh! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas? C'eſt toi qui m'as détrompée: ſans toi je ſerois peut-être en ce moment accablée de confuſion & déchirée de remords.

Soit que Beliſe aimât ou n'aimât point le Préſident, car ces ſortes de queſtions ne roulent guere que ſur l'équivoque des termes; il eſt certain qu'à force de ſe dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui perſuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au ſortir des Pages. La fraîcheur de la jeuneſſe, l'impatience du deſir, l'étourderie & la légéreté, qui ſont des graces à ſeize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéreſſant aux yeux de Beliſe cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de ſon époux. Lindor s'aimoit

beaucoup lui-même, comme de raiſon; il ſçavoit qu'il étoit bien fait & d'une figure charmante. Il le diſoit quelquefois; mais il rioit de ſi bon cœur après l'avoir dit; il montroit en riant une bouche ſi fraîche & de ſi belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à ſon âge. Il mêloit d'ailleurs des ſentimens ſi fiers & ſi nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela enſemble n'avoit rien que d'intéreſſant. Il vouloit avoir une jolie maîtreſſe, & un excellent cheval de bataille; il ſe regardoit dans une glace faiſant l'exercice à la Pruſſienne. Il prioit Beliſe de lui prêter le *Sopha couleur de roſe*, & lui demandoit ſi elle avoit lu le *Polibe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printems pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïſme, eſt peut-être ce qu'il y a de plus ſéduiſant aux yeux d'une femme. Un preſſentiment confus que cette jolie petite créa-

ture qui badine à une toilette, qui se careſſe, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée; ce preſſentiment donne aux gentilleſſes d'un petit-maître un caractere de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fatuité ne sied qu'à la jeuneſſe militaire. C'eſt un avis que je donne en paſſant aux petits-maîtres de tous états.

Beliſe fut donc ſenſible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit paſſionné pour elle dès la premiere viſite. Un jeune Page eſt preſſé d'aimer. Ma belle couſine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainſi à cauſe de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choſes : de faire mes premieres armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conſeille de ne deſirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop

trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. — Jamais! cela eſt bien fort, ma belle couſine. Mais je m'attendois à cette réponſe: elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma ſeconde campagne, vous ceſſerez d'être cruelle. A-préſent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire: Il s'eſt trouvé à telle affaire, ſon régiment a donné dans telle occaſion, il s'eſt diſtingué, il a pris un poſte, il a couru mille dangers; c'eſt alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaiſir, peut-être d'amour; que ſçait-on; ſi j'étois bleſſé, par exemple! Oh! cela eſt bien touchant! Pour moi ſi j'étois femme je voudrois que mon amant eût été bleſſé à la guerre. Je baiſerois ſes cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle couſine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne

m'affligez point par des préſages qui me font trembler.—Voyez-vous ſi je n'ai pas dit vrai ? Je vous fais trembler d'avance. Ah! la ſeule idée vous touche, que fera la réalité ? Çà, ma belle couſine, vous pouvez vous fier à moi : ne me donnerez-vous point quelque à compte ſur les lauriers que je vais cueillir ?

C'étoient tous les jours de ſemblables folies. Beliſe qui faiſoit ſemblant d'en rire, n'en étoit pas moins ſenſiblement touchée ; mais cette vivacité qui faiſoit tant d'impreſſion ſur ſon ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni aſſez éclairé, ni aſſez attentif pour obſerver en elle les gradations du ſentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'eſt pas qu'il ne fût auſſi entreprenant que la politeſſe l'exige ; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Auſſi deux mois ſe paſſerent-ils en légeres tentatives ſans aucun ſuccès décidé. Cependant leur amour mutuel

s'animoit de plus en plus; & quelque foible que fût la réſiſtance de Beliſe, elle en étoit laſſe elle-même, lorſque le ſignal de la guerre vint donner l'alarme aux amours.

A ce ſignal terrible tous leurs travaux ſont ſuſpendus: l'un s'envole ſans attendre la réponſe au billet le plus galant; l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner: c'eſt une révolution générale dans tout l'empire des plaiſirs.

Lindor eut à peine le tems de prendre congé de Beliſe. Elle s'étoit reproché cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, diſoit-elle, m'aime de toute ſon ame: rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expreſſion de ſes ſentimens. Il eſt fait à peindre; il eſt beau comme le jour; il eſt étourdi: qui ne l'eſt pas à ſon âge? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuſer: il trouveroit peu de cruelles; cependant il ne voit que moi, il ne reſpire que pour moi, & je le traite

Universitas

avec une hauteur ! Je ne ſçais pas comment il y tient. J'avoue que ſi j'étois à ſa place, je laiſſerois bien vîte cette Beliſe ſi ſévere s'ennuyer avec ſa vertu ; car enfin la ſageſſe eſt bonne quelquefois, mais toujours de la ſageſſe ! Comme elle faiſoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps ſans différer d'un ſeul inſtant. A cette nouvelle tout ſon ſang ſe gela dans ſes veines. Il va partir, s'écria-t-elle le cœur ſaiſi & pénétré ! Il va ſe battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus ! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle couſine : je pars ; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux eſt remplie, & j'eſpere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moitié. Je vous aime bien, ma belle couſine ! ſouvenez-vous un peu de votre petit couſin : il reviendra fidele, il vous en donne ſa

parole. S'il eſt tué il ne reviendra pas ; mais on vous remettra ſa bague & ſa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail ? Il vous retracera mon image, ma fidélité, ma tendreſſe, & vous le baiſerez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles il ſourioit tendrement, & ſes yeux étoient mouillés de larmes. Beliſe qui ne pouvoit plus retenir les ſiennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé : Vous nous quittez bien gaiement, Lindor ! Vous dites que vous m'aimez ; ſont-ce là les adieux d'un amant ? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'eſt pas tems de vous faire des reproches : venez, embraſſez-moi. Lindor tranſporté, uſa de cette permiſſion juſqu'à la licence, & Beliſe ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle ? — Tout-à-l'heure. — Tout-à-l'heure ? Quoi ! vous ne ſoupez point avec moi ! — Cela eſt impoſſible. — J'avois mille choſes à vous dire. — Dites-les moi bien vîte : mes

chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuſer une ſoirée ! — Ah ! ma belle couſine, je vous donnerois ma vie ; mais il y va de mon honneur : mes heures ſont comptées ; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire & que je n'y fuſſe point, je ſerois perdu : votre petit couſin ne ſeroit pas digne de vous. Laiſſez-moi vous mériter.

Beliſe l'embraſſa de nouveau en le baignant de ſes larmes. Allez, lui dit-elle, je ſerois au déſeſpoir de vous attirer un reproche : votre honneur m'eſt auſſi cher que le mien. Soyez ſage, ne vous expoſez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage ; mais nous nous écrirons : adieu. — Adieu, ma belle couſine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'eſt ainſi que parmi nous la galanterie eſt l'ame du point d'honneur qui eſt celle de nos armées. Nos femmes

n'ont pas beſoin d'aller au-devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Beliſe paſſa la nuit dans la plus profonde douleur: ſon lit fut baigné de ſes larmes. Le jour ſuivant, elle écrivit à Lindor: tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inſpirer de plus touchant étoit exprimé dans ſa lettre. O vous qu'on éleve ſi mal! qui vous apprend à ſi bien écrire? la nature ſe plaît-elle à nous humilier en vous vengeant?

Lindor dans ſa réponſe pleine de feu & de déſordre, exprimoit tour-à-tour les deux paſſions de ſon ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Beliſe ne lui laiſſa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponſe. Leur relation s'établit & ſe ſoutint ſans interruption la moitié de la campagne; & la derniere lettre qu'on écrivoit, étoit toujours la

plus vive ; la derniere qu'on attendoit ; toujours la plus desirée. Lindor, pour son malheur, eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la passion que tu inspires ? Si tu sçavois à quoi tout cela tient ! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve sur celle que tu aimes ? Ecris-lui que tu as perdu un œil ; je gage qu'elle te conseille de prendre patience & de l'oublier. Lindor bien sûr de son triomphe, consentit à cette épreuve ; & comme il ne sçavoit pas mentir, son ami dicta cette lettre. Belise fut au désespoir : l'image de Lindor vint s'offrir à son esprit, mais avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoissable. Quel dommage ! disoit-elle en soupirant. Ses deux yeux étoient si beaux ! les miens les rencontroient avec tant de plaisir ! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes ! Mais il n'en est que plus intéressant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être désolé : il tremble sur-tout

de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le rassurer, pour le consoler, s'il est possible. C'étoit la premiere fois que Belise avoit été obligée de se dire : *écrivons-lui.* Sa lettre fut froide malgré elle : elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expressions étoient assez fortes ; mais le tour en étoit contraint & le style recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offusquoit l'imagination & lui glaçoit le sentiment. Hé ! cessons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une seconde fois sa lettre : ce pauvre enfant n'est plus aimé : un œil perdu bouleverse mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je suis une femmelette : n'affectons point des sentimens au-dessus de mon caractere. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte sur une ame généreuse & sensible ; si je ne le suis pas assez pour l'aimer encore, je dois l'être assez pour le désabuser : son mépris deviendra ma peine. Je suis dé-

solée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous : vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous; je ne le suis plus : mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événemens ; un seul accident m'a changée. Consolez-vous, Monsieur : vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable ; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet : le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure attroce. *Monsieur !* s'écrioit-il. Ah ! la perfide ! Son petit cousin, *Monsieur !* On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident. Voilà le moment de te venger; si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je

veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur* avoit encore ses deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Belise fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'ensévelir à la campagne. Allons végéter, disoit-elle, je ne suis bonne qu'à cela.

Dans le voisinage de cette campagne étoit une espece de Philosophe dans la vigueur de l'âge, qui après avoir joui de tout pendant six mois de l'année à la ville, venoit jouir six mois de lui-même dans une solitude voluptueuse. Il rendit ses devoirs à Belise. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être sage; dites-moi quel est votre plan de vie? De plan, Madame, je n'en eus jamais, répondit le Comte de P. Je fais tout ce qui m'amuse, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec soin ce qui m'ennuye ou

me déplaît. — Vivez-vous seul ? Voyez-vous du monde ? — Je vois quelquefois notre Pasteur à qui j'enseigne la morale ; je cause avec des Laboureurs plus instruits que tous nos Sçavans ; je donne le bal à de petites Villageoises les plus jolies du monde, je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuses. Quoi ! dit Belise avec étonnement, ces gens-là connoissent l'amour ?—Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils s'aiment comme des tourterelles : ils me donnent appétit d'aimer.—Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Hé ! Madame, la délicatesse est un rafinement de l'art ; ils ont l'instinct de la nature, & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde ; le caprice, les convenances arrangent &

dérangent tout : une liaiſon n'eſt qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix : vous verrez dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs ſimples & tendres ſe cherchent ſans le ſçavoir, & s'attirent tour-à-tour. Vous me faites, reprit Beliſe, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là ſi à plaindre ! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années ; mais j'ai le ſecret de rendre leur condition plus douce. — Oh ! vous me direz votre ſecret, interrompit Beliſe avec vivacité ; je veux auſſi en faire uſage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici : J'ai quarante mille livres de rente ; j'en dépenſe dix ou douze à Paris dans les deux ſaiſons que j'y paſſe, huit ou dix dans ma maiſon de campagne ; & par cette économie, j'ai vingt mille livres à perdre ſur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous ? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arroſées, des vergers clos & plantés avec ſoin. —

Hé-bien? — Hé-bien, Lucas, Blaise, Nicolas, mes voisins & mes bons amis, ont des terreins en friche ou appauvris; ils n'ont pas de quoi les cultiver; je leur cede les miens troc pour troc; & la même étendue de terrein qui les nourrissoit à peine, les enrichit dans deux moissons. La terre ingrate sous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choisis la semence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle est en bon état, je pense à un nouvel échange : ce sont là mes amusemens. Cela est charmant, s'écria Belise! vous sçavez donc l'agriculture? — Un peu, Madame; je m'en instruis; je confronte la théorie des Sçavans avec l'expérience des Laboureurs; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les spéculations des uns & dans la pratique des autres : c'est une étude amusante. — Oh! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc? Mais vous devez être adoré dans

ces cantons ; ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je ſuis bienheureuſe, Monſieur le Comte, que le haſard m'ait procuré un voiſin tel que vous ! Voyons-nous ſouvent, je vous prie : je veux ſuivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où vous voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur premiere entrevue ; & dès ce moment, voilà Beliſe villageoiſe, toute occupée de l'agriculture, converſant avec ſes fermiers, & ne liſant que la *Maiſon Ruſtique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours conſacrés au repos, & la préſenta à ſes Payſans comme une nouvelle bienfaictrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du reſpect qu'ils avoient pour lui. Ces ſentimens

ſe communiquent : ils ſont ſi naïfs & ſi tendres ! C'eſt le plus ſublime de tous les éloges, & Beliſe en fut touchée au point d'en être jalouſe ; mais que cette jalouſie étoit loin de la haine ! Il faut avouer, diſoit-elle, qu'ils ont bien raiſon de l'aimer. Indépendamment de ſes bienfaits, perſonne au monde n'eſt plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaiſon la plus intime, & en apparence la plus philoſophique. Leurs entretiens ne rouloient que ſur l'étude de la nature, ſur les moyens de rajeunir cette terre notre vieille nourrice, qui s'épuiſe pour ſes enfans. La botanique leur indiquoit les plantes ſalutaires aux troupeaux & celles qui leur étoient pernicieuſes ; la méchanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais ſur les collines altérées, & pour ſoulager le travail des animaux deſtinés au labourage ; l'hiſtoire naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages

économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs obſervations, & on faiſoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuſes. Le jour du repos revenoit, & les jeux ſuſpendoient les études.

Beliſe & le Philoſophe ſe mêloient aux danſes de ces villageois. Beliſe s'apperçut avec ſurpriſe qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit elle à ſon ami, me ſoupçonner d'une coquetterie bien étrange; mais je ne veux rien vous diſſimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie; j'ai par-deſſus ces payſannes l'avantage de la parure; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes payſans aucunes traces d'émotion à ma vue. Ils ne penſent qu'à leurs compagnes; ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'eſt plus naturel, Madame, lui dit le Comte: le deſir ne vient jamais ſans quelque lueur d'eſpérance; & ces gens-là ne vous trouvent belle que comme

ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me surprenez, dit Belise : est-ce l'espérance qui rend sensible ? — Non, mais elle dirige la sensibilité. — On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire ? — Non vraiment, Madame ; & sans cela qui pourroit ne pas vous aimer ? Un Philosophe est donc galant, reprit Belise avec un sourire ? — Je suis vrai, Madame, & ne suis point Philosophe ; mais si je méritois ce nom, je n'en serois que plus sensible : un vrai Philosophe est homme & fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort. Belise rougit, le Comte se troubla, & ils furent quelque tems les yeux baissés sans oser rompre le silence. Le Comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne ; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & sans suite : on ne sçavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils se quitterent enfin, l'une rêveuse, l'autre

distrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La jeuneſſe des villages voiſins s'aſſembla le lendemain pour leur donner une fête : la gaieté en faiſoit l'ornement. Beliſe en fut enchantée ; mais le dénouement la ſurprit. Le Magiſter avoit fait des chanſons à la louange de Beliſe & du Comte, & les couplets diſoient que Beliſe étoit l'ormeau, & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne ſçavoit s'il devoit leur impoſer ſilence, ou prendre la choſe en badinant ; mais Beliſe en fut offenſée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la ramenant : ces bonnes gens diſent ce qu'ils penſent, ils n'en ſçavent pas davantage. Je les aurois fait taire, ſi j'avois eu le courage de les affliger. Beliſe ne lui répondit rien, & il ſe retira pénétré de douleur de l'impreſſion qu'avoit fait ſur elle cet innocent badinage.

Que je ſuis malheureuſe, dit Beliſe

après le départ du Comte ! Voilà encore un homme que je vais aimer. Cela eſt ſi clair que ces payſans s'en apperçoivent : ce ſera comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir : il eſt honteux de vouloir inſpirer une paſſion, quand on n'en eſt pas ſuſceptible. Le Comte ſe livreroit à moi ſans réſerve & de la meilleure foi : c'eſt un homme reſpectable dont je ferois le malheur ſi je venois à m'en détacher. Le lendemain il envoya ſçavoir ſi elle étoit viſible. — Quel parti prendre ? ſi je le refuſe aujourd'hui, il faudra le recevoir demain ; ſi je perſiſte à ne le plus voir, que va-t-il penſer de ce changement ? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire ? Lui laiſſerai-je croire que je me défie de lui ou de moi ? Après-tout, qui m'aſſure qu'il m'aime ? & quand il m'aimeroit, ſuis-je obligée de l'aimer ? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractere, il m'en eſtimera davantage : il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle; j'ai été ſur le point de rompre avec vous. — Avec moi, Madame! & pourquoi? quel eſt mon crime? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je ſuis venue chercher le repos; que je ne crains rien tant que l'amour; que je ne ſuis pas faite pour un engagement ſolide; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconſtante qui fut jamais; que je mépriſe les goûts paſſagers, & que je n'ai pas un aſſez grand fonds de ſenſibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractere: je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié; mais pour l'amour il n'y faut pas compter; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux abſolument ni en inſpirer ni qu'on m'en inſpire. Votre ſincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, ſans m'en douter & ſans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus vio-

lent : c'eſt ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puiſſiez m'annoncer. Vous vous croyez légere & inconſtante ; il n'en eſt rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. — Non, Monſieur, je me ſuis éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'hiſtoire du Préſident & celle du jeune Page.—Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere contre le Préſident étoit ſans conſéquence : le premier mouvement eſt toujours pour le chien, mais le ſecond eſt pour l'amant ; ainſi l'a voulu la nature. Le refroidiſſement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet ; mais peu-à-peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une paſſion, il faut être juſte. Quel eſt l'inſenſé qui exige l'impoſſible ? Je deſire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité ; mais

ſi votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce ſeroit un malheur, ce ne ſeroit pas un crime. Hé quoi! parce qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir ſans mélange, faut-il ſe priver de tout, renoncer à tout? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, ſe pardonner à ſoi-même & aux autres ce qui eſt moins bien ou ce qui eſt mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille, l'amour nous manque, il peut l'embellir: laiſſons-le faire, s'il s'en va, l'amitié nous reſte; & quand la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui ſurvit à l'amour en eſt bien plus douce, plus intime & plus tendre.—En vérité, Monſieur, voilà une morale bien étrange!—Elle eſt ſimple & naturelle, Madame. Je ferois des romans tout comme un autre; mais la vie n'eſt pas un roman: nos principes comme nos ſentimens doivent être pris dans la nature. Rien n'eſt plus facile que d'imaginer des prodiges en amour; mais tous ces héros n'exiſtent que dans la tête des

auteurs : ils disent ce qu'ils veulent ; nous faisons ce que nous pouvons. C'est un malheur, sans doute, de cesser de plaire, c'en est un plus grand de cesser d'aimer ; mais le comble du malheur, c'est de passer sa vie à se craindre & à se combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il est assez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, sans se condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront long-tems, il leur suffit de sentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays des chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née ; revenez à la vérité, laissez-vous guider par la nature : elle vous conduira beaucoup mieux qu'un art qui se perd dans le vuide, & qui réduit le sentiment à rien à force de l'analyser.

Si Belise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa premiere résolution ; & dès que la raison chancelle,

celle, il eſt aiſé de la renverſer. Celle de Beliſe ſuccomba ſans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'univers, ils s'oublioient eux-mêmes : toutes les facultés de leurs ames réunies en une ſeule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu dont l'amour étoit le centre, dont le plaiſir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur ſe ralentit, & Beliſe en fut alarmée ; mais le Comte la raſſura. On revint aux amuſemens champêtres. Beliſe trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus ſerein & la campagne plus riante ; les jeux des villageois lui plaiſoient davantage : ils lui rappelloient un ſouvenir délicieux. Leurs travaux l'intéreſſoient beaucoup plus : Mon amant, diſoit-elle en elle-même, eſt le dieu qui les encourage ; ſon humanité, ſa bienfaiſance ſont comme des ruiſſeaux qui fertiliſent ces

champs. Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs des bienfaits que répandoit sur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'amour lui rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Belise avoit proposé au Comte de passer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en souriant: Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides, & les soirées longues, Belise sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son ame, & qu'elle desiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit; vous n'avez pas voulu me croire: l'événement ne justifie que trop la mauvaise

opinion que j'avois de moi-même. — Quel eſt donc cet événement? — Ah! mon cher Comte, puiſqu'il faut vous le dire, je m'ennuie : je ne vous aime plus. Vous vous ennuyez, cela eſt poſſible ; lui répondit le Comte avec un ſourire ; mais vous ne m'en aimez pas moins : c'eſt la campagne que vous n'aimez plus. — Hé! Monſieur, pourquoi me flatter? tous les lieux, tous les tems ſont agréables avec ce que l'on aime. — Oui, dans les romans, je vous l'ai déjà dit ; mais non pas dans la nature. Vous avez beau dire, inſiſta Beliſe ; je ſens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuſe avec vous dans un déſert. — Sans doute, Madame : telle eſt l'ivreſſe d'une paſſion naiſſante ; mais ce premier feu n'a qu'un tems. L'amour heureux ſe calme & ſe modere : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir ſenſible aux impreſſions du dehors : on n'eſt plus ſeul dans le monde ;

on éprouve le besoin de se distraire & de s'amuser. — Ah ! Monsieur, à quoi réduisez-vous l'amour ? — A la vérité, ma chere Belise. — Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous cessez de me suffire, j'ai donc cessé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur, & je vous serai toujours cher. — Toujours cher : oui, sans doute ; mais comment ? — Comme je veux l'être. — Ah ! je sens trop mon injustice pour me la dissimuler — Non, Madame, vous n'êtes point injuste. Vous m'aimez assez : j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi ? — Oui, Monsieur : je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuie aussi par fois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. — Quoi !

Monsieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous même; & je ne laisse pas de vous aimer plus que ma vie. Êtes-vous contente? — Allons, Monsieur, retournons à Paris. — Oui, Madame, j'y consens; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'assure, & plus amoureux que jamais.

Belise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côte s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu-à-peu l'ardeur de Belise se ralentit. Les soupés lui paroissoient longs; elle s'ennuyoit au spectacle. Le Comte avoit soin de la voir rarement; ses visites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un

jour tout bas : Que vous ſemble de Paris ! — Tout m'y amuſe & rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas ſouper avec moi ? — Vous m'avez tant vu, Madame ! Je ſuis diſcret : le monde a ſon tour, j'aurai le mien. — Vous êtes donc toujours perſuadé que je vous aime ? — Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que penſez-vous, Madame, du nouvel Opéra, pourſuivit-il à haute voix ? Et la converſation devint générale.

Beliſe comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaiſon concluoit à ſon avantage. Perſonne, diſoit-elle, n'a cette candeur, cette ſimplicité, cette égalité de caractere ; perſonne n'a cette bonté d'ame & cette élévation de ſentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me ſemblent que des perroquets bien inſtruits. Il a bien raiſon de douter qu'on

ceſſe de l'aimer après l'avoir connu! Mais non, ce n'eſt pas l'eſtime qu'il a de lui-même, c'eſt l'eſtime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je ſerois heureuſe ſi elle étoit fondée!

Telles étoient les réflexions de Beliſe; & plus elle ſentoit renaître ſon inclination pour lui, plus elle ſe trouvoit bien avec elle-même. Enfin le deſir de le voir devint ſi preſſant, qu'elle ne put réſiſter à celui de lui écrire. Il ſe rendit auprès d'elle; & l'abordant avec un ſourire, Quoi, Madame, lui dit-il, un tête-à-tête! vous m'expoſez à faire des jaloux. Perſonne, Monſieur, n'a droit de l'être, lui dit Beliſe; & vous ſçavez que je n'ai plus que des amis. Mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. — Elle ſeroit à plaindre ſi elle étoit à la ville:

vous y êtes si occupé, qu'elle risqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuseroit, Madame, & n'y penseroit pas à moi. Laissons-là les détours, reprit-elle : pourquoi vous vois-je si rarement & si peu ? — Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs de votre âge. — Vous ne serez jamais de trop, Monsieur : ma maison est la vôtre ; regardez-la comme telle, j'en serai flattée, je le desire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, Madame, n'exigez rien ; je serois au désespoir de vous déplaire : mais permettez-moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle saison. Cette obstination la piqua vivement. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaisirs où je ne serai pas, j'ai mérité votre inconstance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de ses démarches ; elle le cherchoit & le suivoit des yeux aux promenades & aux spectacles ;

les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieuſes ; elle ne ceſſoit de queſtionner ſes amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle, quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars. Quelques beaux jours étant venus, Il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me juſtifie. J'ai tort juſqu'à préſent ; il a ſur moi cet avantage ; mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de ſe rendre chez elle : tout étoit prêt pour le départ. Le Comte arrive. Donnez-moi la main, lui dit Beliſe, pour monter dans mon carroſſe. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il? — Nous ennuyer à la campagne. A ces mots, le Comte fut tranſporté de joie. Beliſe au mouvement de la main qui la ſoutenoit, s'apperçut du ſaiſiſſement & de l'émotion qu'elle faiſoit naître. O mon cher Comte ! lui dit-elle en preſſant cette main qui trembloit ſous la ſienne, que ne vous dois-je pas? Vous m'avez

appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable ; & en m'éclairant sur mes sentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences : vous m'avez forcée à m'estimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour est content. Je n'ai plus de scrupule, & je suis heureuse.

H. Gravelot inv. *J.F. Rousseau Sculp.*

LES QUATRE FLACONS.

LES QUATRE FLACONS, OU LES AVENTURES D'ALCIDONIS DE MÉGARE.

J'AI grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient-ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs les regardoient comme des intelligences médiatrices entre les hommes & les Dieux : témoin le Démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle préſida à sa naissance, & le doua du don de plaire, sans aucun

penchant décidé à l'amour. Sa jeuneſſe ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit paſſé ſa quinzieme année lorſque ſon pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'envoyant à Athenes, pour y faire ſes exercices, lui dit en l'embraſſant : Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés, qui ſe répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriſer, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre mépriſables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuſe épouſe, j'ai reconnu dans le beau ſexe une délicateſſe de ſentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes ſont capables. Faites comme moi ; choiſiſſez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractere ſolide, d'une vertu ſociable & douce. Il y en a par-tout. Mon aveu ſuivra votre choix. Je ſuis bon pere ; je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere visite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle : elle étoit belle encore ; mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens, Que venez-vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane, & l'ancien ami de son pere ? C'est bien à votre âge qu'on s'ensevelit auprès des femmes ! Le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles, & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'est à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe ; mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée ! Eh qu'apprend-on, s'il vous plaît, dans ces écoles si fameuses ? A s'enrichir & à se battre, répondit

brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble ! A se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas sitôt, Madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ! La paix a ses talens & ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal, de par tous les Dieux ! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en tems de paix, de quitter les drapeaux, sur peine de la vie. — Quoi ! Monsieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un seul homme ? — Vous en aurez, Madame, vous en aurez de reste. Il y en a tant d'inutiles à l'état ! — Fort bien, vous

nous réduisez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remerciemens. — Je les en dispense. — Non, Monsieur, nous sommes citoyennes, & nous cédons généreusement à l'état toutes les figures qui nous déplaisent, tous ces visages à faire peur, tous ces caracteres féroces qui ne s'amusent qu'à tuer, & qui ne sont bons qu'à cela. — Et vous vous réservez les jolis hommes, qui aiment à vivre, n'est-ce pas ? — Assurément. — C'est fort bien dit, & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez : ma femme est folle. Je vous laisse ; car je n'y tiens plus. Par Hercule, Madame, faut-il que je sois votre mari ! Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots, il sortit, en tapant du pied, & ferma brusquement la porte.

Voici un singulier ménage, dit Alcidonis ! Madame, avez-vous souvent de pareilles scenes ? Mais, oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai

du monde. — Et quand vous êtes seuls ? — Il gronde encore, mais un peu plus bas. — Et comment l'avez-vous épousé ? — Comme on épouse, par convenance & par raison. Au reste, c'est le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuie, je le contredis ; il s'impatiente & se retire. L'on en fait tout ce qu'on veut. Je vous conseille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'est pas à négliger : cela est bon à quelque chose. Êtes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? — Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'est pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus souvent. Je le souhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau, le plus sage a besoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en servir, Madame ? — Ou mon mari, ou moi : vous choisirez. — Mon choix est fait. Ainsi se passa leur premiere entrevue.

Quand le mari fut de retour, vous êtes étrange, lui dit Séliane ! Votre ton

a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiſer? — Je vous entends, Monſieur; je vais ordonner que ma porte lui ſoit fermée. — Eh! non, Madame, non, je ne ſuis point jaloux. Ce ſeroit commencer un peu tard! Je ne l'ai pas été de votre jeuneſſe; je ne le ſerai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries; mais j'y ſuis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une viſite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, Madame; je ſçais vivre, & l'on peut ſe fier à moi ſur l'article des procédés.

Le lendemain, en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Hé bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la jeuneſſe Athénienne? Ma femme vous y a diſpoſé ſans doute? Gardez-vous bien, non pas d'elle; car ſon tems eſt paſſé, grace au ciel; mais gardez-vous de ſes ſemblables. Ce ſont les ſirenes les plus dangereuſes! Nulle ſûreté dans leur

commerce. Cela vous prend, vous trompe & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent guere à celles de Mégare ! — A Mégare, c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complaisance pour lui qu'elle se paroit & voyoit du monde ; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve ; par recueillement, qu'elle alloit passer les soirées dans une petite maison qu'il lui avoit arrangée lui-même : il s'endormoit sur sa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avoit raison, sans doute ; & je vous prie de respecter la mémoire de ma mere. — Ta mere ! ta mere étoit une femme : ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ! je ne connois que mon extravagante qui soit exactement fidelle ; & encore est-ce

moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuse en dépit d'elle-même ; mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inspire presque en naissant. Je gage qu'elle est capable encore de chercher à te séduire, pour le plaisir de se moquer de toi. Tu ne serois pas le premier qu'elle auroit mis au désespoir. Elle s'amusoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faisoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureusement elle vieillit, & le danger n'est plus si grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, disoit il, sont donc ici bien redoutables ! & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en songe, & lui dit : Rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, est vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni se fier à tout, ni se défier de

tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractere, afin que vous soyez plus fléxible au leur. Un homme décidé eſt un homme inſociable. Vous ſerez charmant, ſi l'on dit de vous: *On en fait tout ce qu'on veut.* Mais ce n'eſt pas aſſez de plaire, il faut encore ſçavoir aimer, & n'aimer ni trop ni trop peu. Il y a trois ſortes d'amour, la paſſion, le goût & la fantaiſie. Tout l'art d'être heureux conſiſte à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous ſeul pourrez faire uſage. Ils ſont différens de vertu, comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de roſe, pour effleurer le ſentiment & le plaiſir ; du bleu, pour le goûter ſans inquiétude & ſans ivreſſe ; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un ſi beau ſonge. Mais quelle fut ſa ſurpriſe,

en trouvant en effet les quatre flacons ſous ſa main ! Ah ! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aiſe. Il ſe leve en rendant grace à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit ſeule. Vous avez vu mon mari, lui dit-elle ? Ne s'eſt-il pas déchaîné contre la galanterie ? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes ? — Il eſt vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous, ſur l'article de la fidélité. — Le bon homme ! — Il eſt perſuadé que vous lui êtes fidelle ; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuſe, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Et voilà comme il me décrie ! Il mériteroit bien... Mais non ; je dois me reſpecter moi-même. — Votre vertu, dit-il, eſt de ſa façon ; c'eſt lui qui vous a rendu honnête. — Lui ! — Lui-même ; & malgré vous. — Malgré moi ! Celui-là eſt fort. Je lui ferai bien voir ſi l'on me rend honnête

malgré moi. — Je vous avoue qu'à votre place . . . Et j'aurois bien à me venger auſſi de l'inſulte qu'il fait à ma mere. — A votre mere ! — Il a oſé me dire que mon pere n'étoit qu'un ſot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux ! C'eſt bien à lui de ſe vanter ! Mais encore une fois, je me reſpecte. Non, Monſieur, je ne ſuis point coquette ; & puiſqu'il m'oblige à me juſtifier, j'ai le cœur auſſi tendre & plus tendre qu'une autre. — Et qu'en faites-vous de ce cœur ? — Hélas ! je n'en fais rien du tout : mais vous croyez bien que ce n'eſt pas pour ſes beaux yeux que je le garde. Je ſuis ſage pour mon repos, pour ne pas m'expoſer au caprice, à l'inconſtance, à l'ingratitude des hommes. Je ſens que ſi j'aimois, j'aimerois paſſionnément, & je voudrois être aimée de même. — Ah ! vous le feriez. — Je n'oſe m'en flatter : rien n'eſt plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des

fantaisies ; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. — Pour moi, Madame, je sçais bien où il y en a de cet amour que vous méritez ; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose ! Séliane sourit de la simplicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout-à-coup ; eh le moyen de nous aimer ? nous ne nous connoissons pas encore. — A la bonne heure, Madame : je ne suis pas pressé. Demain nous nous connoîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain ? — Oui, Madame. — L'après-dînée, entendez-vous ? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, & je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le

négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilege de la beauté; moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Sçavez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte? on s'y laisseroit prendre, & on y seroit trompée. — Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne. — Et vous voulez commencer par moi. — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres? — Vous êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah! Ah! si vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vîte. — Oh! sans doute; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas? — Rien n'est plus vrai; vous n'avez qu'à dire. — En vérité, vous êtes bon, avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de

de mon fait. — Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée? — Vous le feriez à point nommé: je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne sçavez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigeante. — Exigez, Madame, exigez; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie? — A la folie, soit; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Eh bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion. — A la passion. — Et vous m'aimerez de même? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit, & vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc? — Je suis à vous; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'elixir du flacon pourpre, jusqu'à la derniere goutte. Il reparoît les yeux enflammés, le cœur pal-

pitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie : ſon langage étoit rapide, entrecoupé, plein de ſubſtance & de chaleur. Les mots ne pouvoient ſuffire aux ſentimens. Des accens inarticulés ſuppléoient aux paroles ; un geſte véhément, une action impétueuſe en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle eſt émue, agitée, interdite : elle a peine à le reconnoître : elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, héſiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ſes yeux s'animent, ſa raiſon l'abandonne ; & l'on eût dit, l'inſtant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois ſe paſſerent dans des tranſports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne ceſſoit de plaiſanter Alcidonis ſur ſes aſſiduités auprès de ſa femme. Pauvre dupe, lui diſoit-il, vous n'avez pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en ſuis bien aiſe. Conſumez-vous au-

près d'elle : voilà un tems bien employé ! Alcidonis se vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie insultante. Mais sa passion n'étoit plus secondée : celle de Séliane s'affoiblissoit de jour en jour. Séliane lui suffisoit ; il ne pouvoit plus lui suffire. Elle eut besoin de se dissiper, de se distraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'apperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amusoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triste, inquiet, jaloux ; il fit tant, qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il est vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé ; j'étois folle. Je suis sage ; imitez-moi. Il n'est pas dit qu'on doive s'aimer jusqu'à la caducité. Tout passe, & l'amour lui-même. Le mien s'est affoibli ; vous m'avez grondée. Il s'éteint ; vous vous désespérez. Tant pis pour vous : je ne sçais qu'y faire. — Eh quoi, perfide ! ingrate ! parjure ! — Tant qu'il vous

plaira. Dites-moi bien des injures, ſi cela peut vous ſoulager. — Ah! juſte ciel! comme on me traite! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Eſt-ce là perfide, les ſermens que vous m'aviez fait cent fois, de m'aimer juſqu'au dernier ſoupir! — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien: inſenſé qui les fait, inſenſé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en ſe mettant à table, jureroit par tous les dieux d'avoir toujours le même appétit? — Le même appétit! Quelle image! Eſt-ce là cette délicateſſe dont votre cœur ſe glorifioit? — Autre ſottiſe. On déſavoue l'empire des ſens, au moment même qu'on en eſt eſclave. Je ſuis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce diſcours, s'arrachoit les cheveux de déſeſpoir. Eh bien, pourſuivit-elle, que faites-vous? En ſerez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous ſerez chauve?

Alcidonis, écoutez-moi. Je conserve pour vous une amitié compatissante. — Ah cruelle ! est-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande ? — Il faut bien vous y réduire ; je ne sens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui cesse d'aimer, ou celui qui cesse de plaire ? Le procès n'est pas décidé, & ne le sera pas sitôt. En attendant, croyez-moi, prenez votre parti avec courage. — Il est pris, ingrate, il est pris, dit-il en s'éloignant pour boire ; & je n'ai pas besoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout-à-coup ses sens se calmerent, & la raison lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un sot de me fâcher. Nous avons été amans ; nous sommes amis. Il faut de tout dans la vie. La passion est un accès : quand il est passé, tout est dit. On n'est obligé de se voir qu'autant que l'on s'amuse ; & rien n'est plus naturel que de changer quand on

s'ennie. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une conſtance pénible ! Jouiſſez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes. Je ſuis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait ſon tour. Je vous ſouhaite bien du plaiſir.

Séliane fut auſſi ſurpriſe que piquée de la froideur de ſes adieux. Elle vouloit bien qu'il ſe conſolât, mais pas ſitôt ni ſi aiſément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut perſuadée que la tranquillité qu'il faiſoit paroître, n'étoit qu'un dépit ſimulé ; & elle ne manqua pas de dire à quelques-unes des ſes amies que le pauvre garçon étoit déſeſpéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour ſuivant Alcidonis alla ſouper chez le voluptueux Alcipe, avec les plus

jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'eſt égal, diſoit-il en lui-même : le flacon pourpre eſt à ſec ; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir ſi j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés : Ah ! pour le coup, jouiſſons : c'eſt le moment des fantaiſies. Il boit du flacon couleur de roſe, & voilà ſes yeux & ſes deſirs qui ſe promenent ſans ſe fixer.

Le haſard l'avoit placé à table auprès d'une blonde aux regards languiſſans, d'une modeſtie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché ; mais il avoit de l'autre côté une brune éblouiſſante de vivacité & de fraîcheur. Il eût bien voulu de celle-ci, mais il aimoit bien celle-là ; & réflexion faite, il eût préféré la blonde, ſans je ne ſçai quoi qui l'inclinoit vers la brune. Ce je ne ſçai quoi détermina ſes vœux. Il eut pour elle tous les ſoins d'une galanterie empreſſée : elle les reçut d'un air diſtrait, & comme un hommage qui lui étoit dû.

Alcidonis en fut piqué. La fantaisie, comme la passion, s'irrite contre les obstacles. Excité par le desir de plaire, il fit les plaisirs du soupé. Corine, sa brune charmante, vit bien qu'on lui envioit sa conquête. Elle en connut enfin le prix, & quelques regards de complaisance porterent l'espoir dans le cœur de son nouvel amant.

L'heure de se quitter arrive. Corine se leve, il la suit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit-elle en acceptant sa main? Je sens tous les sacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faisoit aucun. — Pardonnez-moi: je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes; & c'est un triomphe assez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir: elles m'ont paru assez bien. — Assez bien, vos éloges sont modestes! Direz-vous de Cléonide, qu'elle est assez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majestueuse.... on croit voir une Déesse. — Il est vrai, l'auguste Junon. —

Vous êtes méchant ! & Amate, que vous en semble ? Cet air de volupté, cette nonchalance attrayante, qui semble appeller le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. — Négligée ! le mot est cruel. Je ne le répéterai pas : il passeroit en proverbe. J'espere du-moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit : qu'en dites-vous ? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre ? — Je vous avouerai que sans vous elle auroit eu la pomme. — Hélas ! Et qu'en auroit-elle fait ? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du soupé, les regards attachés sur elle. — Il est vrai, je l'admirois comme un beau modele en cire. — Beau modele, si vous voulez : on

dit dans le monde que ce modele a grand beſoin d'une draperie.

En parcourant ainſi les objets de la jalouſie de Corine, ils arrivent à ſon logis. Montez-vous un moment, dit-elle à Alcidonis? Il eſt de bonne heure; nous cauſerons. Alcidonis fut enchanté. La Fée qui le rendoit méchant avec Corine, ſçavoit bien ce qu'elle faiſoit. La louange la plus flatteuſe pour une jolie femme, c'eſt le mal qu'on lui dit de ſes rivales: auſſi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, pourſuivit Corine, de ſçavoir à mon tour le bien & le mal que vous penſez de moi. — Le mal! Eh, s'il y en a, m'avez-vous laiſſé le tems, la liberté de l'appercevoir? L'illuſion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante nous cacheroient la laideur même: je l'aurois priſe pour la beauté. Je vous vois, je ſuis ébloui, enivré, tranſporté: voilà mon hiſtoire. C'eſt un enchantement, une folie, c'eſt tout ce qu'il vous plaira; mais rien au monde

n'eſt ſi ſérieux, & vous m'allez rendre d'un ſeul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'eſt plus fou, s'écria t-elle en le voyant à ſes genoux : vous m'appercevez en paſſant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous oſez me l'avouer ! Sçavez-vous ſi je mérite ces ſentimens ? Sçavez-vous ſi je puis y répondre ? Non, Madame, je ne ſçais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une ame inſenſible. Je le crains ; mais j'en cours les riſques : & le danger fût-il encore plus grand, il n'eſt pas en moi de l'éviter. — Ah ! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractere : c'eſt vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à paſſion, & un homme à paſſion eſt un

homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux; & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'eſt pas auſſi paſſionné que vous, ce ſont des plaintes, des reproches. Vous devenez ſombre, inquiet, ombrageux. On ne ſçait comment vous quitter : il n'y a pas moyen de vous prendre. — Il eſt vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute ſureté : je ſignerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaiſanter, Monſieur : c'eſt le charme de l'amour que la liberté, la franchiſe. Sans cela un amant ſeroit un mari, & en vérité ce ne ſeroit pas la peine d'être veuve. — J'entends raiſon, belle Corine, & vous pouvez compter ſur moi. — Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme, qui auroit pour vous de la foibleſſe, de vous retirer ſans faire de ſcene, dès qu'elle vous diroit en amie : Je vous aimai; je ne vous aime plus? —

Assurément : j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais souvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer qu'autant que vous sçaurez me plaire.

Je vois bien, disoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me sera d'un grand secours. Il se trompoit ; il n'en eut pas besoin : l'impression du couleur de rose s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine, & déjà l'image des autres beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à sa pensée. Celle-ci est vive, disoit-il, mais voilà tout. Nul sentiment, nulle délicatesse. Cela change d'amans comme de parure. Demain je serai renvoyé, si demain quelque autre l'amuse. En vérité je suis bien bon de lui prodiguer mes soupirs ! J'aurois bien mieux fait de les adresser à cette blonde languissante, dont les yeux se levoient sur moi d'un air si tendre & si touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise ; il faut que Cé-

phiſe ait du mérite. Elle n'eſt pas bien animée; mais quel plaiſir de l'animer! Une femme naturellement vive l'eſt pour tout le monde; celle-ci ne le ſeroit que pour moi. Allons la voir: auſſi-bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne ſuis pas de ceux que l'on met ſur le pavé, & que je ſçais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphiſe les mêmes choſes qu'à Corine, mais avec plus de ménagement. Eſt-il poſible, s'écria-t-elle ſans s'émouvoir! Quoi, vous ſerez malheureux ſi je ne vous aime pas? —Plus malheureux que je ne puis dire. —J'en ſuis fâchée, car je ne ſçais point aimer. — Ah! belle Céphiſe, avec ce ſourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va juſqu'à l'ame, vous ne connoiſſez pas l'amour! — En vérité, je ne le connois pas. — Et ſi je vous le faiſois connoître? — Vous me feriez bien du plaiſir; car j'en ſuis fort curieuſe. Mais tant de gens l'ont eſſayé, & pas un n'y a réuſſi. Mon mari

lui-même y perdoit ses peines. — Votre mari ! Je le crois bien : mais vous avez eu des amans ? — Beaucoup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute ; j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même tems, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois : vous êtes sensible ? — Oui, sensible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me passe. — C'est une maladie assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Vénus ? — Mon mari en faisoit beaucoup ; mais il me retrouvoit la même au retour du temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-

même ? — Il n'avoit garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. — Vous initier ! Et ſçavez-vous quelle eſt cette cérémonie ? — Hélas, non, je ne ſçais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en riſquant quelque liberté ? — Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle, vous faites comme ſi je vous aimois ; je ne vous aime point encore. — Et comment vous en appercevoir, ſi nous ne faiſons pas quelques eſſais ? — J'en ai fait mille ; mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me ſemble que j'aime, & puis il me ſemble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne : ſi cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faiſoit de jour en jour quelques nouveaux progrès ſur l'indolente ſenſibilité de Céphiſe ; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui propoſa de ſe trouver enſemble à une fête qui devoit ſe célébrer en l'honneur

de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en Graces & en Amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du bois sacré qui environnoit le temple.

Céphise s'y étoit rendue la premiere. Ah! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux: je crois que je commence à vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon sommeil. Vous étiez pressant; j'étois animée. — Eh bien? — Eh bien, je vous dirai le reste à souper. A souper, reprit Alcidonis, d'un air préoccupé, & les yeux attachés sur la fête? A souper, soit, je le veux bien..... Ah! la jolie danseuse que voilà! Que celle-ci chante avec grace! — Nous serons seuls, entendez-vous? — Seuls, j'y

conſens. Je voudrois bien ſçavoir quelle eſt cette jolie danſeuſe ! — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas ! — Pardonnez-moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me diſe.... Ah ! Pamphile, un mot ! Apprends-moi quelle eſt cette jolie enfant. C'eſt Cloé, dit Pamphile. Je ſoupe avec elle. — Avec elle ? Ce ſoir ? — Ce ſoir même. — Ah ! j'en veux être. — Cela ne ſe peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y penſez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphiſe interdite : vous ſoupez avec moi ; je vous l'ai dit. — Il eſt vrai, c'étoit mon deſſein ; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole eſt ſacrée, & je ne ſçaurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart d'heure, & inſipide l'inſtant d'après. Il vit la chanteuſe Phillire ; il en fut épris une ſoirée ; le lendemain elle l'ennuya. Ah ! que les fantaiſies ſont fatigantes, dit-il ! A chaque inſtant des deſirs nouveaux, dont

aucun ne remplit mon ame ! C'eſt le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de ſentiment paſſageres & renaiſſantes, qui ne me laiſſent aucunt repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit & vuida le flacon blanc. Il ne lui reſte plus que le bleu, & ſon bonheur dépend de l'uſage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la Philoſophie ſous Ariſte l'académicien. Ariſte, en mourant, laiſſa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le diſciple d'Ariſte crut devoir à ſa veuve les conſolations & les ſecours de l'amitié. Théléſie les refuſa avec une modeſtie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle ; j'ai encore moins de deſirs. Mon époux m'a laiſſé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de ſageſſe unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & ſolide. Il eſt tems, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu.

Une chaleur douce & vive se répandit dans ses veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaisies ; ce n'étoit point l'emportement de la passion ; c'étoit une émotion délicieuse, le pressentiment de la félicité. Il brûle d'être à Théléfie ; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même sort, qu'une vie & qu'une ame ; & cédant à son impatience, il lui propose de s'unir à elle. Théléfie ne fut point insensible à cette marque d'amour & d'estime. Vous êtes assez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter : je la refuse. J'en serois indigne, si je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de son pere, lui faire un crime de ses refus, la menacer des reproches qu'elle se feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux ; elle parut inébranlable.

Cependant Théléfie dans sa retraite ne cessoit de verser des larmes. La seule Esclave qui lui restoit, voyoit la douleur dont elle étoit consumée, & n'en

pouvoit pénétrer la cauſe. Falloit-il l'attribuer à la mort de ſon époux? Quoi! pleurer ſans ceſſe un mari Philoſophe? Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtreſſe écrivoit ſouvent à un citoyen d'Argos; & les réponſes qu'on lui rendoit, lui arrachoient de profonds ſoupirs. La curioſité ou le zele porta l'Eſclave à ouvrir une des lettres de Théléſie. Elle étoit conçue en ces termes:

Si vous n'avez un cœur d'airain, vous ſerez touché, Seigneur, du déſeſpoir d'une infortunée, qui donneroit ſon ſang pour la liberté de ſon pere. Ariſte, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un Eſclave, n'a rien épargné pour rendre mon pere à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il eſt en votre pouvoir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reſte. Hélas! il s'en faut bien que je ſois en état de ſuffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une ſeule reſſource: c'eſt de m'offrir

moi-même en échange pour mon pere. Il n'eſt pas juſte que je ſois libre, tandis que mon pere eſt eſclave. Je ſuis jeune; il eſt accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma ſervitude plus d'avantages que de la ſienne. Mes mains s'endurciront au travail; mon cœur eſt fait à la patience. Si je voulois uſer de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de ſéduire & d'intéreſſer les hommes, je ne ſerois pas réduite à cette cruelle extrémité; mais l'eſclavage eſt moins honteux que le vice. Je n'héſite pas à choiſir.

L'Eſclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur ſaiſi & les yeux en larmes, voilà donc la cauſe de ſes refus! Elle eſt née eſclave! Et qu'importe? La vertu eſt la reine du monde. C'eſt à la fortune à rougir. Quelle piété! quelle tendreſſe! Vous, Théléſie, vous dans l'eſclavage! Que n'ai-je un trône à vous offrir! Au nom des dieux, dit-il, à l'Eſclave, garde-moi bien le ſecret. Je

pars : les pleurs de ta maîtreſſe vont être eſſuyés. Ton zele aura ſa récompenſe.

Alcidonis ſe rend à Argos, & le pere de Théléſie eſt libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi ſe rendre à Athenes, & lui dit en le quittant : Vous allez revoir Théléſie ; vous devez la liberté à ſa tendreſſe & à ſes vertus. Il dépend d'elle d'être heureuſe & de vous rendre heureux. Mais ſi le ſervice que je viens de vous rendre, vous eſt cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuſe à cacher ſa naiſſance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouſe. Je le connois ; il la reſpecte ; il lui ſeroit affreux de la voir rougir. Si votre bienfaiteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoiſſance. Il ne veut être connu que de vous ſeul. Quoi ! dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briſer ma chaîne ! Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Théléſie de ce fardeau humiliant. Il eſt des devoirs

qui abaiſſent l'ame. Laiſſons à la ſienne, je vous en conjure, ſa nobleſſe & ſa liberté. Le vieillard promit tout à ſon libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. O ! mon pere, lui dit-elle, quel dieu vous accorde à mes larmes ? L'avarice de votre maître s'eſt-elle enfin laiſſé fléchir ? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je ſçais que je dois à ta tendreſſe & à tes vertus la liberté, la vie & le bonheur ineſpéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour, vint preſſer de nouveau Théléſie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de conſentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter ſa fille au ſilence ſur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il eſt moins humiliant de l'avouer, que de le taire : quiconque aura intérêt à me connoître, apprendra de moi qui je ſuis.

Vous

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame ? Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même ; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude. On m'en avoit retirée ; mon pere y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me l'a rendu : il est libre ; il est ici ; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable ; & vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour que ni votre honneur, ni ma reconnoissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Théléfie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins Philosophe, moins généreux qu'Ariste ? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance ? Non, sans doute. N'a-t-il pas mépriſé l'injustice de la fortune & de l'opinion ? Je suis son disciple ; ses préceptes sont gravés dans mon cœur ;

Son exemple eſt-il honteux à ſuivre ? ou ne me croyez-vous pas aſſez de vertu pour l'imiter ? Ce n'eſt pas la vertu, lui dit-elle en ſouriant, c'eſt la prudence qui vous manque. Ariſte avoit eu le tems de s'éprouver : vous n'êtes pas, comme lui, dans l'âge où l'on peut ſe répondre de ſoi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis déſolé de cette conſtance invincible, tomboit aux genoux de Théléſie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'eſclavage. Que vois-je ? Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'eſt lui. . . . Et tout-à-coup ſe ſouvenant de la défenſe d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés ſur ſon libérateur, en laiſſant échapper quelques larmes. Quoi ! mon pere, dit Théléſie étonnée, vous le connoiſſez ! C'eſt lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ? Alcidonis, vous baiſſez les yeux ! Vous rougiſſez ! Mon

pere vous regarde avec attendriſſement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere, c'eſt lui qui vous a racheté ; c'eſt à lui que je dois mon pere. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaiteur. Eſt-ce là, dit Alcidonis en embraſſant le vieillard qui ſe proſternoit à ſes pieds, eſt-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit ſaiſi ; ma fille m'a deviné ; ce n'eſt pas ma faute. — Eh bien, puiſqu'elle ſçait tout, obligez-la donc, cette fille cruelle, à ne pas me deſeſpérer. C'eſt ſa main, c'eſt ſon cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à ſa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable ; & prenant ſa main tremblante, il la mit dans celle de ſon libérateur. C'eſt à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refuſée, dit tendrement Alcidonis, en la baiſant. Conſolez-vous, répondit Théléſie avec un ſourire : vous

ne lui devez que ma main; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté, employa le reſte du jour à ſe diſpoſer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux ſommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit: Soyez heureux, Alcidonis; aimez ſans inquiétude; poſſédez ſans dégoût; deſirez pour jouir; faites des jaloux, & ne le ſoyez jamais. Ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne; c'eſt votre deſtin que je vous annonce. Vous avez bu à la ſource de la félicité parfaite. Je diſtribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de roſe; mais le flacon bleu eſt un don que je réſerve à mes favoris.

H. Gravelot inv. *C. Baquoy Sculp.*

LAUSUS ET LYDIE.

LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equum domitor debellatorque ferarum.
Virg Æn. VII.

LE caractere de Mézence, Roi de Tyrrenne, eſt aſſez connu. Mauvais Prince & bon pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ſes volontés ne trouvoient aucun obſtacle; mais le calme de cette ame ſuperbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appellé Lauſus, que ſa valeur & ſa beauté rendoient célébre parmi les jeunes héros de l'Auſonie. Lauſus avoit ſuivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneſte. Son pere au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de ſang, combattre & vaincre à ſes côtés. Le Roi de Préneſte chaſſé de ſes états, & cherchant ſon ſalut dans la fuite, avoit laiſſé dans les mains du vainqueur un

tréſor plus précieux que ſa couronne, une princeſſe dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendriſſant, étoit peint ſur le viſage de Lydie. A ſa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on diſtinguoit la fille des Rois dans la foule des eſclaves. Elle reçut les premiers reſpects de ſes ennemis, ſans hauteur, ſans reconnoiſſance, comme un hommage dû à ſon rang, dont le ſentiment généreux n'étoit point affoibli dans ſon ame par l'infortune.

Elle entendit nommer ſon pere, & à ce nom elle leva au ciel ſes beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus : Mézence lui-même interdit, oublia ſon orgueil & ſon âge. La proſpérité qui endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'eſt plus doux qu'un héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put réſiſter aux charmes de ſa captive, quelle fut leur impreſſion ſur l'ame vertueuſe du jeune Lauſus ! Il gémit de ſes exploits ; il ſe reprocha ſa victoire : elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle ſe venge, diſoit-il, qu'elle me haïſſe autant que je l'aime ; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint ſe préſenter à ſon ame : il vit Mézence étonné, attendri, paſſer tout-à-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité ſeule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir ſon pere pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalouſie ſuit de près l'amour. Le tyran obſerva les yeux de Lauſus avec une attention inquiete : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté ſur le front du jeune héros vainqueur pour la premiere fois. Il le vit ſe troubler : il ſurprit des

regards qu'il n'étoit que trop aisé d'entendre. Dès ce moment il se crut trahi; mais la nature eut un retour qui suspendit la colere. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de se croire juste; & avant de condamner son fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par se déguiser lui-même avec tant d'art, que le Prince rassuré, ne vit dans les soins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laisser à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la Cour du tyran étoit remplie d'espions & de délateurs, cortége ordinaire des hommes puissans, qui, ne pouvant se faire aimer, mettent leur grandeur à se faire craindre.

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat & si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De

ſon côté, Lauſus ſe plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon pere, dit-il, eſt auſſi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat : ſatisfait de vaincre, il ne ſçait point opprimer ; il eſt plus facile que jamais au Roi de Préneſte de l'engager à une paix glorieuſe pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie ; mais effacera-t-elle de votre ſouvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon ſang, au lieu de ces précieuſes larmes !

Les réponſes de Lydie pleines de modeſtie & de grandeur, ne laiſſoient voir à Lauſus qu'une tranquille reconnoiſſance ; mais dans le fond de ſon cœur elle n'étoit que trop ſenſible au ſoin qu'il prenoit de la conſoler. Elle rougiſſoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaiſance ; mais l'intérêt de ſon pere lui

faisoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens devenoient aussi plus animés, plus intéressans, plus intimes, & l'amour perçoit insensiblement à travers le respect & la reconnoissance, comme une fleur qui, pour éclore, entr'ouvre le tissu léger dont elle est enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fausse tranquillité de Mézence, le crédule Lausus se flattoit de voir bientôt son devoir d'accord avec son penchant, & rien au monde, à son avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le traité de paix qu'il avoit médité, se réduisoit à deux articles, à rendre au Roi de Préneste sa couronne & ses états, & à faire de son hymen avec la Princesse, le lien des deux puissances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit mise, les avantages qu'il en voyoit naître, les transports de joie que l'idée seule lui en inspiroit, surprirent à l'aimable captive un sourire mêlé de larmes. Géné-

reux Prince, lui dit-elle, puisse le ciel accomplir les vœux que vous faites pour mon pere ! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoissance. Cette réponse touchante fut accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut instruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à sacrifier son rival ; mais ce fils étoit l'unique appui de sa couronne, la seule barriere entre son peuple & lui : le même coup achevoit de le rendre odieux à ses sujets, & lui enlevoit le seul défenseur qu'il pût opposer à la haine publique. La crainte est la passion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de dissimuler. Il fait venir son fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de se préparer à partir dès le lendemain pour la frontiere de ses états, où il avoit laissé l'armée. Le Prince fit un effort sur son ame pour renfermer sa douleur, & partit sans avoir eu le tems de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lauſus, Mézence avoit fait propoſer au Roi de Préneſte les conditions d'une paix honorable, dont la premiere étoit ſon mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point héſité à y conſentir, & le même Envoyé qui lui offrit la paix, rapporta ſon aveu pour réponſe.

Lauſus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une reſſemblance ſinguliere avec le Prince avoit fait la fortune de ce jeune homme appellé Phanor. Mais ils ſe reſſembloient encore plus par le caractere que par la figure : mêmes penchans, mêmes vertus : Lauſus & Phanor ſembloient n'avoir qu'une ame. Lauſus, en partant, avoit confié à Phanor ſon amour & ſon déſeſpoir. Celui-ci fut inconſolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en inſtruire le Prince. A cette nouvelle la ſituation de cet amant ne peut ſe rendre ; ſon eſpri

se trouble, sa raison l'abandonne; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus passionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de sa vie, s'il étoit découvert; il le fut. Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible prison.

Cependant tout se préparoit pour la célébration de cet hymen funeste. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceste, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ses plaisirs, en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle, que des combattans contre les bêtes féroces; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort, & Mézence qui se hâtoit sur un soupçon de

faire périr les innocens, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidele ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence; qu'il soit en proie aux lions dévorans, le perfide mérite une mort plus cruelle; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance, & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il! Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence! Lydie elle-même.... Ah! je frémis. Non, je ne puis vivre plus longtems dans cette horrible incertitude. Il part; il se déguise avec précaution; il arrive; il écoute les bruits répandus parmi le peuple : il apprend que son ami est dans les fers, & que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, & que pour spectacle dans cette fête, on doit voir le malheu-

reux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il ſuccombe à ce récit ; un froid mortel ſe répand dans ſes veines : il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie : Grands Dieux, retenez ma main, mon déſeſpoir m'épouvante : que je meure pour ſauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Réſolu de délivrer ſon cher Phanor, fallût-il périr à ſa place, il vole aux portes de la priſon : mais comment y pénétrer ? Il s'adreſſe à l'eſclave chargé de porter la nourriture aux priſonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je ſuis Lauſus, je ſuis le fils de ton Roi. J'attends de toi un ſervice important : Phanor eſt dans les fers ; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver juſqu'à lui : donne-moi tes vêtemens : prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoiſſance : dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; ſi tu me ſers dans mon entrepriſe, mes

bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme foible & timide, cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du Prince, & disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, & la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive, Lausus se présente : il se nomme du nom de l'esclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénétre dans ce séjour d'horreur, il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille, il reconnoît la voix de son ami, il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, & le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux,

laisse-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi. O Dieux ! s'il sçait l'état où il a réduit son ami ! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein, oui, mon cher Phanor, il le sçait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor transporté ! Ah Lausus ! ah mon Prince ! A ces mots tous deux perdent l'usage des sens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-tems immobiles & muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison, la douleur étouffe leur voix, & ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, & en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin revenant à lui-même : Ne perdons point de tems, dit il à son ami ; prends ces vêtemens, sors de ces lieux, & m'y laisse. — Moi, grands Dieux ! Je serois assez lâche ! Ah ! Lausus, l'avez-vous pu croire ?

devez-vous me le proposer ? Je te connois, dit le Prince ; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt, il faut mourir ou prendre la fuite. — Prendre la fuite ! — Ecoute-moi : mon pere est violent, mais il est sensible, la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & son bras levé sur un fils sera facile à désarmer. Il frapperoit ; s'écria Phanor, & votre mort seroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Hé-bien, reprit Lausus, demeure ; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon pere ; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit

le Prince : tu n'as rien à me dire qui puiſſe balancer la honte de ſurvivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes inſtances me font rougir, & tes prieres ſont des outrages. Je te réponds de mon ſalut, ſi tu prends la fuite : je jure ma mort, ſi tu veux périr. Choiſis; les momens nous ſont chers.

Phanor connoiſſoit trop bien ſon ami pour prétendre ébranler ſa réſolution. Je conſens, dit-il, à vous laiſſer tenter le ſeul moyen de ſalut qui nous reſte; mais vivez, ſi vous voulez que je vive : votre échafaud ſeroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lauſus, & ton ami t'eſtime trop, pour t'exhorter à lui ſurvivre. A ces mots ils s'embraſſerent, & Phanor ſortit des cachots ſous les mêmes habits d'eſclave que Lauſus venoit de quitter.

Quelle nuit ! quelle affreuſe nuit pour Lydie ! Hé ! comment peindre les mouvemens qui s'élevent dans ſon ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre

l'amour & la vertu ? Elle adore Lauſus, elle déteſte Mézence, elle s'immole aux intérêts de ſon pere, elle ſe livre à l'objet de ſa haine, elle s'arrache pour jamais aux vœux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au ſupplice. Barbare Mézence, il te ſuffit de regner ſur un cœur par la violence & par la crainte ; il te ſuffit que ton épouſe tremble devant toi, comme un eſclave devant ſon maître. Tel eſt l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas ! c'eſt pour lui ſeul qu'elle va vivre ; c'eſt à lui qu'elle va s'unir. Si elle réſiſte, elle va trahir ſon amant & ſon pere : un refus va découvrir le ſecret de ſon ame ; & ſi Lauſus eſt ſoupçonné de lui être cher, il eſt perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour : il arrive ce jour terrible. Lydie éperdue & tremblante, ſe voit parée, non comme une épouſe qui va ſe préſenter aux autels de

l'Hymen & de l'Amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant de les sacrifier.

On la mene au lieu du spectacle, le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte & du glaive : un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant ; son épaisse criniere se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, & le feu commence à jaillir de ses prunelles étincellantes. Le peuple effrayé, desire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre : la terreur & la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle est saisie, lui a fait détourner les yeux de ce spectacle, qui révolte la sensibilité de son ame compatissante. Que seroit-ce, hélas ! si elle sçavoit que Phanor, que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on a dévoué ; si elle sçavoit que Lausus lui-même a pris la place de son ami, & que c'est lui qui va combattre ?

A demi nud, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est muet, la nature est aveugle ; c'est son fils qu'il livre à la mort, & ses entrailles ne sont point émues : le ressentiment de l'injure & la soif de la vengeance étouffent en lui tout autre sentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion

s'animer par dégrés. Lauſus impatient, irrite le monſtre & l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance, Lauſus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui préſente une gueule écumante, & trois fois Lauſus échappe à ſes dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui ſe paſſe. Il accourt, il fend la foule : ſes cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence ! ſauve ton fils ; c'eſt lui, c'eſt Lauſus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor qui ſe précipite vers lui. O Dieux ! que vois-je ! Peuples, ſecourez-moi ; jettez-vous dans l'arene, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lauſus, Lydie ſe renverſe expirante ſur les marches de l'amphithéâtre ; ſon cœur ſe glace, ſes yeux ſe couvrent de ténébres. Mézence ne voit que ſon fils dans un danger inévitable ; mille bras s'arment en vain pour ſa défenſe ; le monſtre le pourſuit & l'aura dévoré avant qu'on ſoit arrivé

juſqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable ! ô bonheur ineſpéré ! Lauſus, en ſe dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, & le fer dont ſa main eſt armée, ſort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans les flots de ſang que vomit ſa gueule écumante. L'alarme univerſelle ſe change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumiere ; elle ouvre les yeux ; elle voit Lauſus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard ſanglant, de l'autre ſon cher & fidele Phanor. C'eſt moi, dit-il à ſon pere, c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder ſa place ; j'allois mourir s'il m'eût réſiſté. Je reſpire, je lui dois la vie ; & ſi votre fils vous eſt cher encore, vous lui devez votre fils. Mais ſi votre vengeance n'eſt pas appaiſée, nos jours ſont

ſont en vos mains: frappez; nous périrons enſemble; nos cœurs en ont fait le ſerment. Lydie, tremblante à ce diſcours, regardoit Mézence avec des yeux ſupplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut ſoutenir cette épreuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans ſon cœur la jalouſie & la vengeance. Il demeure longtems immobile & muet, roulant tour-à-tour ſur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié ſe combattent & ſe ſuccedent. Tout tremble autour du tyran. Lauſus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il ſuccombe enfin, malgré lui, ſous la vertu dont l'aſcendant l'accable; & paſſant tout-à-coup avec une violence impétueuſe, de la fureur à la tendreſſe, il ſe jette dans les bras de ſon fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami,

Vivez, aimez-vous l'un l'autre : mais il me reſte encore un ſacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois-la, cette main dont le préſent t'eſt plus cher que la vie : c'eſt ta valeur qui me l'arrache ; elle ſeule pouvoit l'obtenir.

H Gravelot Inv.

LE MARI SYLPHE

LE MARI SYLPHE.

EVITEZ les piéges des hommes, dit-on ſans ceſſe à une jeune femme : évitez la ſéduction des femmes, dit-on ſans ceſſe à un jeune homme. Eſt-ce le plan de la nature que l'on croit ſuivre, en faiſant d'un ſexe l'ennemi de l'autre ? Ne ſont-ils faits que pour ſe nuire ? ſont-ils deſtinés à ſe fuir ? Et quel ſeroit le fruit de ces leçons, ſi tous les deux les prenoient à la lettre ?

Lorſqu'Eliſe ſortit du couvent pour aller à l'autel épouſer le Marquis de Volange, elle étoit bien perſuadée qu'après un amant, l'être le plus dangereux de la nature étoit un mari. Elevée par une de ces ſolitaires dont l'imagination mélancolique ſe peint en noir tous les objets, elle ne voyoit pour elle dans le monde que des écueils, & que des piéges dans le mariage. Son ame délicate &

timide fut d'abord flétrie par la crainte; & l'âge n'avoit pas encore donné à ses sens l'heureux pouvoir de vaincre l'ascendant de l'opinion. Ainsi tout fut pour elle dans l'hymen, humiliant & pénible. Les premiers soins de son époux, loin de la rassurer, l'alarmoient encore. C'est ainsi, disoit-elle, que les hommes couvrent de fleurs les chaînes de notre esclavage. La flatterie couronne la victime; l'orgueil va bientôt l'immoler. On consulte aujourd'hui mes desirs pour les contrarier sans cesse. On veut pénétrer dans mon cœur pour en développer les replis; & si on me découvre quelque foiblesse, c'est par-là même qu'on aura soin de m'humilier avec plus d'avantage. Gardons-nous bien des piéges qu'on nous tend.

Il est aisé de prévoir l'amertume & la froideur que ce funeste préjugé répandit du côté d'Elise, dans leur commerce le plus intime. Volange s'apperçut de la répugnance qu'elle avoit pour lui. Il eut

tâché de l'en guérir s'il en eût deviné la cause ; mais la persuasion qu'il étoit haï le découragea ; & en perdant l'espoir de plaire, il étoit tout simple qu'il en perdît le soin.

Sa situation fut d'autant plus pénible, qu'elle étoit plus opposée à son caractere. Volange étoit la gaieté, la galanterie, la complaisance même. Il s'étoit fait de son mariage une fête riante plutôt qu'une affaire sérieuse. Il avoit pris une épouse jeune & belle, comme on se choisit une divinité, pour lui élever des autels. Le monde va l'adorer, disoit-il ; je l'y menerai en triomphe. J'aurai mille rivaux ; tant mieux ! je les effacerai tous par mes soins, mes vœux, mes hommages ; & l'inquiétude attachée à une jalousie délicate & timide, préservera l'amant d'Elise des négligences de l'époux.

La froideur impatiente & dédaigneuse de sa femme détruisit cette illusion. Plus il étoit amoureux d'elle, plus il étoit

bleſſé de l'éloignement qu'elle avoit pour lui ; & cet amour ſi tendre & ſi pur qui devoit faire ſon bonheur, alloit devenir ſon ſupplice. Mais un artifice innocent dont le haſard lui donna l'idée, le rétablit dans tous ſes droits.

Il faut que la ſenſibilité de l'ame s'exerce ; & ſi elle n'a pas un objet véritable, elle s'en fait un fantaſtique. Il étoit décidé dans l'oppoſition d'Eliſe, qu'il n'y avoit rien dans la nature qui fût digne de l'attacher. Mais elle avoit trouvé dans la fiction de quoi l'occuper, l'émouvoir, l'attendrir. La fable des Sylphes étoit à la mode. Il lui étoit tombé ſous la main quelques-uns de ces romans où l'on a peint le commerce délicieux de ces eſprits avec les mortelles ; & pour elle ces brillantes chimeres avoient tout le charme de la vérité.

Eliſe croyoit donc aux Sylphes, & brûloit d'envie d'en avoir un. Il faut pouvoir au-moins ſe peindre ce que l'on deſire ; & il n'eſt pas facile de ſe pein-

dre un esprit. Elise avoit été obligée d'attribuer tous les traits d'un homme au Sylphe qu'elle desiroit. Mais pour loger une ame céleste, elle avoit composé un corps fait à plaisir : une taille élégante & noble, une figure animée, intéressante, ingénieuse, un tein d'un éclat & d'une fraîcheur digne d'un Sylphe qui préside à l'étoile du matin ; de beaux yeux bleus & languissans, & je ne sçais quoi d'aérien dans toutes les graces de sa personne. Elle y avoit ajouté la parure la plus légere, des fleurs, des rubans des couleurs les plus tendres, un tissu de soie à demi transparent & dont se jouoient les zéphirs, deux aîles semblables à celles de l'Amour, dont ce beau Sylphe étoit l'image : telle étoit la chimere d'Elise ; & son cœur séduit par son imagination, soupiroit pour ce qu'elle avoit feint.

Il est naturel que nos idées les plus familieres & les plus vives se retracent pendant le sommeil : bientôt les songes

d'Elise lui firent croire que sa chimere avoit quelque réalité.

Volange bien sûr de n'être pas aimé de sa femme, avoit beau l'observer avec les yeux de la jalousie ; il lui voyoit avec ses pareilles une gaieté douce, un commerce facile, quelquefois même l'air de l'amitié ; mais aucun homme encore n'avoit obtenu d'elle un accueil qui pût l'alarmer. Avec eux son regard étoit sévere, son air dédaigneux, son maintien froid ; elle parloit peu, écoutoit à peine, & quand elle n'avoit pas l'air de l'ennui, elle avoit celui de l'impatience. N'être à son âge ni tendre ni coquette ! cela n'étoit pas concevable. A la fin elle se trahit.

L'opéra de Zelindor dans sa nouveauté avoit le plus brillant succès. Elise étoit à ce spectacle dans sa petite loge, avec une de ses femmes qu'elle avoit prise en amitié. Justine avoit sa confiance, & rien n'attache une ame timide comme la difficulté vaincue de se livrer une fois.

Elise eût voulu avoir sans cesse avec elle la confidente de sa foiblesse ; & sa petite loge ne lui étoit chere, que par la liberté qu'elles avoient d'y être ensemble, & sans témoin.

Volange, qui d'une place opposée observoit tous les mouvemens d'Elise, la vit plusieurs fois tressaillir à la vue de Zelindor, & parler à Justine avec un air passionné.

Je ne sçais quelle inquiétude lui prit, mais le soir ayant trouvé Justine un moment seule : Il me semble, lui dit-il, que ta maîtresse a eu bien du plaisir au spectacle? — Ah ! Monsieur, elle en est folle. Ce Zelindor est ses amours. Il semble qu'on l'ait fait exprès pour elle. Elle ne revient pas de la surprise où elle a été de voir jouer ses propres songes. — Quoi ! ta maîtresse fait de ces songes-là? — Hélas ! oui, Monsieur, & c'est bien mal à vous de la réduire au plaisir de rêver. En vérité, vous êtes bienheureux, que jeune & jolie comme elle est, elle

s'en tienne à aimer des Sylphes. — Des Sylphes! — Et oui, Monsieur, des Sylphes. Mais je trahis son secret. — Tu plaisantes, Justine? — Il y a bien de quoi? Allez, Monsieur, c'est une chose indigne de vivre avec elle comme vous faites. Ah! quand je vois cette jeune femme à son réveil, le tein animé, les yeux languissans, la bouche plus fraîche qu'une rose, me dire avec un soupir, qu'elle vient d'être heureuse en songe; que je la plains! & que je vous haïs! — Que veux-tu? Ta maîtresse avoit dans son mari un amant comme il y en a peu; mais à ce que l'amour a de plus tendre elle n'a répondu que par une froideur qui va jusqu'à la répugnance. — Vous le croyez, vous avez pris de la timidité pour de la froideur; & voilà comme sont les hommes. Ils n'ont aucune pitié d'une jeune femme. Pourquoi vous refroidir? Pourquoi ne pas user des droits que vous avez sur elle? — C'est-là ce qui m'a retenu. Je ne voulois rien devoir

à la contrainte, & j'aurois été bien plus vif dans mes instances, si elle avoit été plus libre dans ses refus. — Hé! Messieurs, que vous êtes bons avec votre délicatesse! Vous allez voir qu'on vous en sçaura gré! — Ecoute, Justine, il me vient une idée qui peut, si tu le veux, nous réconcilier. — Si je le veux! — Elise aime les Sylphes; je puis être un Sylphe amoureux. — Et comment vous rendre invisible? — En ne l'allant voir que la nuit. — Oui, cette ruse me plaît assez. — Elle n'est pas nouvelle: plus d'un amant s'en est servi; mais Elise ne s'y attend pas, & je suis persuadé qu'elle y seroit trompée. Il n'y a de difficile que le début, que le premier nœud de l'intrigue; mais je compte sur ton adresse pour m'en procurer le moyen.

L'occasion ne se fit pas attendre. Ah! Justine, dit Elise le lendemain en s'éveillant, de quelle félicité je viens de jouir! J'ai rêvé que j'étois sous un berceau de roses, où le plus beau des esprits céle-

ſtes ſoupiroit à mes genoux. — Quoi! Madame, les eſprits ſoupirent! Et comment étoit fait ce bel eſprit là? — Je tâcherois en vain de te dépeindre ce qui n'a pas de modele parmi les hommes. Quand l'idée en eſt effacée par le réveil, j'ai peine moi-même à me la retracer. — Et du moins puis-je ſçavoir ce qui s'eſt paſſé dans votre tête-à-tête? — Je ne ſçais; mais j'étois enchantée, j'entendois une voix raviſſante, je reſpirois les plus doux parfums, & à mon réveil tout s'eſt évanoui.

Volange apprit le rêve de ſa femme, & dans ſes regrets il crut voir le moyen de débuter en Sylphe auprès d'elle. On connoiſſoit à peine encore à Paris la quinteſſence de roſe; Volange remit à Juſtine un petit flacon de cet élixir précieux. Demain, lui dit-il, avant le réveil de ta maîtreſſe, tu auras ſoin d'en parfumer ſon lit.

O ciel! dit Eliſe en s'éveillant, eſt-ce encore un ſonge? Approche, Juſtine,

reſpire, & dis-moi ce que tu ſens. — Moi, Madame? Je ne ſens rien. — Tu ne ſens rien! Tu ne ſens pas les roſes! — Vous devenez folle, ma chere maîtreſſe, permettez-moi de vous le dire. Paſſe pour vos ſonges; mais toute éveillée! En vérité je ne vous conçois pas. — Tu as raiſon, rien n'eſt moins concevable. Laiſſe-moi. Ferme les rideaux..... Ah! l'odeur eſt plus ſenſible encore. — Vous m'alarmez. — Ecoute-moi. Je te dis hier, s'il m'en ſouvient, que j'avois été fâchée que le ſonge du boſquet ſe fût diſſipé, & que j'aimois l'odeur que j'y avois reſpirée. Il m'a entendu, ma chere Juſtine. — Qui, Madame? — Qui! Ne le ſçais-tu pas? Tu m'impatientes. Laiſſe-moi. Mais il doit ſçavoir, puiſqu'il eſt préſent, que ce ne ſont pas les fleurs que je regrette. Ah! que ſa voix étoit bien plus douce! qu'elle touchoit bien plus mon cœur! Et ſes traits, ſes traits divins! inutiles vœux! Hélas! je ne le verrai jamais. — Ma foi, Madame, il n'y

a pas d'apparence. — Tu me déſeſperes : eſt-ce là m'aimer que de m'envier, que de vouloir détruire la plus flatteuſe illuſion ! car c'en eſt une, je dois le croire, & je ne ſuis pas un enfant.... Cependant l'odeur des roſes !..... Oui, je la ſens, rien n'eſt plus réel ; & ce n'eſt pas la faiſon de ces fleurs. — Que voulez-vous que je vous diſe, Madame ? Tout le deſir que j'ai de vous plaire ne peut me faire croire qu'un ſonge ſoit une vérité. — Hé-bien, Mademoiſelle, ne le croyez pas. Préparez ma toilette & que je m'habille. Je ſuis dans un trouble, dans une émotion dont je rougis, & que je ne ſçaurois calmer.

Victoire, Monſieur, dit Juſtine en revoyant Volange : le Sylphe eſt annoncé, deſiré ; on l'attend ; qu'il paroiſſe ; il ſera ma foi bien reçu.

Eliſe fut plongée tout le jour dans une rêverie qui avoit l'air de l'enchantement ; & le ſoir ſon mari s'apperçut qu'elle attendoit avec impatience le

moment d'aller se livrer au sommeil. Leurs appartemens se communiquoient selon l'usage, & Volange étoit d'accord avec sa confidente sur le moyen d'arriver sans bruit au chevet du lit de sa femme. Mais il falloit que par un soupir ou par quelques mots échappés, elle l'invitât à parler lui-même.

J'ai oublié de dire qu'Elise ne vouloit la nuit auprès d'elle aucune lumiere, & ce n'étoit pas sans raison. Les tableaux de l'imagination ne sont jamais si vifs que dans l'obscurité profonde. Ainsi Volange, sans être apperçu, épioit le moment favorable. Il entendit Elise soupirer & chercher le repos avec inquiétude. Viens donc, dit-elle, heureux sommeil, toi seul me fais aimer la vie. C'est à moi, dit Volange, avec un son de voix si doux qu'Elise l'entendoit à peine, c'est à moi d'appeller le sommeil: je ne suis heureux que par lui: c'est dans son sein que je vous possede. Il n'eut pas le tems d'achever. Elise jetta

un cri perçant, & Volange ayant disparu, Justine accourut à la voix d'Elise. Qu'avez-vous donc, Madame, lui dit-elle ? — Ah ! je me meurs ; je viens de l'entendre. Rappelle-moi s'il se peut à la vie. Je suis aimée, je suis heureuse. Hâte-toi, je ne puis respirer. Justine s'empresse, dénoue les rubans, lui fait respirer un sel qui la ranime, & soutenant son rôle d'incrédule, lui reproche de se livrer à des idées qui troublent son repos, & qui alterent sa santé. Traitez-moi d'enfant, d'insensée, lui dit Elise. Ce n'est plus un songe, rien n'est si vrai ; je l'ai entendu comme je vous entends. — A la bonne heure ; Madame, je ne veux pas vous impatienter ; mais tâchez de calmer vos esprits ; souvenez-vous que pour plaire à un Sylphe il faut être jolie, & qu'on ne l'est bientôt plus quand on ne dort pas. — Tu t'en vas, Justine ? Que tu es cruelle ! Ne vois-tu pas que je suis toute tremblante ? Attends du-moins que je sommeille, s'il

eſt poſſible de ſommeiller dans l'émotion où je ſuis.

Enfin ſes beaux yeux s'appeſantirent, & il fut réſolu entre Juſtine & Volange, qu'effarouché par le cri qu'Eliſe avoit fait, le Sylphe ſe laiſſeroit deſirer la nuit ſuivante. En effet, elle eut beau l'appeller.

Elle avoit peur qu'il ne revînt plus. Mes cris l'auront effrayé, diſoit-elle. Bon, Madame, lui dit Juſtine, un eſprit eſt-il donc ſi timide? & n'avoit-il pas dû s'attendre à la frayeur qu'il vous a cauſée? Soyez tranquille: il ſçait ce qui ſe paſſe dans votre cœur comme vous-même. Et peut-être dans ce moment il eſt-là qui prête l'oreille. — Que dis-tu là? Tu me fais treſſaillir. — Eh quoi! n'êtes-vous pas bien aiſe que votre Sylphe liſe dans votre ame? — Aſſurément: il ne s'y paſſe rien dont il n'ait lieu d'être flatté. Mais il ſe mêle toujours de l'homme dans l'idée que l'on ſe fait des Sylphes, & la pudeur. — La pudeur, ce me ſemble, eſt déplacée avec des eſprits.

Où ſeroit le mal, par exemple, de l'engager à revenir ce ſoir ? — Ah ! j'aurois beau diſſimuler ; il ſçait bien que je le deſire.

Le vœu d'Eliſe fut accompli. Elle étoit couchée, la lumiere éteinte, & Volange au chevet de ſon lit. Crois-tu qu'il revienne, dit-elle à Juſtine ? — Oui, s'il eſt galant, il doit être arrivé. — Ah, du moins, s'il pouvoit m'entendre ! Il vous entend, répondit Volange avec ſa douce voix ; mais, écartez ce témoin qui m'afflige. Juſtine, dit Eliſe en tremblant, éloigne-toi. — Qu'eſt-ce donc, Madame ? Vous me ſemblez émue. — Ce n'eſt rien ; laiſſe-moi, te dis-je. Juſtine obéit ; & dès qu'ils furent ſeuls : Eh quoi, lui dit le Sylphe, ma voix vous intimide ! on ne craint pas ce que l'on aime. Hélas, dit-elle, puis-je voir ſans trouble réaliſer ainſi mes ſonges, & paſſer, par un prodige inconcevable, de l'illuſion à la réalité ? Croirai-je que l'un des eſprits céleſtes daigne quitter le ciel

pour moi, & se familiariser avec une simple mortelle ? Si vous sçaviez, lui répondit Volange, combien vous effacez tout ce que les Nymphes de l'air ont de charmes, vous seriez peu flattée de votre victoire. Aussi n'est-ce pas à la vanité que je veux devoir le prix de mon amour. Cet amour est pur & inaltérable comme mon essence ; mais il est délicat à l'excès. Nous n'avons que les sens de l'ame : vous les avez comme nous, Elise ; mais pour en goûter les délices, il faut me réserver cette ame dont je suis jaloux ; vous amuser de tout ce que le monde a d'intéressant & d'aimable ; mais n'y rien aimer comme moi. Hélas ! il m'est bien facile de vous obéir, dit-elle, d'une voix encore mal assurée ! Le monde n'a pour moi nul attrait. Le vuide même de mon ame n'a pû donner accès aux vains plaisirs qui vouloient la séduire ; comment y seroit elle accessible, à présent que vous l'occupez ? Mais vous, esprit céleste & pur, comment puis-je me flatter de vous

fixer & de vous suffire ? Apprenez, répondit Volange, ce qui nous distingue de tous les esprits répandus dans l'Univers, & plus encore de l'espece humaine. Un Sylphe n'a point de bonheur à lui : il n'est heureux que dans ce qu'il aime. La nature lui a interdit la faculté de s'aimer seul ; & comme il partage tous les plaisirs qu'il cause, il éprouve aussi toutes les peines qu'il fait souffrir. Le destin m'a laissé le choix de cette moitié de moi-même dont mon bonheur devoit dépendre ; mais ce choix décidé, nous n'avons plus qu'une ame, & ce n'est qu'en vous rendant heureuse, que je puis espérer d'être heureux. Soyez-le donc bien, lui dit-elle avec transport, car la seule idée d'une union si douce, me ravit & m'éleve au-dessus de moi-même. Quelle comparaison de ce commerce intime avec celui des dangereux mortels dont nous sommes ici les esclaves ! Hélas, vous sçavez que j'ai subi les loix de l'Hymen, & que l'on m'a donné des

chaînes. Je le sçais, dit Volange, & l'un de mes soins sera de les rendre légeres. Ah ! reprit-elle, n'en soyez point jaloux. Mon mari est peut-être celui des hommes qui se ressent le moins des vices de son espece ; mais ils sont tous si persuadés & si fiers de leurs avantages, si indulgens pour leurs torts, & si rigoureux pour les nôtres ; si peu scrupuleux sur les moyens de nous séduire & de nous asservir, qu'il y auroit autant d'imprudence que de foiblesse à s'y livrer. Eh bien, lui dit son Sylphe, le croiriez-vous ? Tout ce que vous reprochez aux hommes, nous le reprochons aux Sylphides. Douces, insinuantes, fertiles en détours, il n'est point d'art qu'elles n'emploient pour dominer les esprits ; mais une fois sûres de leur ascendant, une volonté capricieuse & absolue, une fierté impérieuse & sous laquelle tout doit fléchir, prennent la place de la timidité, de la douceur, de la complaisance ; & ce n'est qu'après les

avoir aimées, qu'on s'apperçoit qu'on devoit les haïr. Ce caractere dominant que leur a donné la nature, a cependant ſes exceptions : il en eſt de même parmi les hommes. Mais quoi qu'il en ſoit, ma chere Eliſe, l'un & l'autre monde nous ſeront étrangers ſi vous m'aimez comme je vous aime. Adieu : mon devoir & votre repos m'obligent de vous quitter. Le ciel m'a confié le ſoin de votre étoile, je vais en diriger le cours. Puiſſe-t-elle répandre ſur vous la plus favorable influence. — Eh quoi, ſitôt, vous vous éloignez ! — Oui, pour vous revoir demain à la même heure. — Adieu... mais non, encore un mot. Puis-je avoir une confidente ? — Vous en avez une, tenez-vous-en là. Juſtine vous aime, & elle m'eſt chere. — Quel nom vous donnerai-je en lui parlant de vous ? — Dans le ciel on m'appelle *Valoé*, & en langue Sylphide, ce nom veut dire *tout ame*. — Ah ! je mérite le même nom depuis que je vous entends. Alors le Sylphe s'évanouit. Le

cœur d'Eliſe nageoit dans la joie, elle étoit au comble de ſes vœux, & au milieu des idées délicieuſes qui l'occupoient, le ſommeil s'empara de ſes ſens.

Juſtine fut inſtruite de tout ce qui s'étoit paſſé & n'eut pas beſoin de le répéter à Volange. Elle lui dit ſeulement qu'il avoit laiſſé ſa femme dans l'enchantement. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il : je veux qu'en l'abſence du Sylphe, tout lui rappelle ſon amour. Tu lis dans ſon ame, tu connois ſes goûts; inſtruis-moi bien de ce qu'elle deſire : le Sylphe aura l'air de la deviner. — Sur le ſoir, Eliſe, pour être plus libre, alla ſe promener ſeule avec Juſtine dans l'un de ces jardins magnifiques qui ſont l'ornement de Paris; & quoiqu'elle fût toute occupée de ſon Sylphe, un penchant naturel aux jeunes femmes, lui fit jetter les yeux ſur la parure d'une inconnue. Ah la jolie robe ! s'écria-t-elle ; & Juſtine feignit de ne pas l'entendre. Mais l'adroite ſuivante

ayant entendu nommer cette femme si bien parée, retint son nom & le dit à Volange.

L'heure du rendez-vous étant venue, Elise se couche, & dès qu'elle est seule, ah ! mon cher Valoé, dit-elle, m'avez-vous oubliée ? Me voilà seule & vous ne venez pas ! Il vous attendoit, lui dit Volange : votre image l'a suivi dans le ciel. Il n'a vu que vous au milieu de la Cour Aërienne. Mais vous, Elise, en son absence n'avez-vous desiré que lui ? Non, lui dit-elle assurément, rien que vous seul ne m'intéresse. — Je sçais cependant, Elise, que vous avez formé un desir qui n'étoit pas pour moi. Vous m'inquiétez, lui dit-elle, j'ai beau m'examiner, je ne sçais quel est ce desir. Vous l'avez oublié, mais je m'en souviens, & loin de m'en plaindre, je souhaite moi-même que vous en ayez souvent de pareils. Je vous l'ai dit, les Sylphes sont aloux, mais ils n'en sont que plus soi-

gneux

gneux de plaire. Ne vous étonnez pas de me voir curieux des plus petits détails de votre vie : je veux n'y laiſſer que les fleurs, & en ôter juſqu'à la moindre épine. Par exemple, votre mari ne laiſſe pas de m'inquiéter. Comment êtes-vous avec lui ? Mais, dit Eliſe, un peu confuſe, je vis avec lui comme avec un homme : dans la défiance & la crainte que nous inſpire naturellement un ſexe né l'ennemi du nôtre. On m'a donnée à lui ſans me conſulter, j'ai ſuivi mon devoir & non pas mon penchant. Il m'aimoit, diſoit-il, & il eût voulu me plaire, c'eſt-à-dire, me captiver : il n'a pas réuſſi ; & ſa vanité, qu'il appelle délicateſſe, l'a détaché de ce deſſein. Nous voilà bons amis ; ou ſi vous voulez, libres l'un & l'autre. — Eſt-il au moins un peu complaiſant ? — Mais, oui, aſſez pour ſéduire une femme qui ne ſçauroit pas, comme moi, combien les hommes ſont dangereux. — Vous auriez pu tomber plus mal ; & ce mari n'eſt pas

aussi fâcheux que ses pareils ont coutume de l'être. Il fait bien du reste ; & si jamais vous aviez à vous plaindre de lui, il en seroit puni sur l'heure. Oh non, je vous conjure, dit-elle en tremblant, quoi qu'il se passe de lui à moi, ne vous en mêlez jamais. Je vous dois toute ma confiance ; mais ce seroit en abuser cruellement que de lui nuire en aucune façon. Il est assez malheureux d'être homme, & il en est assez puni. — Votre ame est céleste, charmante Elise, un mortel ne vous méritoit pas. Ecoutez, je ne vous ai pas dit notre façon de corriger les hommes. Ils ne connoissent que le fer & le feu ; mais nous avons de plus douces vengeances. Dès que votre mari vous aura déplu, vous m'en instruirez, & dans l'instant, le regret, le reproche, se saisiront de son ame, & il n'aura de paix ni avec moi, ni avec lui-même, qu'il n'ait expié à vos genoux le déplaisir qu'il vous aura causé. Je ferai plus, je lui inspirerai tout ce que vous m'inspirez

à moi-même. Ainſi l'eſprit de votre Sylphe animera votre mari, & vous ſera préſent ſans ceſſe. Voilà, dit Eliſe enchantée, le ſeul moyen de me le faire aimer. Ainſi ſe paſſa ce nouvel entretien.

Le lendemain Eliſe étant à ſa toilette, Juſtine jette les yeux ſur le ſopha du cabinet, & fait un cri d'étonnement. Eliſe ſe retourne, & y voit étalée une robe pareille à celle qu'elle avoit vue à la promenade. Ah! Voilà donc comme il ſe venge de ce deſir qui n'étoit pas pour lui! Juſtine, enfin, me croiras-tu? n'eſt-ce pas un Sylphe adorable? Les yeux d'Eliſe ne pouvoient ſe laſſer d'admirer ce nouveau prodige. Volange arrive dans ce moment. Voilà dit-il, une robe charmante! Votre goût, Madame, fait bien l'éloge de ce que vous aimez. En vérité, pourſuivit-il, en conſidérant de plus près l'étoffe, cela eſt fait de la main des Fées. Cette façon de parler familiere, venoit-là ſi à pro-

pos, qu'Elise rougit comme si on l'eût trahie, & que son secret eût été révélé.

Le soir elle ne manqua pas de donner des éloges à la galanterie empressée de son joli petit Sylphe ; & celui-ci lui dit mille choses si délicates & si tendres sur le bonheur d'embellir ce qu'on aime & de jouir du bien qu'on lui fait, qu'elle ne cessoit de répéter : Non jamais mortel ne connut ce langage : il n'est donné qu'à une intelligence céleste de penser & de parler ainsi. Je vous préviens cependant, lui dit-il, que votre époux va bientôt devenir mon émule. Je me plais à épurer son ame, à la rendre aussi douce, aussi tendre, aussi flexible à vos desirs que me le permet la nature. Vous y gagnerez, sans doute, Elise, & votre bonheur est tout pour moi; mais n'y perdrai-je pas quelque chose ? Ah ! Doutez-vous, lui dit-elle, que je ne vous attribue tous les soins qu'il prendra de me plaire ? N'est-ce pas comme une statue que vous voulez bien ani-

mer ? — Ainſi vous m'aimerez en lui ? Et en penſant que c'eſt moi qui l'anime, vous vous plairez à le rendre heureux ? — Non, Valoé, ce ſeroit le tromper : la fauſſeté m'eſt odieuſe. C'eſt vous que j'aime, ce n'eſt pas lui ; & lui témoigner ce que je ſens pour vous, ce ſeroit vous trahir l'un & l'autre. Volange pour ne pas s'engager plus avant dans une diſpute ſi délicate, changea de propos & lui demanda à quoi elle s'étoit amuſée tout le jour. Hé ! lui dit-elle, ne le ſçavez-vous pas, vous qui liſez dans ma penſée ? Les momens où j'ai été libre, je les ai employés à tracer un chiffre où nos deux noms ſont entrelaſſés. Je deſſine aſſez bien les fleurs ; & je n'ai jamais rien fait avec tant de goût que celles qui forment cette eſpece de chaîne. Vous avez auſſi, lui dit-il, un talent rare que vous négligez, & dont les plaiſirs ſont céleſtes : vous avez une voix touchante, une oreille exquiſe, & la harpe ſous vos doigts mêlant ſes accords

à vos ſons, feroit les délices des habitans de l'air. Eliſe promit de s'y exercer, & ils ſe quitterent plus épris, plus enchantés que jamais l'un de l'autre.

Je ſuis ſouvent ſeule, dit-elle à ſon mari, la muſique me diſſiperoit. La harpe eſt à la mode, & j'ai envie d'en eſſayer. Rien n'eſt plus facile, dit Volange, avec l'air de la complaiſance ; & le ſoir même elle eut une harpe.

Le Sylphe revint à ſon heure, & parut charmé de lui voir ſaiſir & ſuivre ſes idées avec tant de vivacité. Hélas ! lui dit Eliſe, vous êtes plus heureux, vous devinez les miennes, & vous ſçavez les prévenir. Que le don de lire dans l'ame de ce qu'on aime eſt précieux ! On ne lui donne pas le tems de deſirer. Tel eſt ſur moi votre avantage. Conſolez-vous, lui dit Valoé, la complaiſance a bien ſon prix : je fais ma volonté quand je préviens la vôtre ; & vous, en attendant la mienne, vous avez le plaiſir de vous dire que c'eſt mon ame qui vous

conduit. Il eſt plus flatteur de prévenir ; mais il eſt plus doux de complaire. Mon avantage eſt celui de l'amour-propre ; le vôtre eſt celui de l'amour.

Tant de délicateſſe étoit pour Eliſe le plus charmant de tous les liens. Elle eût voulu ne jamais ceſſer d'entendre une voix ſi chere ; mais par ménagement pour elle, Volange avoit ſoin de s'éloigner dès qu'il l'avoit doucement émue, & le ſommeil venoit la calmer.

La premiere idée qu'elle eut à ſon réveil fut celle de ſon Sylphe, & la ſeconde celle de ſa harpe. On la lui avoit apportée la veille, toute ſimple & ſans ornemens. Elle vole dans ſon cabinet d'étude, & trouve une harpe décorée d'une guirlande de fleurs qui ſembloient fraîchement cueillies. Sa joie fut égale à ſon étonnement. Non, diſoit-elle, non, jamais le pinceau dans une main mortelle n'a produit cette illuſion. Et le moyen de douter que ce ne fût un préſent du Sylphe ? Deux brillantes aîles couron-

noient cette harpe, la même sans doute dont Valoé jouoit au céleste concert. Tandis qu'elle lui rendoit grace, arrive le Musicien qu'elle avoit mandé pour lui donner leçon.

M. Timothée instruit par Volange du rôle qu'il devoit jouer, commença par l'éloge de la harpe. Quelle plénitude, quelle harmonie dans les sons de ce bel instrument ! Quoi de plus doux, de plus majestueux ! La harpe, à l'en croire, devoit renouveller tous les prodiges de la lyre. Mais où triomphe la harpe, ajouta ce nouvel Orphée, c'est lorsqu'elle soutient de ses accords les accens d'une voix mélodieuse & tendre. Observez encore, Madame, que rien ne développe avec plus d'avantage les graces d'un beau bras & d'une belle main; & lorsqu'une femme sçait placer sa tête avec l'air de l'enthousiasme, que ses traits s'animent, que ses yeux s'enflamment aux accords qu'elle fait entendre, elle s'embellit de moitié. Elise abrégea cet éloge en demandant

à ſon maître s'il étoit deſcendant du Timothée, Muſicien d'Alexandre? Oui, Madame, dit-il, c'eſt la même famille. Elle prit ſa premiere leçon. Le Muſicien parut enchanté de l'éclat des ſons que rendoit cette harpe. Cela eſt divin, s'écrioit-il! Je le crois bien, diſoit tout bas Eliſe. — Ailons, Madame, eſſayez-vous ſur ces cordes harmonieuſes. Eliſe y porta une main timide, & chaque ſon qu'elle en tiroit retentiſſoit juſqu'à ſon cœur. A merveille, Madame, s'écrioit Timothée, à merveille! Bientôt j'eſpere vous entendre accompagner votre voix touchante & embellir ma muſique & mes vers. Vous faites donc auſſi des vers, lui demanda-t-elle en ſouriant? Ah! Madame, lui dit Timothée, c'eſt la choſe du monde la plus ſinguliere, & j'ai peine moi-même à la concevoir. J'avois oui dire qu'on avoit un génie, & je prenois cela pour une fable; mais ma foi rien n'eſt plus réel. J'en avois un, moi qui vous parle, & je l'avois

ſans le ſçavoir. Hier au ſoir encore je ne m'en doutois pas. — Et comment avez-vous fait cette découverte ? — Comment ? Cette nuit, dans le ſommeil, en ſonge, mon génie m'eſt apparu & m'a dicté les vers que voici :

Je renonce au frivole honneur
De guider le char de l'Aurore ;
D'annoncer le retour de Flore ;
Un ſoin plus doux fait mon bonheur :
Je préſide au réveil de celle que j'adore.
L'Aurore a beau verſer des pleurs,
L'Amante de Zephyre a beau ſemer des fleurs ;
Eliſe eſt à mes yeux cent fois plus belle encore.

Quoi ! dit Eliſe toute émue, quoi ! M. Timothée, vous avez fait ces vers ! Moi, Madame, je n'en ai fait de ma vie. C'eſt mon génie qui me les a dictés. Il a fait plus : il les a mis en chant, & vous allez voir comme il eſt habile.... Hé-bien, Madame, dit-il après avoir chanté, que vous en ſemble ? N'eſt-on pas heureux d'avoir un génie comme le mien ? Et, Monſieur, ſçavez-vous du moins quelle eſt cette Eliſe que vous célébrez ? — Mais,

Madame, je crois que c'eſt un nom comme Philis, Cloris, Iris. Mon génie a pris celui-là, parce qu'il eſt doux à l'oreille. — Ainſi, vous ne vous piquez pas d'entendre le ſens des vers que vous chantez? — Non, Madame, mais cela eſt égal: ils ſont mélodieux, ſenſibles, & c'en eſt aſſez pour le chant. J'exige de vous, reprit-elle, qu'ils ne ſoient connus que de moi, & ſi votre génie vous en inſpire encore, je veux qu'ils me ſoient réſervés.

Elle attendit ſon Sylphe avec impatience, pour le remercier de l'inſpiration. Il s'en défendit; mais ſi foiblement, qu'elle n'en fut que plus perſuadée. Il avoua cependant que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on regardoit comme inſpirés ceux des hommes qui, ſans réflexion, produiſoient de belles idées. Ce ſont, dit-il, les favoris des Sylphes, & chacun d'eux a le ſien qu'on appelle ſon génie. Il ne ſeroit donc pas étonnant que M. Timothée en eût un; & s'il lui inſpire

des vers qui vous plaisent, il peut se vanter d'être après moi le plus heureux des habitans de l'air. Le génie de M. Timothée devint chaque jour plus fertile, & chaque jour Elise étoit plus sensible aux éloges qu'il lui donnoit. Cependant Volange lui préparoit une surprise nouvelle, & voici quel en fut l'objet.

On se souvient qu'elle s'étoit amusée à tracer un chiffre où le nom de Valoé étoit enlassé dans le sien. Un jour qu'elle étoit invitée à une fête, elle voulut mettre ses diamans : elle ouvre son écrain, que voit-elle ? ses bracelets, son colier, son aigrette, ses boucles d'oreille montés sur le dessein de ce chiffre qu'elle avoit tracé. Son premier sentiment fut celui de l'embarras & de la surprise. Que va penser Volange ? Que va-t-il soupçonner ? Comme elle étoit encore à sa toilette, Volange arrive, & jettant les yeux sur sa parure, Ah ! dit-il, rien n'est plus galant. Mon nom & le vôtre dans un même chiffre ! Je serois bien flatté,

Madame, que ce fût là un trait de sentiment! Elise rougit au-lieu de feindre; mais le soir Valoé fut grondé. Vous m'avez expofée, dit-elle, à un péril dont je tremble encore. J'ai vu le moment où il falloit que je trompasse mon mari, ou que je lui donnasse de moi l'idée la plus humiliante; & quoique l'avantage que tirent les hommes de notre sincérité nous autorise à la dissimulation, je sens qu'en usant de ce droit je serois mal avec moi-même. Valoé ne manqua pas de louer cette délicatesse. Un petit mensonge, dit-il, est toujours un petit mal, & je serois fâché d'en avoir été cause. Mais la ressemblance du nom de Volange avec le mien ne m'avoit point échappé, & je sçavois que votre époux n'iroit pas plus loin que l'apparence. J'ai commencé par le rendre discret: c'est la premiere vertu d'un mari.

La fin de l'hiver s'étoit passée en galanteries de la part du Sylphe, & du côté d'Elise en mouvement de surprise & de

joie, qui tenoient de l'enchantement.

La premiere & la plus belle des saisons, le tems où l'on jouit de la nature arrive. Volange avoit une maison de campagne. Nous partirons quand il vous plaira, dit-il à sa femme; & quoiqu'il y eût mis l'air le plus honnête & le ton le plus doux, elle sentoit fort bien, disoit-elle, que cette invitation cachoit la volonté impérieuse d'un mari. Elle confia sa peine à Valoé. Je ne vois pas, lui dit-il, ce qu'a d'affligeant ce qu'il vous propose. Rien ne vous attache à la ville, & la campagne est dans ce moment un séjour délicieux, sur-tout pour une ame sensible & bienfaisante comme la vôtre. Elle y voit dans la nature libérale le premier modele de cet heureux penchant; & le soin de faire des heureux s'y reproduit sous mille faces. Les forêts couronnées d'une épaisse verdure, les vergers en fleurs, les moissons naissantes, les prairies émaillées, les troupeaux récemment reproduits & bondissans de joie à

la premiere vue de la lumiere, tout présente dans la campagne le caractere de la bonté. En hiver la nature se peint sous un aspect menaçant & terrible; en automne elle est riche & féconde, mais elle gémit de se dépouiller, & sa libéralité l'afflige; en été même elle vend ses dons, & la triste image d'un travail accablant se joint à celle de l'abondance. C'est au printems que la nature est gaiement prodigue de ses richesses, & amoureuse du bien qu'elle fait. Hélas! dit Elise, la nature est belle, je le sçais; mais le sera-t-elle pour moi, dans ce lieu même où je me suis liée au sort d'un mortel, où j'ai fait serment d'être à lui, où tout me retracera l'humiliant souvenir? — Non, reprit le Sylphe, rien, ma chere Elise, rien dans la nature n'est humiliant que ce qui la trahit. La perfection d'une plante est de fleurir & de germer: la perfection d'une mortelle est d'être épouse & de devenir mere. Si vous aviez contrarié la sagesse de ce dessein,

vous n'auriez pas reçu mes vœux. Quoi ! dit Elise, une essence pure, un esprit céleste aimeroit en moi ce qui m'abaisse au-dessous de lui ! — Soyez ce que vous êtes, mon enfant : je vous aime en Sylphe ; & ce n'est pas de vos sens que je suis jaloux. Que votre ame soit belle & pure, qu'elle soit à moi, c'est assez. Quant à ce qu'on appelle vos charmes, ils sont soumis aux loix des mortels : un d'eux les possede ; qu'il en disposé : loin de m'en plaindre, je m'en réjouirai, car l'un de vos devoirs est de le rendre heureux. — Ah ! du moins donnez-moi le tems de m'accoutumer à cette pensée. A la campagne on se voit plus souvent : je m'apprivoiserai peut-être avec ce devoir. Mais de grace ne m'abandonnez pas. — Non, j'y serai sans cesse avec vous. J'aime la paix & le silence.

Il y avoit dans cette campagne un lieu sauvage & solitaire, qu'Elise appelloit son désert, & où elle avoit coutume de se retirer pour lire ou rêver à son aise.

A peine arrivée, elle s'y rendit; tout étoit changé. Au lieu de son siége de mousse elle trouva un trône de gazon semé de violettes en festons & en lacs d'amour. Ce trône étoit ombragé de lilas qui se courboient en voute; l'épine fleurie en formoit l'enceinte, & mêloit à l'odeur du lilas les plus délicieux parfums.

Le premier soin d'Elise à son retour, fut de remercier son mari de l'attention qu'il avoit eue d'embellir son petit hermitage. C'est apparemment, lui dit-il, une galanterie de mon Jardinier: je lui sçais bon gré d'en avoir eu l'idée.

Hilaire, lui dit Elise en le voyant, je vous suis obligée de m'avoir planté un si joli bosquet. Des bosquets, Madame, dit le rusé villageois! c'est ma foi bien là ce qui m'occupe. A peine puis-je suffire au travail de mon potager. Si l'on veut des bosquets bien tenus, il faut me donner plus de monde. — Au moins n'avez-vous pas négligé le mien, & ce joli berceau de lilas, cette haye d'épine

m'enchante. — Oh ! le lilas, l'épine, tout cela, grace à Dieu, vient de soi-même & sans que je m'en mêle. — Quoi, tout de bon, vous n'y avez pas touché ? — Non, Madame, mais à cela ne tienne ; & si vous voulez, après la séve, j'y donnerai quelques coups de croissant. — Et ce gazon semé de violettes, ce n'est pas vous qui l'avez cultivé ? — Ma foi, Madame, excusez-moi ; ce n'est ni de gazon, ni de violettes que l'on fait votre potage, & mon jardin m'occupe assez sans toutes ces gentillesses-là.

Elise, après cet entretien, ne douta plus que la métamorphose de son réduit sauvage en un bosquet délicieux, ne fût l'ouvrage de son Sylphe. Ah ! dit-elle, dans son ravissement, ce sera le temple où j'irai l'adorer. Je me flatte qu'il y sera présent ; mais sera-t-il toujours invisible ?

Il vint le soir comme de coutume. Valoé, lui dit-elle, mon bosquet est charmant. Mais, vous le dirai-je ? Pour

achever de l'embellir il faut faire un dernier prodige & vous y rendre visible à mes yeux. Cela seul manque à mon bonheur. — Vous me demandez, ma chere Elise, ce qui ne dépend pas de moi. Le Roi des airs accorde quelquefois cette grace à ses favoris; mais cela est si rare! & puis quand il l'accorde, c'est lui qui prescrit la forme qu'il veut que l'on prenne, & le plus souvent il préfere la plus bisarre pour s'amuser. Ah! dit Elise, pourvu que je vous voie, il m'importe peu sous quels traits. Il lui promit donc de solliciter cette faveur avec les plus vives instances.

A présent, lui dit-il, comment s'est passé votre voyage? — Mais, fort bien. Mon mari a causé avec une gaieté assez naturelle; & je n'ai pas de peine à reconnoître l'effet des soins que vous prenez de lui. Mais le naturel impérieux des hommes à beau se plier, il garde son ressort: on le tempere, on ne le change pas, à moins d'une longue habitude. Ne

déſepérons de rien, dit Valoé. J'ai bien du pouvoir ſur ſon ame ! Que ferez-vous demain, ma chere Eliſe ? — Je me baignerai le matin. — J'irai vous voir au bain, s'il eſt poſſible, & je paſſerai un moment avec vous.

Au réveil d'Eliſe on vint lui dire que ſon bain l'attendoit. Elle s'y rendit avec la fidelle Juſtine ; mais comme le Sylphe devoit venir la voir, & que la pudeur eſt timide, elle voulut que les rideaux fuſſent tirés & que le jour à peine éclairât la ſale.

Eliſe ſe met dans le bain, & dans un trumeau placé vis-à-vis d'elle, ſes yeux apperçoivent quelques traits confus. C'étoit le portrait même d'Eliſe, peint ſous glace, & que Volange avoit fait mettre à la place d'un miroir : preſtige frappant, mais facile à produire, au moyen d'une couliſſe ménagée dans la cloiſon, où gliſſoient ſans bruit tour-à-tour le miroir & le tableau, pour ſe ſuccéder l'un à l'autre.

Dans ce tableau, Eliſe étoit élevée ſur un nuage, & environnée d'eſprits aériens qui lui préſentoient des guirlandes de fleurs. D'abord elle prit ce qu'elle appercevoit pour la réflexion des objets oppoſés ; mais à meſure que d'un œil plus attentif, elle démêle ce qui la frappe, la ſurpriſe ſuccéde à l'erreur. Juſtine, dit-elle, donnez-moi du jour. Ou je rêve, ou je vois... ô ciel ! s'écria-t-elle dès que le tableau fut éclairé, mon image dans cette glace ! Eh quoi, Madame ! J'y vois auſſi la mienne. Où eſt la merveille, que dans un miroir on ſe voie en ſe regardant ? — Viens toi-même, viens ici, te dis-je. Eſt-ce là l'effet d'un miroir ? — Aſſurément. — Aſſurément ! ce nuage, ces fleurs, ces génies, & moi au milieu de cette cour céleſte, portée en triomphe dans les airs ! — Vous n'êtes pas bien éveillée, Madame, & c'eſt ſans doute encore un ſonge que vous achevez dans le bain. — Non, Juſtine, je ne rêve point ; mais je vois que ce tableau n'eſt pas fait

pour tes yeux. O mon cher Valoé, c'eſt vous qui l'avez peint. Que votre tendreſſe eſt ingénieuſe!

Les yeux d'Eliſe furent une heure entiere attachés ſur le tableau. Elle attendoit ſon Sylphe; mais il ne vint pas. Il n'a fait que paſſer, dit-elle, & par cet hommage il s'eſt annoncé. Cependant, que dira mon mari? Comment lui expliquer ce prodige? Eh, Madame, lui dit Juſtine, ſi ce tableau n'eſt pas viſible à mes yeux, pourquoi le ſeroit-il aux ſiens? — Tu as raiſon; mais je ſuis ſi troublée!... En diſant ces mots, elle léve les yeux, & au lieu du tableau qu'elle avoit vu, c'eſt le miroir qu'elle retrouve. Ah! je ſuis tranquille, dit-elle: le tableau s'eſt évanoui. Mon Sylphe aimable ne veut pas me laiſſer la plus légere inquiétude. Et comment n'aimerois-je pas un eſprit tout occupé de mes plaiſirs & de mon repos?

Impatiente de ſçavoir le ſuccès de ſa demande, elle fit ſemblant le ſoir d'être

fatiguée de ſa promenade & d'avoir beſoin de ſommeil. Le Sylphe ne ſe fit pas attendre. Je ne ſçais, lui dit-il, ma chere Eliſe, ſi vous ſerez contente de ce que j'ai obtenu. Il m'eſt permis de paroître à vos yeux. — Ah! c'eſt tout ce que je deſire. — Mais ce que je prévoyois eſt arrivé. Le Roi des airs qui lit dans nos penſées, m'a preſcrit la forme que je dois prendre, & cette forme eſt celle... devinez. — Je ne ſçais. Tirez-moi vîte d'inquiétude. — Celle de votre mari. — De mon mari! — J'ai fait tout au monde pour en obtenir une qui vous plût davantage; mais il n'a pas été poſſible. Il m'a menacé de retirer ſa grace ſi je n'en étois pas content; & réduit à l'alternative, j'ai mieux aimé cela que rien. — A la bonne heure, & quand vous verrai-je? — Demain, dans votre petit deſert, au moment du coucher du ſoleil. — J'y ſerai, car je me fie à vous. — Vous le pouvez ſans inquiétude. — Vous m'aviez promis cependant de venir me voir ce matin. J'ai reçu de vous le plus galant

hommage. Mais c'étoit vous que je desirois. Je n'étois pas loin ; mais intimidé par la présence de Justine... — Ah ! j'ai eu tort, je devois l'éloigner. Mais vous n'aurez plus ce reproche à me faire, & je serai seule au bosquet.

Ce rendez-vous ne laissoit pas d'inquiéter un peu Volange. Elle se livre à moi, disoit-il. Profiterai-je pour l'éprouver de l'illusion où je l'ai mise ? Il me seroit bien doux de l'attaquer, si j'étois sûr qu'elle résistât ! mais si j'en étois si sûr, je n'aurois pas besoin d'épreuve. Fatale curiosité ! Consultons-nous : voyons avec nous-même quel est le parti le moins dangereux. Dois-je m'éclaircir, ou rester dans le doute ? D'abord, le doute me laisse un nuage ; & puis-je répondre de mes idées ? Peut-être quand il ne sera plus tems de la justifier, lui ferai-je l'injure de croire que son imagination séduite eût triomphé de sa vertu. J'aurai beau me le reprocher, & le mal sera sans remede. Si au contraire je l'éprouve & qu'elle

qu'elle réſiſte, je ſuis trop heureux. Mais ſi elle céde!.... Eh bien, ſi elle céde, je croirai que la vertu des femmes ne tient pas contre les eſprits. Oui, mais cet eſprit eſt revêtu d'un corps, & ſi ce corps ſe trouve le mien, je n'en dois pas remercier Eliſe. Me voilà dans un labyrinthe : en y entrant j'ai tout prévû, excepté le moyen d'en ſortir. Ne délibérons plus; rendons nous au boſquet; l'occaſion me décidera.

Volange, ſans faire ſemblant d'obſerver Eliſe, ne perdit pas un de ſes mouvemens. Il la vit ſe parer avec une modeſtie pleine de graces, & la décence qu'elle mit dans ſon ajuſtement le raſſura un peu. Il remarqua même qu'elle fut tout le jour d'une douceur, d'une ſérénité qui annonçoit une joie innocente.

Cependant les yeux impatiens d'Eliſe meſuroient le cours du ſoleil. Enfin l'heureux moment approche, & Volange

qu'elle avoit vu partir en habit de chasse, se rend le premier au bosquet dans la parure la plus élégante. Elise arrive, l'apperçoit de loin, & le saisissement qu'il lui cause la fait presque s'évanouir. Il vole au-devant d'elle, lui tend la main, & la voyant tremblante, la fait asseoir sur son petit trône de gazon.

Elise reprenant ses esprits trouve son Sylphe à ses genoux. Hé quoi, lui dit-il, étoit-ce de l'effroi que devoit vous inspirer ma vue? Ne vous en ai-je pas épargné la surprise? N'avez-vous pas desiré de me voir? En êtes-vous fâchée, & voulez-vous que je disparoisse? — Hélas non! ne me punissez pas d'une foiblesse involontaire. La joie & l'attendrissement ont plus de part que la frayeur au trouble que vous me causez. Je tremble, disoit Volange en lui-même: elle est attendrie; cela débute mal. Ah! ma chere Elise, que n'ai-je été libre de choisir entre les mortels celui dont les

traits auroient pu vous plaire ; & qu'un amant eſt mal à ſon aiſe ſous la figure d'un mari ! cela eſt égal, lui dit-elle en ſouriant. Il m'eût été plus doux, je l'avoue, de vous voir ſous l'image de quelqu'une des fleurs que j'aime, ou de l'un de ces oiſeaux, qui, comme vous, ſont habitans de l'air ; mais en homme, j'aime autant vous voir ſous les traits de mon mari que ſous les traits d'un autre. Il me ſemble même que vous l'embelliſſez. C'eſt bien Volange que je vois en vous ; mais votre ame donne à ſes yeux je ne ſçais quoi de céleſte. Votre voix en paſſant par ſa bouche lui communique un charme tout divin ; & dans ſon action je trouve des graces que n'eut jamais un corps animé par l'eſprit d'un ſimple mortel. — Hé bien, ſi vous m'aimez tel que vous me voyez, je puis toujours être le même. — Vous m'enchantez. — Serez-vous heureuſe, ajouta-t-il en lui baiſant la main ? — Eliſe rougit,

& retira cette main qu'il avoit saisie. Vous oubliez, lui dit-elle, que c'est un Sylphe & non pas un homme que j'aime en vous. Valoé n'est pour moi qu'un esprit, comme Elise n'est pour vous qu'une ame ; & si vous n'avez pu prendre les traits d'un mortel sans altérer la pureté de votre essence & de votre amour, quittez cette forme avilissante, & ne me faites plus rougir de l'imprudence de mes souhaits. Fort bien, disoit Volange tout bas ! mais je touche au moment critique.

Elise, il n'est plus tems de feindre. J'ai fait ce que vous avez voulu ; mais apprenez ce qu'il m'en coûte. « J'y consens (m'a dit le roi des Génies), » obéis aux loix d'une femme, deviens » homme ; mais ne te flatte pas de n'avoir des sens qu'en apparence. Tu vas » aimer comme les mortels, & en ressentir les plaisirs & les peines. Si tu » es malheureux, ne viens pas gémir

» & troubler les airs de tes plaintes. Je » t'exile du ciel jusqu'au moment où » Elise aura comblé tes vœux ». J'espérois vous fléchir, ajouta le Sylphe, ou plutôt je voulois vous complaire ; j'ai subi cette dure loi. Jugez à présent si je vous aime & si vous devez m'en punir.

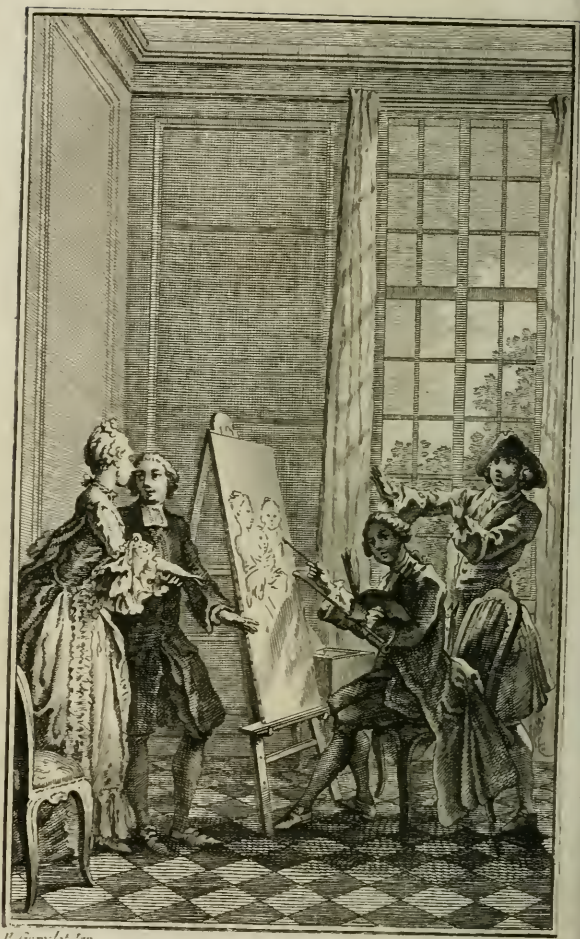
Ce discours mit Elise au désespoir. O le plus imprudent & le plus cruel des esprits aériens, s'écria-t-elle ! qu'avez-vous fait ? & à quelle extrémité me réduisez-vous ? Volange frémit en voyant les yeux de sa femme se remplir de larmes. Pourquoi ne m'avoir pas consultée, ajouta-t-elle ? étoit-ce pour ma honte ou pour votre supplice que je desirois de vous voir, & quel que fût ce desir, avez-vous pu penser qu'il l'emportât sur ce que je vous dois & sur ce que je me dois à moi-même ? Je vous aime, Valoé, je vous le dis encore ; & s'il ne falloit que ma vie pour réparer les maux que je vous fais, vous n'auriez

plus à vous plaindre. Mais ma vertu m'eſt plus chere que ma vie & que mon amour. Volange treſſaillit de joie. Je ne puis vous blâmer, lui dit-il, d'un excès de délicateſſe. Mais voyez combien je reſſemble à Volange : c'eſt preſque lui, ou plutôt c'eſt lui-même qui tombe à vos pieds, qui vous adore, & qui vous demande le prix du plus fidele & du plus tendre amour. — Non, vous avez beau lui reſſembler, vous n'êtes pas lui, & c'eſt à lui ſeul qu'eſt dû le prix que vous me demandez. Levez-vous; éloignez vous de moi; ne me revoyez de la vie. Laiſſez-moi, vous dis-je. Êtes-vous inſenſé? Quelle eſt cette joie inſultante que je vois briller dans vos yeux? Auriez-vous l'audace d'eſpérer encore? — Oui, j'eſpere, ma chere Eliſe, que tu ne vivras que pour moi. — Ah! c'eſt le comble de l'outrage. — Ecoute. — Non je ne veux rien entendre. — Un ſeul mot va te déſarmer. — Ce mot doit être un

un éternel adieu. — Non, la mort seule doit nous séparer : reconnois ton mari dans ton Sylphe. Oui, ce Volange que tu haïssois est ce Valoé que tu aimes. — O ciel !..... mais non, vous m'en imposez ; vous abusez de la ressemblance. — Non, te dis-je, & Justine est témoin que tout ceci n'est qu'un badinage. — Justine ! — Elle est dans ma confidence. Elle m'a aidé à te séduire ; elle m'aidera à te détromper. — Vous ! mon mari ! seroit-il possible ? Je tremble encore : achevez, dites-moi comment se sont opérés ces prodiges. C'est l'amour qui les a tous faits, & tu sçauras par quels moyens. — Ah ! s'il est vrai !..... — S'il est vrai, mon Elise, croiras-tu qu'il y ait au monde un homme digne d'être aimé ? — Oui, je croirai qu'il en est un, & que c'est moi qui le possede.

Justine interrogée avoua tout, & on la fit jurer que Valoé n'étoit que Vo-

lange. C'eſt à préſent, dit Eliſe en ſe jettant dans les bras de ſon époux, c'eſt à préſent que je ſuis enchantée, & j'eſpere que la mort ſeule détruira cet enchantement.



H. Gravelot Inv. Louis le Grand Sculp.

HEUREUSEMENT.

HEUREUSEMENT.

NON, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme soit aussi rare qu'on le dit, & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. —Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès: *ne gagez pas.* — Perdrois-je? — Non, vous gagneriez; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques. —Hélas, oui! plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. Ah! Marquise, confiez-moi le récit de ses aventures. — Volontiers: nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler, & ma jeunesse est si loin de moi,

que j'en puis parler comme d'un beau ſonge.

Si vous vous rappellez le Marquis de Lisban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous diſent : *me voilà;* c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent ſans ceſſe leur coup. Il ſe piquoit de tout & n'étoit bon à rien; il prenoit la parole, demandoit ſilence, ſuſpendoit l'attention & diſoit une platitude; il rioit avant de conter, & perſonne ne rioit de ſes contes; il viſoit ſouvent à être fin, & il tournoit ſi bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne ſçavoit plus ce qu'il diſoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuſes : quand elles s'amuſoient de ſes ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. —Ah! Madame, l'heureux naturel! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ſes bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience; je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer

à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se présenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modestie : il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur, avec un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie ; & de-là toutes ces confidences indiscrettes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'appercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent, disois-je en moi-même ! il va s'applaudissant de son triomphe,

bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe; mais de l'amour! de la foiblesse! il y a de quoi me deshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari : il est important sur-tout de désabuser Palmene; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colere. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le Comte fut sorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au moins : c'est un homme dangereux. Je le sentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir; il me trouva seule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier? J'en étois la cause innocente, & j'aurois bien dispensé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne sçais pas, lui dis-je en baissant les yeux, pourquoi il a tant de plaisir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on est si heureux, Madame, on est bien pardonnable d'être indiscret. — S'il est heureux, je l'en félicite; mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Hé! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un soupir, en possédant la plus belle personnedu monde? — Je suppose, Monsieur, je suppose que je sois telle; où est la gloire, le mérite, le bonheur de me posséder? est-ce moi qui me suis donnée? — Non, Madame; mais si je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait sans vous. Quoi, Monsieur! les hommes ne penseront-ils jamai

qu'on nous éleve à la diſſimulation dès l'enfance ; que nous perdons la franchiſe avec la liberté, & qu'il n'eſt plus tems d'exiger de nous que nous ſoyons ſinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas ?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard : l'eſpoir s'étoit gliſſé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas ſon mari, c'eſt preſque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'une telle foibleſſe en eſt aſſez ſouvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie. Vous êtes donc bien diſſimulée, me dit-il après un long ſilence ? car le Marquis m'a raconté des choſes étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, Monſieur ; qu'il ſe flatte tout à ſon aiſe : je n'ai garde de le déſabuſer. — Mais vous, Madame, feriez-vous à plaindre ? — Je fais mon devoir, je ſubis mon ſort : ne m'en demandez pas davantage, & ſur-tout,

n'abuſez jamais du ſecret que l'imprudence de mon mari, ma ſincérité naturelle, & mon impatience m'ont arraché. — Moi, Madame ! ah ! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir ſeul & ſans réſerve : regardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le ſein duquel vous pouvez les dépoſer.

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la choſe du monde la plus raiſonnable & la plus honnête ; & un mari tel que le mien, la choſe du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaiſances dont il avoit encore la ſottiſe de ſe glorifier ; & c'étoit toujours à Palmene qu'il en faiſoit confidence, & qu'il en exa-

géroit le prix. Le Comte ne ſçavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me diſoit-il quelquefois ? pourquoi déſavouer une ſenſibilité louable ? rougiſſez-vous de vous dédire ? — Hé, non, Monſieur, j'en ferois gloire ; je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux ſe remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines ! Quel charme j'éprouvois à l'entendre ! O mon cher Abbé ! Le dangereux conſolateur ! Il prit dès ce moment un empire abſolu ſur mon ame ; & de tous mes ſentimens, mon amour pour lui étoit le ſeul dont je lui faiſois un myſtere. Il ne m'avoit jamais parlé du ſien que ſous le nom de l'amitié ; mais abuſant enfin de l'aſcendant qu'il avoit ſur moi, il m'écrivit : « Je me ſuis trompé, » & je vous ai trompée : cette amitié ſi » tranquille & ſi douce, à laquelle je me » livrois ſans crainte, eſt devenue l'a-

» mour le plus violent, le plus paſſionné » qui fût jamais. Je vous verrai ce ſoir » pour vous conſacrer ma vie, ou pour » vous dire un éternel adieu ».

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvemens oppoſés qui s'éleverent dans mon ame : je ſçais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur ; mais je ſçais bien auſſi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défenſe. Premierement je ne ſerai pas ſeule, & je vais dire qu'on laiſſe entrer tout le monde : en ſecond lieu, je ne le regarderai que légerement, ſans permettre que ſes yeux s'attachent un inſtant ſur les miens. Cet effort ſera pénible ; mais la vertu n'eſt pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me parle en particulier, &, s'il l'oſe, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui impoſer.

Ma réſolution bien priſe, je me mis à ma toilette, & ſans y penſer, je me parai ce jour-là avec plus de grace &

d'élégance que je n'avois jamais fait. Il me vint ſur le ſoir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empreſſé, plus aſſidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me cauſa un ennui mortel; enfin on annonça Palmene. Il me ſalua en rougiſſant: je le reçus avec une révérence profonde, ſans daigner lever les yeux ſur lui, & je me diſois à moi-même: en vérité cela eſt fort beau! La converſation fut d'abord générale: Palmene laiſſoit échapper des mots qui, pour tout le monde, ſignifioient peu de choſe, & qui, pour moi, diſoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudiſſois tout bas d'une rigueur ſi bien ſoutenue. Palmene n'oſoit s'approcher de moi: mon mari l'y obligea avec ſes plaiſanteries familieres. Le reſpect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, diſois-je, eſt plus à plaindre qu'il n'eſt à blâmer: s'il oſoit, il me demanderoit gra-

ce ; mais il ne l'oſera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ? — Non, Monſieur. Ce *non*, prononcé je ne ſçais comment, me parut ſublime. Palmene ſe leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſoupé étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſois galant ; donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me ſemble ; mais nous ſçaurons la diſſiper.

Palmene déſeſpéré me ſerra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre le changement qui ſe fit tout-à-coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le deſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba sur la galanterie. Mon mari qui se croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce sujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicatesse ingénieuse qui achevoit de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance. Palmene, cet homme si aimable, changea tout-à-coup de langage & d'humeur. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs; tout cela est dans la nature : ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher : au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle

aime & qu'elle rend heureux, & ſi elle fait en même-tems le bonheur de deux ou trois, c'eſt un bien qui ſe multiplie. Mais une coquette eſt un tyran qui veut tout aſſervir pour le ſeul plaiſir d'avoir des eſclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reſte ne lui eſt rien : ſon orgueil ſe fait un jeu de notre foibleſſe, & un triomphe de nos tourmens : ſes regards mentent, ſa bouche trompe, ſon langage & ſa conduite ne ſont qu'un tiſſu de piéges, ſes graces ſont autant de ſyrenes, ſes charmes autant de poiſons.

Cette déclamation étonna toute l'aſſemblée. Quoi ! Monſieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette ? — Oui, ſans doute, je la préfere, & il n'y a pas à balancer. Cela eſt plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus eſtimable, Madame, me dit-il d'un ton chagrin, plus eſtimable mille fois. Je vous avoue que

je fus piquée de cette insulte. Allez, Monsieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaisir le plus innocent & le plus naturel qui soit au monde ; votre opinion ne fera pas loi. Les coquettes, dites-vous, sont des tyrans : vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du seul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au soin de plaire, que nous reste-t-il dans la société ? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir ; il n'est accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un seul ! c'est l'ensévelir au milieu des vivans ; c'est pour elle anéantir le monde. Ah ! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre siecle ! En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort : ma femme veut plaire à toute la

nature; mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela eſt cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois; mais c'eſt ſa folie : tant pis pour les dupes. Auſſi pourquoi prendre au ſérieux ce qui n'eſt qu'une plaiſanterie ? Si elle a du plaiſir à s'entendre dire qu'elle eſt belle, faut-il pour cela qu'elle réponde ſur le même ton ? Elle m'aime, cela eſt tout ſimple; mais toi, mais tant d'autres qui l'amuſent, n'ont rien à prétendre à ſon cœur. Il eſt pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche, dit Palmene, dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à répliquer. A ces mots, on ſortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'averſion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, diſois-je en moi-même! quel caractere impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le ſoupé, il tomba dans un ſilence morne, d'où rien

ne put le retirer. Enfin, me trouvant seule un instant, pensez-vous ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un juge sévere? — Assurément. — Ç'en est assez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureusement il m'a tenu parole, & je sentis par le chagrin que me causa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé en profond Moraliste, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient sérieuse : on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractere du Chevalier de Luzel, reprit la Marquise, étoit tout opposé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit sans doute le jeune homme qui vous avoit souri pendant le soupé? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narcisse, & il ne s'aimoit guere moins; il avoit de la vivacité, de la gentillesse dans l'esprit, mais pas l'ombre du sens commun.

Ah?

Ah! Marquiſe, me dit-il, votre Palmene eſt un triſte perſonnage! que faites-vous de cet homme-là? il raiſonne, il moraliſe, il nous aſſomme avec ſon bon ſens. Pour moi, je ne ſçais que deux choſes; m'amuſer & être amuſant: je connois mon monde, je vois ce qui s'y paſſe; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'eſt l'ennui: or l'ennui vient de l'égalité dans le caractere, de la conſtance dans les liaiſons, de la ſolidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaiſir lui-même; au-lieu que la légereté, le caprice, la coquetterie le réveille. Auſſi j'aime les coquettes à la folie: c'eſt le charme de la ſociété. D'ailleurs les femmes ſenſibles ſont fatigantes à la longue. Il eſt bon d'avoir quelqu'un avec qui ſe délaſſer. Avec moi, lui dis-je en ſouriant, vous vous délaſſerez tout à votre aiſe. — Et voilà ce que je deſire, ce que je cherche auprès d'une coquette

qu'elle combatte, qu'elle réſiſte, qu'elle ſe défende, s'il eſt poſſible. Oui, Madame, je vous fuirois ſi je vous croyois capable d'un engagement ſérieux. Madame, reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. —Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas long-tems à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raiſon ſur la ſienne ne laiſſoit pas d'être flatteur à mon âge; mais c'étoit à qui me l'enleveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses abſences me donnoient de l'humeur, ſes liaiſons de la jalouſie. J'exigeai des ſacrifices, & je voulus impoſer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois ſa diſſipation, voulez-vous faire un petit miracle? Rendez-moi ſage tout-d'un-coup: je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre ſage, il falloit ceſſer de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à

quoi tenoit ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il : nous nous aimons, à ce qu'il me semble ; le reste n'est pas mal aisé. — Si nous nous aimions, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré : l'amour seul vous eût rendu sage. — Oh ! non, Madame : il faut être juste : j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre ; perte ou gain, c'est le sort du jeu, & j'en veux bien courir les risques ; mais il y a encore un échange à faire, & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon sens que vous le dites, & le voilà qui raisonne assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise ; mais plus je sentois qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'hon-

neur, le devoir, la fidélité conjugale : il n'en tint compte ; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse, qui, dans le fond, n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureusement, Madame ! — Oh, très-heureusement, je l'avoue : jamais mari ne vint plus à propos. Nous étions troublés ; ma rougeur m'eût trahie ; & sans avoir le tems de réfléchir je dis au Chevalier : *cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. — Retraite dangereuse, Madame la Marquise ! — Il est vrai ; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que M. le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience,

reprit la Marquiſe, nous n'en ſommes pas au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de ſoi, qu'il portoit toujours ſur ſon viſage ; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embraſſer avec un cri de ſurpriſe & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente ! tu me revois. Je ſuis bien bon de venir paſſer la ſoirée avec cet enfant ! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari ? Sçais-tu bien que cela eſt ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous enſévelir enſemble, ou m'exiler d'auprès de toi ; que tu n'es bonne à rien, depuis que tu es ma femme ; que tu déſole tous tes amans ; & que cela crie vengeance ? — Moi ; Monſieur, je ne déſole perſonne. Ne me connoiſſez-vous pas ? je ſuis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu ! on l'en croiroit. Ainſi, par exemple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette ?

Le Chevalier doit être content qu'on lui préfere un mari? Et quel mari encore! Un ennuyeux, un mauſſade, qui n'a pas le ſens commun, n'eſt-ce pas? Quelle comparaiſon avec l'élégant Chevalier! — Aſſurément je n'en fais aucune. — Le Chevalier a de l'eſprit, de la légereté, des graces. Que ſçais-je! il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux? Tu rougis! c'eſt preſque un aveu. Acheve, conte-moi cela. Finiſſez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Hé quoi! ne vois-tu pas que je plaiſante? — Cette plaiſanterie mériteroit bien. — Comment donc! le dépit s'en mêle! Tu menaces! Tu le peux, je n'en ſerai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu? Oh, point du tout; je ne compte que ſur mon étoile, qui ne veut pas que je ſois un ſot. — Et vous croyez à votre étoile? — J'y crois ſi fort, j'y compte ſi bien que je te défie de la vaincre.

Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre; jamais aucune, quoi que j'aye fait, n'a pu se résoudre à m'être infidelle. Ah! je puis dire sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre: je ne m'en fais pas accroire; mais c'est un je ne sçais quoi, comme dit Moliere, que l'on ne sçauroit expliquer. A ces mots se mesurant des yeux, il se promenoit devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne: par exemple, ce soir as-tu quelque rendez-vous, quelque tête-à-tête? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas? — Peut-être bien. — Je te remercie: je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé; M. le Marquis m'impatiente: il me tarde que vous sortiez de

table, que vous ſoyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laiſſe. —Hé bien, mon cher Abbé, m'y voilà, dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le deſir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin ſi mes allarmes étoient fondées: je n'y vois perſonne, & je le crois parti, ce perfide Chevalier; mais *heureuſement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voiſine; j'approche, j'écoute: c'étoit Luzel lui-même, avec la plus jeune de mes femmes. Il eſt vrai, diſoit-il, je ſuis venu pour la Marquiſe, mais le haſard me ſert mieux que l'amour. quelle comparaiſon! & que le ſort eſt injuſte! Ta maîtreſſe eſt aſſez bien; mais a-t-elle cette taille, cet air leſte, cette fraîcheur, cette gentilleſſe? Par exemple, c'eſt cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme ſoit, ou bien mo-

deſte, ou bien vaine, pour avoir une ſuivante de ta figure & de ton âge! Ma foi, Louiſon, ſi les Graces ſont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à ſa toilette. — Réſervez, Monſieur le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & ſongez qu'elle va venir. — Hé non, elle eſt avec ſon mari; ils ſont le mieux du monde enſemble; & je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils ſe diſoient des choſes tendres. Il ſeroit plaiſant qu'il vînt paſſer la nuit avec elle! Quoi qu'il en ſoit, elle ne me ſçait point ici, & dès ce moment je n'y ſuis plus pour elle. — Mais, Monſieur, vous n'y penſez pas, que deviendrois-je ſi l'on ſçavoit? ... Raſſure-toi, j'ai tout prévu: ſi demain l'on me voit ſortir, il eſt aiſé de donner le change. — Mais, Monſieur le Chevalier, l'honneur de Madame.... Tu badines: l'honneur de Madame eſt bien à cela près! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un

homme comme moi : cela va la mettre à la mode. Ah ! le scélérat, s'écria l'Abbé ! Jugez, mon ami, reprit la Marquise, jugez de ma colere à ce discours. Je fus au moment d'éclater, mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu se persuader que le Chevalier fût-là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler : je sonnai, Louison parut : jamais je ne l'avois vue si jolie, car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de Monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle avec embarras. — Qu'il se retire à l'instant même, & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage ; mais soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il se retira dans la minute, & sortit sans être apperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut consigné à ma porte, & que

Louiſon le lendemain me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée. Vous aviez raiſon, Madame, conclut l'Abbé; votre vertu a couru des riſques. Ce n'eſt pas tout, pourſuivit-elle, & voici bien une autre aventure. Nous paſſions tous les ans la belle ſaiſon à notre maiſon de campagne de Corbeil, & pour voiſin nous avions un Peintre célebre qui fit naître au Marquis l'idée galante d'avoir mon portrait & le ſien. Vous ſçavez que ſa folie étoit de ſe croire aimé de moi? il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le Peintre ſaiſit ſa penſée; mais accoutumé à travailler d'après nature, il deſiroit d'avoir un modele pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, ſa bouche de roſe, ſon teint à peine encore velouté du duvet de l'adoleſcence, ſes cheveux

d'un blond cendré, qui flottoient à petites ondes ſur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ſes regards, la délicateſſe & la régularité de ſes traits, tout ſembloit fait en lui pour le deſſein qu'on ſe propoſoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il ſervît de modele au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il diſſimula juſqu'au bout pour entendre la fin de l'hiſtoire.

L'expreſſion qu'on vouloit donner aux têtes, continua la Marquiſe, produiſit d'excellentes ſcenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air paſſionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidelement, & le Marquis étoit furieux de ſe voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne ſçais quoi de moqueur dans la phyſionomie que le Peintre imitoit de même. Le Marquis juroit, l'artiſte retouchoit ſans ceſſe, & toujours il re-

trouvoit ſur la toile l'air d'une friponne & d'un ſot. Enfin, l'ennui me gagna; le Marquis prit cela pour une douce langueur : de ſon côté il ſe donna un rire niais, qu'il appelloit un tendre ſourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monſieur l'Abbé, diſoit le Peintre; des graces, de la volupté : regardez Madame tendrement, plus tendrement encore; prenez-lui la main, ajoutoit mon mari, & ſuppoſez que vous lui dites : « Ne craignez » rien, ma belle enfant : ces chaînes ſont » de fleurs; elles ſont fortes, mais légè- » res ». Animez-vous donc, Monſieur l'Abbé : votre viſage ne dit mot; vous avez l'air d'un Hymen tranſi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité ſe diſſipoit peu à-peu, ſa bouche ſourioit amoureuſement, ſon teint ſe coloroit d'une rougeur plus vive; ſes yeux pétilloient d'une plus douce flamme, & ſa

main ſerroit la mienne avec un tremblement dont moi ſeule je m'appercevois. Il faut tout vous dire : l'émotion de ſon ame paſſa dans mes ſens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'eſt, diſoit le Marquis : continuez, Monſieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-il au Peintre ? Nous ferons quelque choſe de notre petit modele. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je ſçavois bien que cela ſeroit beau. Vous voilà comme je vous voulois : courage, Abbé ; continuez, Madame ; je vous laiſſe tous deux en attitude. N'en changez pas juſqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleſte : mes yeux dévoroient ſes regards, & je ne pouvois m'en raſſaſier. Les ſéances étoient longues, & nous ſembloient ne durer qu'un inſtant. Quel dommage, diſoit le Peintre, que je n'aye pas ſaiſi Madame dans un moment comme celui-ci ! Voilà l'expreſſion

que je demandois : c'eſt toute une autre phyſionomie. Ah ! Monſieur l'Abbé, quel plaiſir de vous peindre ! Vous ne vous refroidiſſez point ; vos traits s'animent de plus en plus. Point de diſtraction, Madame : attachez vos yeux ſur les ſiens ; mon Hymen ſera un morceau ſublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'abſence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monſieur l'Abbé, & prenez celle de M. le Marquis. Pourquoi donc, Monſieur, lui demandai-je en rougiſſant ? Hé ! mon Dieu ! Madame, laiſſez-moi faire. Je connois mieux que vous ce qui vous eſt avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expreſſion la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à ſon retour, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce changement, qu'il ne concevoit pas. Cela

eſt ſingulier, diſoit-il ! Il ſemble que ce tableau ſe ſoit animé de lui-même. C'eſt l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de ſe développer ainſi à meſure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre choſe dans quelque tems d'ici. Mais, ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de même. La raiſon en eſt ſimple, répliqua l'Artiſte : les traits ſont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas ; cela doit faire, avec le tems, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une triſteſſe profonde. Ils n'étoient plus, ces momens ſi doux où nos ames ſe parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur nous impoſoient une gêne cruelle : il n'oſoit plus nous venir voir auſſi ſouvent, & je n'oſois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je

le trouvai seul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je ? Oui, Madame, me répondit-il naïvement ; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez ? Cela est bien galant ! — Ah ! je dirois mieux si je l'osois. — En vérité ? vous êtes content ? — Content, Madame ! je suis enchanté. Hélas ! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait ! Il est assez bien, interrompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu ; mais le vôtre est mieux, ce me semble. — Mieux, Madame, que dites-vous ? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le monde. — Ah, Madame ! que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur ! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentois dans ces momens ! Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre, qui avoit

ſans ceſſe les yeux ſur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comme je vous aurois regardée, ſi nous avions été ſans témoins? Rendez-la moi cette main que je ne ſerrois qu'en tremblant, & reprenons la même attitude. Le croiriez-vous, mon ami? j'eus la curioſité, la complaiſance, &, ſi vous voulez, la foibleſſe de laiſſer tomber ma main dans la ſienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de ſi tendre, de ſi paſſionné, de ſi touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté ſourioit ſur ſes levres, le deſir brilloit dans ſes yeux, & toutes les fleurs du printems ſembloient éclorre ſur ſes belles joues. Il preſſoit ma main contre ſon cœur, & je le ſentois battre avec une vivacité qui ſe communiquoit au mien. Oui, lui dis-je, en tâchant de diſſimuler mon trouble, cela ſeroit plus expreſſif, je l'avoue; mais ce ne ſeroit plus la figure de l'Hymen. Non, Madame, non, ce ſeroit celle de l'A-

mour; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots, il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureusement qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher : le pauvre enfant interdit & confus, prit mon émotion pour de la colere, & perdit à me demander grace, le moment le plus favorable de m'offenser impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aye été si sot! Comment donc, reprit la Marquise? — Hélas, ce petit imbécille, c'étoit moi! — Vous! il n'est pas possible! — C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappellez mon histoire. Ah! cruelle, si j'avois sçu ce que je sçais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage, & cette sagesse que vous vantez tant vous eût foiblement résisté. Je suis confondu, s'écrioit l'Abbé : je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il

en eſt tems, reprit en ſouriant la Marquiſe; mais avouez qu'il y a ſouvent bien du bonheur dans la vertu même, & que celles qui en ont le plus devroient juger moins ſéverement celles qui n'en ont pas aſſez.

H Gravelot Inv. *De Longueil Sculp.*

LES DEUX INFORTUNÉS.

LES
DEUX INFORTUNÉES.

DANS le Couvent de la Visitation de Cl..... s'étoit retirée depuis peu la Marquise de Clarence. Le calme & la sérénité qu'elle voyoit regner dans cette solitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la consumoit. Qu'elles sont heureuses, disoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur essor vers le Ciel! La vie est pour elles un jour sans nuages : elles ne connoissent du monde ni les peines ni les plaisirs.

Parmi ces filles pieuses dont elle envioit le bonheur, une seule nommée Lucile, lui sembloit triste & languissante. Lucile, encore dans le printems de son âge, avoit ce caractere de beauté qui est l'image d'un cœur sensible; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur : semblable à une rose que

le soleil a flétrie, & qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il semble qu'il y ait un langage muet pour les ames tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable affligée ce que personne n'y avoit apperçu. Il est si naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs semblables ! Elle se prit d'inclination pour Lucile. L'amitié, qui dans le monde est à peine un sentiment, est une passion dans les cloîtres. Bientôt leur liaison fut intime ; mais des deux côtés une amertume cachée en empoisonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir ensemble, sans oser se demander la confidence de leurs peines. La Marquise enfin rompit le silence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis : nous étouffons nos soupirs l'une & l'autre ; l'amitié doit-elle avoir des secrets pour l'amitié ? A ces mots, le rouge de la

pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ſes paupieres ſe déploya ſur ſes beaux yeux. Ah! pourquoi, reprit la Marquiſe, pourquoi cette rougeur eſt-elle un effet de la honte? c'eſt ainſi que le ſentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le ſein d'une amie, plus à plaindre que vous ſans doute, mais qui ſe conſoleroit de ſon malheur, ſi elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me demandez-vous, Madame, je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma ſanté cauſe ſeule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins inſenſiblement, &, grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernieres paroles avec un ſourire dont la Marquiſe fut pénétrée. C'eſt donc là, lui dit-elle, votre unique conſolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuſe. Depuis quand êtes-vous ici? —Depuis cinq ans,

Madame. — Eſt-ce la violence qui vous y a conduite? — Non, Madame, c'eſt la raiſon, c'eſt le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au monde? — Hélas! oui, pour ſon ſupplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous enſévelir! eſt-ce un perfide que vous avez quitté? — C'eſt le plus vertueux, le plus tendre, le plus aimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage: vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les plaies de mon cœur ſe ſont ouvertes à cette idée. — Non, ma chere Lucile, il n'eſt plus tems de nous rien taire. Je veux pénétrer juſques dans les replis de votre ame, pour y verſer la conſolation: croyez-moi, le poiſon de la douleur ne s'exhale que par les plaintes; renfermé dans le ſilence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, Madame? Hé bien, pleurez donc

donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le monde, que cette beauté fatale attira les yeux d'une jeunesse imprudente & légere, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul homme, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi: nous voyions avec pitié ce vuide immense du monde, où le plaisir n'est qu'une lueur: nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeller! — Eh quoi, mon enfant! te reproches-tu d'avoir été juste? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre? & pourquoi les auroit-il donc faits;

— Il l'avoit formé ſans doute avec plaiſir, ce cœur dans lequel le mien ſe perdit; où la vertu dévançoit la raiſon; où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah! Madame! qui fut jamais aimée comme moi! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicateſſe de mon amant l'aveu même de ces légeres inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour? Il ſe fût privé de la lumiere ſi Lucile en eût été jalouſe. Quand il appercevoit dans mes yeux quelque impreſſion de triſteſſe, c'étoit pour lui l'éclipſe de la nature entiere : il croyoit toujours en être la cauſe, & ſe reprochoit tous mes torts.

Il n'eſt que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt diviſa nos familles, un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la ſource de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle

barriere : il fallut renoncer à nous voir. La lettre qu'il m'écrivit ne s'effacera jamais de ma mémoire.

« Tout eſt perdu pour moi, ma chere » Lucile : on m'arrache mon unique » bien. Je viens de me jetter aux pieds de » mon pere, je viens de le conjurer, en » le baignant de mes larmes, de renon- » cer à ce procès funeſte ; il m'a reçu » comme un enfant. J'ai proteſté que » votre fortune m'étoit ſacrée, que la » mienne me ſeroit odieuſe ; il a traité » mon deſintéreſſement de folie. Les » hommes ne conçoivent pas qu'il y ait » quelque choſe au-deſſus des richeſſes. » Et qu'en ferai-je, ſi je vous perds. Un » jour, dit-on, je m'applaudirai que l'on » ne m'ait pas écouté. Si je croyois que » l'âge, où ce qu'on appelle la raiſon, » pût juſques-là dégrader mon ame, je » ceſſerois de vivre dès-à-préſent, effrayé » de mon avenir. Non, ma chere Lucile, » non ; tout ce que je ſuis eſt à vous. Les » loix auroient beau m'attribuer une

» partie de votre héritage ; mes loix ſont
» dans mon cœur, & mon pere y eſt con-
» damné. Pardon mille fois des chagrins
» qu'il vous cauſe. A Dieu ne plaiſe que
» je faſſe des vœux criminels ! je retran-
» cherois de mes jours pour ajouter à
» ceux de mon pere ; mais ſi jamais je
» ſuis le maître de ces biens qu'il accu-
» mule, & dont il veut m'accabler mal-
» gré moi, tout ſera bientôt réparé. Ce-
» pendant je ſuis privé de vous. On diſ-
» poſera peut-être du cœur que vous
» m'avez donné. Ah ! gardez-vous d'y
» conſentir jamais : penſez qu'il y va de
» ma vie, penſez que nos ſermens ſont
» écrits dans le ciel. Mais réſiſterez-vous
» à la volonté impérieuſe d'une mere ?
» Je frémis : raſſurez-moi, au nom de
» l'amour le plus tendre ».

Vous lui répondites ſans doute ? — Oui, Madame, mais en peu de mots.

« Je ne vous reproche rien. Je ſuis
» malheureuſe, mais je ſçais l'être : ap-
» prenez de moi à ſouffrir ».

Cependant le procès étoit engagé, & se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hélas ! jour terrible ! comme ma mere lisoit en frémissant un Mémoire publié contr'elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce, dit-elle ? faites entrer. Le domestique interdit hésite quelque tems, se coupe dans ses réponses, & finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille ! & de quelle part ! J'étois présente ; jugez de ma situation : jugez de l'indignation de ma mere en entendant nommer le fils de celui qu'elle appelloit son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie ; elle eût vu du moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos sentimens : mais soit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrette intelligence entre sa fille & ses ennemis fût à ses yeux un crime réel, il n'est point d'opprobres dont je ne fus accablée. Je

tombai confondue aux pieds de ma mere, & je fubis l'humiliation de ſes reproches, comme ſi je les avois mérités. Il fut décidé ſur le champ que j'irois cacher dans un cloître ce qu'elle appelloit ma honte & la ſienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défenſe de me laiſſer voir perſonne, & j'y fus trois mois entiers, comme ſi ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere, & la ſeule viſite que je reçus, fut celle de ma mere : je preſſentis dans ſes embraſſemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je ſuis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes ſeules : l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, & avec lui, tout moyen de vous établir dans le monde. Il reſte à peine à mon fils de quoi ſoutenir ſa naiſſance. Pour vous, ma fille, c'eſt ici que Dieu vous a appellée, c'eſt ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement abſolu, mon cœur fut ſaiſi, & ma langue glacée ; mes

genoux ployerent ſous moi, & je tombai ſans connoiſſance. Ma mere appella du ſecours, & ſaiſit cet inſtant pour ſe dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces filles pieuſes, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état ſi fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abîme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi; je me ſentois arracher la plus chere partie de moi-même; je ne voyois plus autour de moi que le ſilence & le néant; & dans cette ſolitude immenſe, dans cet abandon de la nature entiere, je me trouvois en préſence du Ciel, le cœur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces ſaintes filles me diſoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles ſçavoient des vanités du monde; mais ce n'étoit pas au monde que j'étois attachée: le déſert

le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté avec celui que je laissois dans ce monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. Non, Madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise ; car il n'est plus tems de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter ; mais, ma chere mere, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente ? & à qui me sacrifiez-vous ? ce n'est point à Dieu : je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires ; il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & le sacrilege m'y attendent. — Que dites-vous, malheureuse ? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir : oui, Madame, mon

cœur s'eſt donné ſans votre aveu ; innocent ou coupable, il n'eſt plus à moi; Dieu ſeul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne, allez vous perdre : je ne vous connois plus. — Ma mere, au nom de votre ſang, ne m'abandonnez pas; voyez mes larmes, mon déſeſpoir; voyez l'enfer ouvert à mes pieds. — C'eſt donc ainſi qu'un amour funeſte te fait voir l'aſyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'eſt-ce donc que le monde à tes yeux ? apprends que ce monde n'a qu'une idole : c'eſt l'intérêt. Tous les hommages ſont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris ſont le partage de l'infortune.

Ah ! Madame, ſéparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vons aimez, n'eſt-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'eſt point complice de l'iniquité de ſon pere ; il la déſavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promeſſes vaines, diſcours de jeune homme, qui ſeront oubliés de-

main. Mais fût il constant dans son amour & fidele dans ses promesses ; son pere est jeune : il vieillira, car les méchans vieillissent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante crédule & trompée devient la fable du public. Voilà le sort qui vous attendoit : votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes ; mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, & plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame ? Il fallut m'y résoudre. Je pris ce voile, ce bandeau, j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce tems d'épreuve, où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardoit de me lier par un

ſerment irrévocable. Je le fis ce ſerment ; je renonçai au monde : c'étoit peu de choſe. Mais hélas ! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante ſur mes levres, ſembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi tranſportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu : je la reſpecte, je l'aime encore, je l'aimerai juſqu'au dernier ſoupir. Ces paroles de Lucile furent coupées par ſes ſanglots, & deux ruiſſeaux de larmes inonderent ſon viſage.

Le ſacrifice étoit conſommé, reprit-elle, après un long ſilence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des ſens devoient être rompus : je venois de mourir pour la terre ; j'oſois le croire ainſi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abyme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux

& coupable, l'amour honteux & déſeſpéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la nature, contre moi-même, conſumé de regret, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je fait! Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma penſée avec tous ſes charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les inſtans d'une vie délicieuſe, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas ſeul eut ſéparés, ſe préſenterent à mon ame éperdue. Ah! Madame, quelle image déſolante! Il n'eſt rien que je n'aie fait pour l'effacer de mon ſouvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois ſans ceſſe: en vain je m'arrache au ſommeil qui me la retrace; en vain je me dérobe à la ſolitude où elle m'attend; je la retrouve au pied des autels, je la porte au ſein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le tems, la raiſon, la pénitence ont affoibli les pre-

miers accès de cette passion criminelle : mais une langueur douloureuse a pris la place. Je me sens mourir à chaque instant, & le plaisir d'approcher du tombeau, est le seul que je goûte encore.

Oh! ma chere Lucile, s'écria Madame de Clarence après l'avoir entendue! Qui de nous est la plus à plaindre? L'amour a fait vos malheurs & les miens : mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidele, le plus reconnoissant des hommes ; & moi le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel, je me suis livrée à un lâche : votre retraite a été un triomphe ; la mienne est un opprobre : on vous pleure, on vous aime, on vous respecte ; on m'outrage, & on me trahit.

De tous les amans, le plus passionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, séduisant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus heureux. Il promettoit toutes les vertus,

comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de ſon caractere recevoit ſi vivement l'impreſſion des ſentimens honnêtes, qu'ils ſembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas ! trop aiſé de m'inſpirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel; & mes parens, qui l'avoient vu naître, conſentirent à le couronner. Deux ans ſe paſſerent dans l'union la plus tendre. Oh Paris ! Oh théâtre des vices ! Oh funeſte écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu ! Mon mari, qui juſqu'alors n'avoit vu ceux de ſon âge qu'en paſſant, & pour s'amuſer, diſoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, reſpira inſenſiblement le poiſon de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous inſipides, les confidences myſtérieuſes de leurs aventures, les récits faſtueux de leurs vains plaiſirs, les éloges prodigués à leurs

indignes conquêtes, exciterent d'abord ſa curioſité. La douceur d'une union innocente & paiſible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les talens que donne une éducation vertueuſe ; je m'apperçus qu'il m'en deſiroit davantage. Je ſuis perdue, dis-je en moi-même ; mon cœur ne ſuffit plus au ſien. En effet ſon aſſiduité ne fut dès-lors qu'une bienſéance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux & reflux d'une ſociété tumultueuſe. Il m'invita lui-même à me diſſiper, pour l'autoriſer à ſe répandre. Je devins plus preſſante, je le gênois. Je pris le parti de le laiſſer en liberté, afin qu'il pût me ſouhaiter, & me revoir avec plaiſir, après une comparaiſon que je croyois devoir être à mon avantage ; mais de jeunes corrupteurs ſe ſaiſirent de cette ame, par malheur trop fléxible, & dès qu'il eut trempé ſes levres dans la coupe empoiſonnée, ſon ivreſſe

fut ſans remede, & ſon égarement ſans retour. Je voulus le ramener ; il n'étoit plus tems. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me ſoit affreux de me voir enlever un époux qui faiſoit mes délices, c'eſt plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'eſt pas. De faux biens, de honteux plaiſirs, ne rempliront jamais votre ame. L'art de ſéduire & de tromper eſt l'art de ce monde qui vous enchante ; votre épouſe ne le connoît point, vous ne le connoiſſez pas mieux qu'elle : ce manége infâme n'eſt pas fait pour nos cœurs : le vôtre ſe laiſſe égarer dans ſon ivreſſe ; mais ſon ivreſſe n'aura qu'un tems : l'illuſion ſe diſſipera comme les vapeurs du ſommeil ; vous reviendrez à moi; vous me retrouverez la même ; l'amour indulgent & fidele vous attend au retour : tout ſera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuſe, ſi je

vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés ! Mais vous, qui connoissez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes, vous, que le vice aura précipité d'abysme en abysme, vous, qu'il renverra peut-être avec mépris cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée, le cœur flétri par la tristesse, l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même ? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi ? Hélas ! mon amour même sera votre supplice. Plus cet amour sera vif & tendre, plus il sera humiliant pour vous. C'est-là, mon cher Marquis, c'est-là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens ; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire ; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, & soyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile ? une

plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes, ne fais donc pas l'enfant, me dit-il, je t'aime, tu le sçais; laisse-moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquerent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légeres. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui seul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au

mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, sacrifiée pour mon mari, je dévorois ma douleur en silence ; & si j'étois l'objet des railleries de quelques sociétés sans mœurs, un public plus compatissant & plus estimable, me consoloit par sa pitié. Je jouissois du seul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation sans tache. Je l'ai perdue, ma chere Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété, comme on a voulu, ma solitude & ma tranquillité apparente : on m'a donné le premier homme qui a eu l'imprudence de laisser croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma présence étoit un reproche continuel, & qui ne se trouvoit pas encore assez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a présenté, & m'a exilée dans l'une de ses terres. Inconnue au monde, loin du spectacle

de mes malheurs, j'avois du-moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes ; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un Couvent ; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. Florival ! interrompit Lucile toute émue ! C'étoit mon exil, reprit la Marquise.— Ah ! Madame, quel nom avez-vous prononcé ! — Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence. — Qu'entends-je ! Oh Ciel ! Oh juste Ciel ! est-il possible, s'écria Lucile, en se précipitant dans le sein de son amie ? — Qu'avez-vous donc ? quel trouble ! quelle soudaine révolution ! Lucile, reprenez vos sens. — Quoi ! Madame, Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit & vous deshonore ! — Vous est-il connu ? — C'est lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers soupirs ? — Que dites-vous ? — C'est lui, Madame. Hélas ! quel eût été mon sort ! A ces mots, Lucile se prof-

ternant le visage contre terre : Oh, mon Dieu, dit-elle, oh mon Dieu ! c'est vous qui me tendiez la main. La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du Ciel sont marqués visiblement sur nous : il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumieres & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble & nos malheurs & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes : leur solitude eut pour elle des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coutoient la vie. Au bord du tombeau, il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée ; elle accourt, elle arrive ;

elle le trouve expirant. Oh vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il en la reconnoissant, voyez le fruit de mes desordres; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jetter dans son sein. Eloignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute après un long silence : Me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime? Est-ce là cette ame pure, qui se confondoit avec la tienne? Est-ce là cette moitié de toi-même? Est-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi? Perfides amis, détestables enchantereſſes, venez, voyez & frémissez! Oh mon ame! qui te délivrera de cette prison hideuse! Monsieur, demandoit-il à son Médecin, en ai-je pour long-temps encore? Mes douleurs sont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuse amie; je tomberois sans toi dans le

plus affreux déſeſpoir.... Mort cruelle, acheve, acheve d'expier ma vie. Il n'eſt point de maux que je ne mérite; j'ai trahi, deshonoré, perſécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulſions de ſa douleur, faiſoit à chaque inſtant de nouveaux efforts pour ſe précipiter ſur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira, les yeux attachés ſur elle, & ſa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La ſeule conſolation dont Madame de Clarence fut capable, étoit la confiance religieuſe que lui inſpiroit une ſi belle mort. Il fut, diſoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le monde l'avoit égaré par les plaiſirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne. Oui, mon époux, mon cher Clarence, s'écrioit-elle! dégagé des liens du ſang & du monde, tu m'attends dans le ſein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces ſaintes idées,

elle vint se réunir à son amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuse. Elles pleurerent ensemble pour la derniere fois; & quelque tems après Madame de Clarence consacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le monde n'étoit pas digne.

TOUT

H. Gravelot Inv. *L. Beau Sc.*

TOUT DU BIEN.

TOUT OU RIEN.

DANS l'âge où il eſt ſi doux d'être veuve, Cécile ne laiſſoit pas de penſer à un nouvel engagement. Deux rivaux ſe diſputoient ſon choix. L'un modeſte & ſimple, n'aimoit qu'elle ; l'autre, artificieux & vain, étoit ſurtout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Cécile ; le ſecond avoit ſon amour. Cécile étoit injuſte, allez-vous dire : point du tout. Les gens ſimples ſe négligent ; il leur ſemble que pour plaire il ſuffit d'aimer de bonne foi, & de perſuader que l'on aime. Mais il eſt peu de naturels qui n'ayent beſoin d'un peu de parure. Un homme ſans artifice, au milieu du monde, eſt comme au ſpectacle une femme ſans rouge.

Eraſte, avec ſa franchiſe, avoit dit à Cécile : Je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit reſpiré : ſon

amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait desirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Cécile, il choisissoit non les plus passionnés, mais les plus séduisans. Rien d'affecté, rien de sérieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il sembloit l'être sans intérêt.

On plaignoit Eraste : on ne connoissoit pas un plus honnête homme : c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre ! Cependant on ne vouloit pas tromper Eraste. Il fallut lui tout avouer.

Je vous estime, Eraste, lui dit Cécile, & je sens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ses caprices ; le mien se refuse à ma raison. J'entends, Madame, reprit Eraste en se possédant, mais avec les larmes aux yeux ; votre raison vous

parle pour moi, & votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, & ce n'eſt pas ſans regret : je ſerois blâmable ſi j'étois libre ; mais le penchant ne ſe commande pas. — A la bonne heure, Madame : je vous aimerai tout ſeul : j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà préciſément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus ; mais tout cela eſt inutile. — Et qu'allez-vous devenir ? — Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. — Vous me déſolez, Eraſte, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandonne quand je ne puis me retenir. — Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu ! — En effet, je vous conſeille de vous plaindre : c'eſt un furieux malheur que d'être aimée ! — Oui, ç'en eſt un d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime. — Vous, Madame ! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue ; ou plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes re-

grets ; mais vous, quels sont vos torts ? Avez-vous employé la séduction pour m'attirer, la complaisance pour me retenir ? vous ai-je consultée pour vous aimer ? Qui vous oblige à me trouver aimable ? suivez votre penchant, & je suivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non, mais vous vous tourmenterez vous-même ; car enfin vous me verrez. — Quoi ! seriez-vous assez cruelle pour m'interdire votre vue ? — Je n'ai garde assurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami, soit : le nom n'y fait rien. — Ce n'est pas assez du nom, je veux vous ramener en effet à ce sentiment si pur, si tendre & si solide, à cette amitié que je sens pour vous. — Hé, Madame ! je ne vous empêche pas de m'aimer comme vous voulez ; de grace, permettez que je vous aime comme je puis & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Eraste affligeoit Cé-

cile ; mais après tout, elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit sçu plaire, il croyoit aimer ; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses ; il vouloit être aimé uniquement, sans réserve & sans partage. Il est vrai qu'il donnoit l'exemple : il s'étoit détaché pour Cécile d'une prude qu'il avoit ruinée, & d'une coquette qui le ruinoit ; il avoit rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains & des plus sots qu'on eût encore vus dans le monde. Il ne soupoit guere que chez Cécile, où l'on soupoit délicieusement, & il avoit la bonté de penser à elle au milieu d'un cercle

de femmes, dont aucune ne l'égaloit ni en graces ni en beauté. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-ils pas de Cécile le dévouement le plus absolu ?

Cependant comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Cécile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire ; mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur, & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu, que

telle perſonne l'ennuyoit. Enfin dès qu'il eut bien éprouvé que ſes volontés étoient des loix, il les annonça ſans détour : on s'y ſoumit ſans réſiſtance. C'étoit peu d'exiger de Cécile le ſacrifice des plaiſirs qui ſe préſentoient naturellement ; il les faiſoit naître le plus ſouvent pour ſe les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un ſpectacle ou d'une fête ; il y invitoit Cécile ; on arrangeoït la partie avec les femmes qu'il avoit nommées ; l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis ; il changeoit de deſſein, & l'on étoit obligée de prétexter un mal de tête. Il préſentoit à Cécile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable : on la trouvoit telle, on ſe lioit. Huit jours après, il avouoit qu'il s'étoit trompé ; elle étoit précieuſe, mauſſade ou étourdie : il falloit s'en détacher.

Cécile fut bientôt réduite à de légeres connoiſſances, qu'elle voyoit encore trop ſouvent. Elle ne s'appercevoit pas que ſa complaiſance s'étoit changée en

ſervitude : on croit ſuivre ſes volontés en ſuivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui ſembloit que Floricourt ne faiſoit que la prévenir. Elle lui ſacrifioit tout ſans ſe douter qu'elle lui fît des ſacrifices ; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas raſſaſié.

La ſociété de la ville, toute frivole & paſſagere qu'elle étoit, lui parut encore trop intéreſſante. Il fit l'éloge de la ſolitude ; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la diſſipation & du tumulte, & qu'il ne ſeroit heureux que dans une retraite inacceſſible aux importuns & aux jaloux. Cécile avoit une campagne telle qu'il le deſiroit. Elle eût voulu y paſſer avec lui les plus beaux jours de l'année ; mais le pouvoit-elle avec décence ? Il lui fit entendre qu'il ſuffiſoit de rompre le tête-à-tête par deux amis qu'ils emmeneroient ; & il déſigna Eraſte & Artenice. Après tout, ſi la critique s'en mêloit, leur hymen prêt à ſe conclure, alloit bien-

tôt lui imposer silence. On partit, Eraste fut du voyage, & c'étoit encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt. Il sçavoit qu'Eraste étoit son rival, & son rival malheureux : c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe ; aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compassion & de supériorité dont Eraste s'impatientoit quelquefois ; mais l'amitié tendre & délicate de Cécile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant, sûr comme il étoit, qu'ils alloient à la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il se résoudre à les suivre ? C'est la réflexion que Cécile fit comme nous : elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus tems de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle. La solitude, l'occasion, la liberté, l'exemple, la jalousie & le dépit, pouvoient en-

gager Eraſte à tourner vers elle des vœux que Cécile ne pouvoit plus écouter. Cécile étoit aſſez modeſte pour penſer qu'on pouvoit lui être infidele & aſſez juſte pour le deſirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractere d'Eraſte.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour eſt un arrangement de ſociété, qui s'offenſent d'un long reſpect, qui s'ennuyent d'un amour conſtant, & qui comptent aſſez ſur la probité des hommes pour s'y livrer ſans réſerve, & les quitter ſans ménagement. On lui avoit dit : Nous allons paſſer quelque tems à la campagne, Eraſte y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un ſourire : Volontiers, cela ſera plaiſant ; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Eraſte un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Cécile l'éloge de ſon ami, comme de l'homme du monde le plus ſage, le plus honnête & le plus réſervé. Cela eſt charmant, diſoit

Artenice en elle-même ; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer ſans précaution & ſans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot : on n'eſt à ſon aiſe qu'avec ces gens-là. Un Eraſte eſt une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Eraſte fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Cécile d'une aſſiduité déſolante pour un rival malheureux. Cécile avoit beau ſe contraindre ; ſes regards, ſa voix, ſon ſilence même la trahiſſoit. Eraſte étoit au ſupplice ; mais il renfermoit ſa douleur. Artenice en femme habile, s'éloignoit à propos & engageoit Eraſte à la ſuivre. Qu'ils ſont heureux, lui dit-elle un jour en ſe promenant avec lui ! Tout occupés l'un de l'autre, ils ſe ſuffiſent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'eſt un grand bien que d'aimer ! qu'en dites-vous ? Oui, Madame, répondit Eraſte les yeux baiſſés, c'eſt un grand bien quand on eſt deux. —

Mais vraiment l'on eſt toujours deux : je ne vois pas que l'on ſoit ſeul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également ſenſibles, faits pour s'aimer également. — Egalement ! cela eſt bien rigoureux ! Pour moi, il me ſemble que l'on doit être moins difficile, & ſe contenter de l'à-peu-près. Hé-quoi ! ſi j'ai plus de ſenſibilité dans le caractere que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en puniſſe ? Chacun donne ce qu'il a, & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la ſociété la doſe de ſentiment qu'il a recue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids ſont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous feriez homme à prétendre que l'on ſe paſſionnât pour vous. — Moi, Madame ! je ne prétends à rien. — Vous avez tort ; ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. Vous avez de quoi ſéduire une femme aſſurément : je ne ſ rois même pas étonnée qu'on ſe prît pour vous d'inclination. — Cela peut être,

Madame : en fait de folie je ne doute de rien ; mais ſi on faiſoit celle de m'aimer, on ſeroit, je crois, fort à plaindre. — Eſt-ce un avis, Monſieur, que vous avez la bonté de me donner ? — A vous, Madame ! Je me flatte que vous ne me croyez ni aſſez ſot ni aſſez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général, & vous m'exceptez par politeſſe. — L'exception même eſt inutile ; Madame ; vous n'êtes pour rien dans tout ceci. — Mais pardonnez-moi, Monſieur : c'eſt moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie ; & c'eſt à moi que vous répondez qu'on ſeroit fort à plaindre ſi l'on vous aimoit : rien n'eſt plus perſonnel, ce me ſemble. Hé-bien ? vous voilà embarraſſé ? — J'avoue que la plaiſanterie m'embarraſſe. Je ne ſçais point y répondre ; & il n'eſt pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et ſi je parlois ſérieuſement, Eraſte ; ſi rien au

monde n'étoit plus ſincere? — Je quitte la partie, Madame : la ſituation où je me trouve ne me permet pas de vous amuſer plus long-tems. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le ſuivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué; c'eſt un homme à ſentiment : il faut lui parler ſon langage. A demain, dans ce boſquet, encore un tour de promenade, & ma victoire eſt décidée.

La promenade d'Eraſte avec Artenice avoit paru longue à Cécile. Eraſte en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé-bien? dit tout bas Cécile à ſon amie, que penſez-vous d'Eraſte? — Mais j'en ſuis aſſez contente, il ne m'a point ennuyée, & c'eſt beaucoup; il a des choſes excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve ſeulement le ton un peu romaneſque. Il veut du ſentiment. Défaut d'uſage, préjugé de province dont il eſt facile de le corriger. *Il veut du ſentiment*, dit

Cécile en elle-même ! ils en ſont aux conditions ! C'eſt aller loin dans une premiere entrevue. Il me ſemble qu'Eraſte prend ſon parti de bonne grace. Mais quoi ! s'il eſt aſſez heureux, eſt-ce à moi de le trouver mauvais ! Cependant il a eu tort de vouloir me perſuader qu'il étoit ſi fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicateſſe les reproches douloureux qu'il ſçavoit bien que je me faiſois. C'eſt la manie des amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà conſolé, & me voilà bien ſoulagée.

Cécile, dans cette idée, ſe contraignit un peu moins avec Floricourt ; Eraſte à qui rien n'échappoit, fut plus triſte que de coutume. Cécile & Artenice attribuerent ſa triſteſſe à la même cauſe. Une paſſion naiſſante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Arténice ne manqua point de ménager un tête-à-tête à Cécile & à Floricourt, en amenant avec elle Eraſte.

Vous êtes fâché, lui dit-elle ; je veux

me réconcilier avec vous. Je vois, Eraſte, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit ſe traiter en plaiſanterie : vous regardez un engagement comme la choſe du monde la plus ſérieuſe ; je vous en eſtime davantage. — Moi ! point du tout, Madame ; je ſuis très-perſuadé qu'un amour ſérieux eſt la plus haute extravagance, & qu'il n'eſt un plaiſir qu'autant qu'il eſt un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au ſoir vous vouliez une égale ſenſibilité, une inclination mutuelle. — Je voulois une choſe impoſſible, ou du moins la choſe du monde la plus rare, & je tiens qu'à moins de cet accord ſi difficile, & auquel il faut renoncer, le plus ſage & le plus ſûr parti eſt de faire un jeu de l'amour, ſans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Eraſte, vous parlez d'or. En effet, pourquoi ſe tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut ? On ſe convient, on s'arrange ; on

s'ennuye, & on se quitte. Au bout du compte on a eu du plaisir; c'est un tems bien employé, & plût au ciel pouvoir ainsi s'amuser toute la vie! Voilà, disoit Erasme en lui-même, une humeur bien accommodante! Je vois, poursuivit-elle, ce qu'on appelle des passions sérieuses: rien de plus triste, rien de plus sombre. L'inquiétude, la jalousie affiégent deux malheureux. Ils prétendent se suffire, & ils s'ennuyent à la mort. — Ah, Madame! que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union est le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monsieur, vous êtes fou avec vos disparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne se trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle expectative! & en attendant, votre cœur sera desœuvré? — Hélas! plût au ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'est donc pas, Erasme? Non sans doute, Madame,

& vous plaindriez ſon état ſi vous pouviez le concevoir. A ces mots, il s'éloigna en levant les yeux au ciel & en pouſſant un profond ſoupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réſervé ! Il l'eſt ſi fort qu'il en eſt bête. Heureuſement, je ne me ſuis point expliquée. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement : il faut aider les gens timides. Mais il s'en va ſur une exclamation, ſans donner le tems de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons : il faudra bien qu'il ſe déclare, car enfin je ſuis compromiſe, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le ſoupé s'amuſer aux dépens d'Eraſte. Hé-bien ? dit-il à Artenice, où en êtes-vous ? on n'a rien de caché pour ſes amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit Artenice avec dépit ; ſçavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? ſçavons-nous même ce que nous voulons ? Si on parle d'un amour ſérieux,

Monſieur le traite de badinage; ſi l'on ſe prête au badinage, Monſieur revient au ſérieux. Il vous eſt facile, Madame, dit Eraſte, de me donner un ridicule; je me prête à cela tant qu'on veut. — Hé, Monſieur! ce n'eſt pas mon deſſein: mais nous ſommes avec nos amis, expliquons-nous ſans aucun myſtere. Nous n'avons pas le tems de nous obſerver & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre: Je ne vous diſſimule point que vous me convenez aſſez. Nous ne ſommes pas ici pour être ſpectateurs inutiles; l'honnêteté même exige que nous ſoyons occupés: finiſſons & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime? Moi, Madame! s'écria Eraſte; je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi! Monſieur, vous m'avez donc trompée? — Point du tout, Madame; j'atteſte le ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui reſſemble à de l'amour. Oh! pour le

coup, lui dit-elle en se levant de table : voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir. Non, Monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne sçais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Cécile à Eraste, en le revoyant le lendemain : Que s'est-il donc passé entre vous ? Des propos en l'air, Madame, dont le résultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'étoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer ; elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrompée, & voilà tout. — Vous l'avez détrompée ; c'est d'un galant homme, mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. — Quoi, Madame ! elle ose vous dire que nous

en ſommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modere ? Qu'auriez-vous penſé de mon aveu ou de mon ſilence ? — Que vous étiez raiſonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice eſt encore jeune & belle, & votre liaiſon n'eût-elle été qu'un amuſement. — Je ne ſuis point d'humeur de m'amuſer, Madame, & je vous prie de m'épargner des conſeils dont je ne profiterai jamais. — Cependant vous voilà ſeul avec nous, & vous ſentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant perſonnage. — Je jouerai, Madame, le perſonnage d'un ami : rien n'eſt plus honnête, ce me ſemble. — Mais, Eraſte, comment pouvez-vous y tenir ? — C'eſt mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiete ; car enfin je connois votre ſituation, elle eſt affreuſe. — Cela peut être ; mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'eſt bien-

tôt dit ; mais vous souffrez, & j'en suis la cause. — Hé ! non, Madame, non, je vous l'ai dit cent fois ; vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu soyez tranquille. — Je le serois, si vous pouviez l'être. — Oh ! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obstinerez à sçavoir ce qui se passe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace oubliez que je vous aime. — Hé ! comment l'oublier ? je le vois à chaque instant. — Vous voulez donc que je m'éloigne ? — Mais, notre situation l'exigeroit. — Fort bien : chassez-moi, cela sera plutôt fait. — Moi, vous chasser, vous, mon ami ! c'est pour vous que je suis en peine. — Oh bien, pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre sans vous. — Vous le croyez ; mais l'absence ? — L'absence ! le beau remede pour un amour comme le mien ! — N'en doutez pas, mon cher Eraste ; il est des femmes plus aimables & moins injustes

que moi. — J'en ſuis fort aiſe ; mais cela m'eſt égal. — Il vous le ſemble dans ce moment. — Je ſuis en ce moment ce que je ſerai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord ; mais vous vous diſſiperez dans le monde. — Et avec quoi ? rien ne m'amuſe. Ici du moins je n'ai pas le tems de m'ennuyer : je vous vois, ou je vais vous voir ; vous me parlez avec bonté ; je ſuis sûr que vous ne m'oubliez pas ; & ſi j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon ſupplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez ? — Je ne vois rien, Madame ; je ne veux rien voir ; épargnez-moi vos confidences. — J'admire en vérité votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré ! & voulez-vous que je vous batte ? — Non ; mais on ſe plaint. — Et de quoi ? — Je ne

ſçais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raiſon. — Ma foi, Madame, chacun aime à ſa maniere; la mienne n'eſt pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre; mais je doute que cela réuſsît. — Je n'y perds rien, Eraſte; & dans le fond du cœur... — Non, je vous jure que mon cœur vous reſpecte autant que ma bouche. Je ne me ſuis pas ſurpris un moment de colere contre vous. — Cependant vous vous conſumez, je le vois bien. La mélancolie vous gagne. — Je ne ſuis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins. — Je ſuis sûre que vous ne dormez point. — Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'eſt-là mon meilleur tems; car je vous vois dans le ſommeil telle à-peu-près que je vous ſouhaite. — Eraſte! — Cécile? — Vous m'offenſez. — Oh! parbleu, Madame, c'en eſt trop que de vouloir m'ôter mes ſonges. Dans la réalité, vous êtes telle que bon vous ſemble; permettez du moins

moins qu'en idée vous soyez telle qu'il me plaît. — Ne vous fâchez point, & parlons raison. Ces mêmes songes, que je ne dois point sçavoir, entretiennent votre passion. — Tant mieux, Madame, tant mieux; je serois bien fâché d'en guérir. — Et pourquoi vous obstiner à m'aimer sans espérance? — Sans espérance! je n'en suis pas là: si vos sentimens étoient justes, ils seroient durables. Mais... — Ne vous flattez point, Eraste; j'aime, & c'est pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Cécile; c'est vous qui vous calomniez. Votre amour est un accès qui n'aura que son période. Il n'est pas honnête de médire de son rival: je me tais; mais je m'en rapporte à la bonté de votre esprit, à la délicatesse de votre cœur. — Ils sont aveugles l'un & l'autre. — C'est avouer qu'ils ne le sont pas: il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé bien, je l'avoue, il me souvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt; mais je

ne lui en connois plus. — La connoissance vous reviendra, Madame, & je m'en repose sur lui. — Et si j'épouse Floricourt, comme en effet tout s'y dispose ? — En ce cas je n'aurai plus rien à espérer ni à craindre, & mon parti est déja pris. — Et quel est-il ? — De cesser de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'est si aisé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle....— O Ciel ! — Est-il si mal aisé de supposer qu'on est à l'armée ? — Ah cruel ami, qu'osez-vous dire ? & avec quelle légéreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me consolerois jamais ! Cécile s'attendrissoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraste les laissa bientôt seuls suivant son usage. Notre ami, ma chere Cécile, dit Floricourt, est un mortel fort ennuyeux, qu'en dites-vous ? C'est un honnête homme, répondit Cécile, dont je respecte les vertus. — Ma foi, avec ses vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs ; il faut

de la gaieté, de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire. Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougissez, Cécile! je serai discret, & votre embarras m'impose silence. — Et quel seroit mon embarras, Monsieur? vous croyez qu'Eraste m'aime, & vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son amie; il n'y a pas là de quoi rougir. — Un tel aveu, belle Cécile, vous rend encore plus estimable; mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monsieur, devoir vous dire un secret qui n'étoit pas le mien, & je vous l'aurois caché toute ma vie, si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation & une cruauté qui ne sont point dans mon caractere. Il faut sçavoir respecter du moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme, s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie! Et cet ami que vous traitez si bien, sçait-il à quel point nous

en ſommes ? — Oui, Monſieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de demeurer encore ici ! — Je le diſpoſois à s'en aller. — Ah ! je n'ai plus rien à dire : j'aurois été ſurpris ſi votre délicateſſe n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez ſenti l'indécence de ſouffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour ſon rival : il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du ſacrifice que vous m'en faites. Et à quand ſon départ ? — Je ne ſçais : je n'ai pas eu le courage de le lui preſcrire ; & il n'a pas la force de s'y déterminer. — Vous plaiſantez, Cécile : & qui lui propoſera donc de nous délivrer de ſa préſence ? il ne ſeroit pas honnête que ce fût moi. — Ce ſera moi, Monſieur ; n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame ? Me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux ? Je vous déclare que je ne le ſuis point : ma délicateſſe n'a que vous pour objet, & pour peu qu'il vous en coûte.... — Il m'en

coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami reſpectable la ſeule conſolation qui lui reſte ; mais je ſçais me faire violence. — Violence, Madame ! cela eſt bien fort. Je ne veux point de violence ; ce ſeroit le moyen de me rendre odieux, & je vais preſſer moi-même cet ami reſpectable de ne pas vous abandonner. — Pourſuivez, Monſieur ; la plaiſanterie eſt fort à ſa place, & je mérite en effet que vous me parliez ſur ce ton. Je ſuis au déſeſpoir de vous avoir déplu, Madame, lui dit Floricourt en voyant ſes yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence : je ne ſçavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots, il la laiſſa pénétrée de douleur.

Eraſte de retour la trouva dans cette ſituation. Qu'eſt-ce donc, Madame ? lui dit-il en l'abordant : les pleurs inondent votre viſage ! — Vous voyez, Monſieur, la plus malheureuſe de toutes les femmes : je ſens que ma foibleſſe me

perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me mépriſe, il me ſoupçonne. — J'entends, Madame, il eſt jaloux; il faut le tranquilliſer. Il y va de votre repos, & il n'eſt rien que je ne ſacrifie à un intérêt qui m'eſt ſi cher. Adieu; puiſſiez-vous être heureuſe! j'en ſerai moins malheureux. Les larmes de Cécile redoublerent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle; je vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faiſois ſur mon ame n'avoit rien d'humiliant; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuſte, pour lui ôter un ſoupçon que je n'aurois jamais dû craindre; être obligée de juſtifier l'amour par le ſacrifice de l'amitié, c'eſt une choſe honteuſe & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, ſi vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Eraſte, plaignez-moi: je l'aime, & j'ai beau me le repro-

cher. Eraſte n'en entendit pas davantage : il partit.

Floricourt mit tout en uſage pour appaiſer Cécile ; il étoit d'une douceur, d'une complaiſance ſans égale, quand on avoit fait ſa volonté. Eraſte fut preſqu'oublié ; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de ſe croire aimé ! Un ſeul amuſement, hélas ! bien innocent, reſtoit encore à Cécile dans leur ſolitude. Elle avoit élevé un ſerin, qui par un inſtinct merveilleux répondoit à ſes careſſes. Il connoiſſoit ſa voix, il voloit au-devant d'elle ; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que ſur ſa main, il ne buvoit que de ſa bouche : elle lui donnoit la liberté, il n'en jouiſſoit qu'un moment ; & ſitôt qu'elle l'appelloit, il fendoit l'air avec vîteſſe. Dès qu'il étoit ſur ſon ſein, le ſentiment ſembloit agiter ſes aîles & précipiter les battemens de ſon goſier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fut offenſé de

l'attention que donnoit Cécile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal ? — Je veux sçavoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces foiblesses. Il seroit plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son amant. Cela est possible ; j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l'abordant avec un sourire ? — Il jouit du ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus ? — Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. — Ah ! de grace, voyons s'il vous est fidele. Voulez-vous bien le rappeller ? Cécile fit le signal accoutumé, & l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt ; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux, & je veux *tout ou rien* de la personne que j'aime. A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer ; elle jetta un

cri, le ſerin s'en vola; Cécile épouvantée, pâlit & perdit connoiſſance. On accourut, on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ſes pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monſieur, lui dit-elle avec horreur : ce dernier trait vient de m'eclairer ſur votre affreux caractere ; j'y vois autant de baſſeſſe que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me reſpecte encore plus que je ne vous mépriſe. O mon cher & digne Eraſte ! à qui vous aurois-je ſacrifié ? Floricourt ſortit, frémiſſant de honte & de rage : l'oiſeau revint careſſer ſa belle maîtreſſe ; & il n'eſt pas beſoin de dire qu'Eraſte ſe vit rappellé.

Fin du Tome premier.

BIBLIOTHECA

Bibliothèque
ersité d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due